
ESPIONNAGE
PAUL KENNY
EQUIPE SPECIALE
Editions "FLEUVE NOIR"

CHAPITRE PREMIER

L'homme en gabardine grise, qui longeait d'un pas rapide, en ce matin de novembre, le boulevard de la Sauvenière, à Liège, était traqué par toutes les polices du royaume de Belgique. Les passants qui le croisaient étaient loin de s'en douter. En fait, ils ne remarquaient même pas cet homme. Mais lui, il savait.

Cependant, l'expression énergique de son visage ne trahissait aucune inquiétude.

A le voir, on l'aurait pris pour un sportif professionnel, footballeur, boxeur ou quelque chose de ce genre. Sa carrure imposante, ses cheveux blonds, taillés court et bouclés, son regard droit et clair ne dénotaient ni l'individu louche ni le personnage suspect. Bien au contraire, la serviette de cuir fauve qu'il tenait serrée dans sa main droite lui donnait un air sérieux et honnête. Et pourtant, son allure décidée dissimulait un réel désarroi intérieur.

La frontière allemande n'était pas loin, à peine une trentaine de kilomètres. Mais l'homme était sans aucune illusion à ce sujet : pour arriver de l'autre côté, ça n'irait pas tout seul.

En principe, toutes les routes devaient être surveillées. Des patrouilles de gendarmes arrêtaient les voitures, des inspecteurs en civil étaient postés dans les gares et le contrôle avait été renforcé dans tous les aéroports.

Déjà, à la frontière française, du côté de Jeumont, les choses avaient commencé à prendre une vilaine tournure. Le remue-ménage insolite qui avait marqué le passage du train avait incité l'homme à descendre du convoi et à se perdre dans la foule anonyme des voyageurs.

Jusqu'ici, il avait pu échapper habilement à toute vérification directe, mais il sentait instinctivement que cette chance ne durerait pas.

Évidemment, il aurait pu se planquer. Ne pas aller plus loin. Mais cette tactique n'était pas sans danger non plus. Et, d'autre part, les plans qu'il transportait dans sa serviette devaient être livrés dans le plus bref délai possible.

Il faut avoir la police à ses trousses pour se rendre compte à quel point on peut devenir encombrant. On a l'impression d'être dévisagé à chaque instant ; les attroupements donnent le vertige ; les espaces vides inspirent l'anxiété ; le bistrot le plus tranquille, le plus accueillant, semble camoufler un ramassis d'indicateurs mâles et femelles.

Dans de telles circonstances, on a beau être costaud et se sentir sûr de soi, on ne peut pas s'empêcher d'avoir les nerfs à fleur de peau.

Karl Eggert bifurqua dans la rue de la Cathédrale, toujours très animée, pour traverser ensuite la Meuse et suivre le fleuve jusqu'aux environs de la gare de Longdoz.

N'importe quel train qui filait vers l'est ferait l'affaire, même s'il s'agissait d'un train de marchandises. La nuit tomberait vers 5 heures, et Karl Eggert avait donc largement le temps de préparer son coup.

Le colonel de gendarmerie Coppens était à cran.

- Et surtout, fulmina-t-il à l'adresse de l'adjudant-chef Vermeulen, arrangez-vous pour que ce type ne vous glisse pas entre les pattes.

Wé, wé, bougonna Vermeulen, c'est facile à dire. Mais on n'est quand même qu'à douze pour visiter le secteur et un homme qui se cache ça n'est pas grand.

- Je n'admettrai aucune excuse, trancha le colonel.

Vermeulen, qui était gantois, soupira sur un ton résigne :

- On va faire tout ce qu'on peut, chef.

- Nettoyez-moi ce secteur centimètre par centimètre, insista le colonel, autoritaire. Même si ça doit durer quinze heures, ça m'est égal. Mais ça bardera pour votre matricule si j'apprends par la suite que cet individu est passé par-là.

Le commissaire Goossens, qui assistait à la scène, crut bon de surenchérir :

- Et n'oubliez pas que ce type est habile. Le fait qu'on s'agite tellement en haut lieu démontre que le gibier est important. C'est

bien la première fois de toute ma carrière que je vois un pareil déploiement de forces pour arrêter un suspect ! Et malgré ça, malgré le signalement précis qui a été diffusé, cet individu se paie notre tête depuis plus de vingt heures.

De toute évidence, le commissaire Goossens n'avait qu'une confiance très relative dans les capacités des gendarmes et il était loin de penser que ceux-ci parviendraient à épingler un homme qui avait échappé jusque-là aux limiers de la Police Judiciaire.

Un jeune capitaine de l'armée belge qui avait écouté en silence les recommandations faites à l'adjudant-chef Vermeulen, sortit soudain de son mutisme.

- Nous n'avons pas en face de nous un criminel de droit commun, rappela-t-il. L'homme que nous recherchons est un espion international et il est au courant de nos méthodes habituelles. Autrement dit, cet individu est parfaitement capable de déjouer toutes nos astuces. Et cela m'étonnerait fort qu'il commette la petite maladresse grâce à laquelle, neuf fois sur dix, nous finissons toujours par mettre la main au collet des malfaiteurs. Contrairement aux consignes qui vous guident lors de vos missions normales, souvenez-vous que l'individu qui nous intéresse doit être capturé vivant si c'est possible, mais qu'il est préférable, le cas échéant, de l'abattre que de le laisser fuir.

Le colonel apostropha Vermeulen :

- Vous avez bien entendu, adjudant-chef ?

- Wé, opina Vermeulen, j'ai très bien entendu. Mais si on tue quelqu'un d'autre, ça ne sera pas ma faute.

Il s'en alla en hochant la tête d'un air plutôt morose.

Les trois officiers se regardèrent avec un léger sourire. Ce brave Vermeulen était vraiment l'incarnation parfaite du Flamand acariâtre, cabochard mais consciencieux à l'extrême.

Dans la petite pièce surchauffée et enfumée, on entendit l'écho des ordres que Vermeulen donnait à ses hommes d'une voix sèche et râpeuse. Ensuite, il y eut le cliquetis des mitraillettes que les gendarmes armaient.

Le téléphone qui se trouvait sur la table émit une sonnerie grêle. Le capitaine décrocha le combiné d'un geste à la fois désinvolte et

plein d'assurance, le geste de celui qui a la haute direction des opérations.

- Capitaine Pierson, annonça-t-il. Je vous écoute.

Lorsqu'il identifia la voix de son correspondant, il rectifia la position et il écouta avec une attention presque religieuse. Après quelques secondes, il répondit, en anglais :

- Yes, sir... I'll stay on duty as long as that man is arrested, sir... I certainely will, sir (Oui, Monsieur... Je resterai de garde jusqu'à ce que cet homme soit arrêté... Oui, certainement, Monsieur).

Il raccrocha.

Avant de répondre aux regards interrogateurs du colonel et du commissaire, il passa machinalement sa main sur son front soucieux.

- C'était le général Curt, du Q. G. de l'OTAN, déclara-t-il en relevant les yeux.

Le colonel, surpris, s'exclama :

- L'OTAN ?... Qu'est-ce que l'OTAN vient faire dans cette histoire ?

- Comment ? rétorqua Pierson, non moins étonné. Vous ne savez pas que c'est à la demande de l'OTAN que l'état d'alerte a été décrété dans les zones frontières ?

Il ajouta après une courte pause :

- Il est vrai que vous avez probablement reçu les ordres par la voie hiérarchique traditionnelle... Eh bien, oui, messieurs, cette vaste opération de police revêt presque un caractère historique, en ce sens que nous mettons nos forces au service des Nations atlantiques pour une tâche qui concerne leur sécurité commune !

- Ah bon ! fit le commissaire Goossens en bombant le torse comme si l'importance de cette mission lui donnait subitement le sentiment de sa propre importance. Mais alors, dites-moi, ce fugitif que nous pourchassons, c'est probablement un agent soviétique ?

Le capitaine Pierson ébaucha un sourire ostensiblement énigmatique.

- C'est exactement ce que nous aimerions savoir, émit-il en sortant un paquet de cigarettes de sa poche. Entre nous, je parie à dix contre un que votre hypothèse est la bonne. Mais, naturellement,

l'affaire est TOP SECRET et nous n'avons pas à nous occuper de cet aspect du problème. Je me demande néanmoins ce que ce type a bien pu rafler pour provoquer une émotion pareille dans les hautes sphères politiques et militaires !

Karl Eggert avait réussi à sauter du train peu avant l'arrivée à Herbestal, en pleine campagne. Comme le convoi allait certainement être passé au peigne fin avant la frontière, l'espion avait estimé qu'il aurait plus de chance de passer à travers les mailles du filet en franchissant à pied la zone la plus dangereuse. En deux heures de marche il pouvait atteindre le territoire allemand ; les terres boisées des cantons de l'Est sont assez propices à une partie de cache-cache bien étudiée.

L'œil aux aguets et les sens en alerte, Eggert se mit à marcher en direction de Lontzen. Une obscurité totale enveloppait le paysage désert. De temps à autre, la chaussure de l'espion heurtait une pierre qui s'en allait rouler dans les ronces.

Malgré le froid humide de la nuit, Eggert avait chaud et son front était moite. Dans la poche de sa gabardine, ses doigts étreignaient un Mauser dont la sûreté avait été débloquée.

Eggert résista à la tentation d'allumer une cigarette. Dans ces ténèbres, la plus petite lueur pouvait être aperçue de très loin.

Tout en progressant d'un pas ferme, il épiait les moindres bruits. Par bonheur, les gendarmes belges sont chaussés de bottes à clous qui ne permettent pas de cheminer silencieusement.

Eggert avait faim. Depuis deux heures au moins, son estomac le torturait. Mais sa gorge desséchée par l'excès de tension neryeuse n'aurait pas laissé passer une bouchée. Quant à boire quelque chose, il ne fallait pas y compter.

L'espion eut envie de jurer à voix haute pour calmer ses nerfs...

Il se fit le serment qu'après cette mission, il s'offrirait une longue période de détente. Avec les plans qu'il transportait, il était assuré de toucher une somme qui lui donnerait les moyens de vivre tranquille pendant quelques années.

Cette perspective ranima son courage et atténua sa fatigue. Dans cette solitude si noire et si hostile, il se sentait malgré tout accablé par le poids de deux nuits sans sommeil.

Il discerna soudain, au loin, la silhouette d'une maison... Aucune lumière aux fenêtres.

Il hésita. Pouvait-il prendre le risque de passer devant cette maison endormie, ou devait-il plutôt faire un détour pour l'éviter ? La prudence commandait le détour ; mais la lassitude, et une étrange bouffée de fatalisme, l'incitèrent à poursuivre son chemin.

Tout à coup, un chien se mit à aboyer quelque part dans les parages de la maison isolée.

Eggert s'arrêta, les muscles contractés. L'infernale bête s'en donnait à pleine gueule, de quoi réveiller plusieurs villages à la ronde.

L'espion éprouva une sourde angoisse. L'idée venait de lui traverser l'esprit que ce chien appartenait peut-être aux patrouilles de douane ou de police. Les salauds étaient capables d'avoir mobilisé les chenils.

Comme pour confirmer cette hypothèse, d'autres aboiements répondirent dans le lointain. Ils semblaient venir d'un peu partout à la fois et c'est un véritable concert qui troubla l'immense paix de la lande. On eût dit que les chiens rivalisaient à distance et hurlaient avec d'autant plus de fureur qu'ils ne pouvaient ni se voir ni se bagarrer.

Eggert, immobile, réalisa tout à coup que ces aboiements formaient un cercle, un cercle au centre duquel il se tenait, lui.

L'espion sentit un frisson lui parcourir l'échine. On peut se défendre contre des hommes, pas contre des chiens. Ces animaux vous flairent infailliblement et ne lâchent pas la piste. La brise d'automne qui soufflait de l'Est était chargée de l'odeur profonde des sapins et des bruyères. Mais, pour l'odorat exercé des chiens, elle véhiculait d'autres senteurs, plus caractéristiques, plus subtiles.

Eggert dut réagir avec violence pour ne pas succomber à la panique. Un instant, il songea à planquer sa serviette n'importe où, pour venir la chercher plus tard s'il échappait à ses poursuivants.

Mais son indomptable volonté lui commanda de continuer, à tout prix.

Il se remit à marcher, tandis que s'apaisaient progressivement les cris lointains. Aucune présence humaine, apparemment, ne polluait la grandeur sauvage du paysage nocturne. L'espion respira lentement, profondément, et il reprit confiance. Il dépassa la maison solitaire sans céder à l'envie d'y chercher refuge. Dieu sait pourtant s'il eût aimé dormir quelques heures, à l'abri de murs, sous un toit, loin de tous les regards.

Il arriva bientôt au sommet de la colline.

Si les ténèbres nocturnes avaient été un peu moins opaques, il aurait pu examiner le terrain, repérer le chemin le plus sûr. Mais il n'y avait pas la moindre clarté lunaire, et l'obscurité était aussi dense, aussi concrète qu'une muraille.

Au moment où les chiens s'étaient mis à aboyer, l'adjudant Vermeulen avait arrêté, d'un geste impérieux, la progression de son escouade.

Tout comme Eggert, Vermeulen avait rapidement évalué le périmètre délimité par les cris des animaux. Parfois, de telles bagarres vocales se déchaînent spontanément dans le silence des campagnes, et il est vain d'y accorder la moindre attention. Il suffit qu'un chien qui s'ennuie ait reniflé la présence d'une bête quelconque pour que, dans un rayon de 10 kilomètres, ses congénères se croient obligés de se mettre à l'unisson et de hurler aussi fort que lui.

Mais cette nuit-ci n'était pas une nuit comme les autres, et le moindre signe insolite pouvait être lourd de signification.

Le sous-officier, dont le casque noir luisait dans l'ombre, obéit à un raisonnement intérieur et fit emprunter à ses hommes la route de Lontzen. Mitraillette sous le bras, les gendarmes se déployèrent en éventail et avancèrent en silence sur la terre humide. Seul Vermeulen marchait au milieu de la route, quelques pas en avant.

Le chemin montait. Droit devant, se profilait une maison basse, isolée, sans lumière aux fenêtres. Vermeulen fixait d'un œil aiguisé l'horizon marqué par le sommet de la colline qu'il gravissait, un horizon simplement défini par une ligne plus noire soulignant un ciel bouché, plein de nuages en fuite.

Soudain, l'adjudant s'arrêta. Son regard perçant se figea sur cette ligne d'ombre éloignée d'une centaine de mètres et sur laquelle apparaissait, comme en surimpression, une minuscule silhouette, celle d'un homme.

Vermeulen sortit fébrilement de leur étui les jumelles spéciales qu'il avait emportées, ajusta leur distance focale. Pas de doute : un homme se tenait là-bas, immobile.

Puis, subitement, la silhouette bougea et disparut de l'autre côté du monticule.

L'adjudant, agissant plus vite qu'il ne parlait, émit un faible sifflement qui eut pour effet de rappeler les gendarmes qui avançaient sur les bas-côtés de la route. Dès qu'ils furent réunis, le chef leur donna des ordres à voix basse.

Il divisa son détachement en trois groupes : les deux premiers devaient s'avancer à travers la lande, à gauche et à droite de la route, pour se rabattre sur celle-ci à un kilomètre en avant. Ce mouvement devait être effectué en dix minutes. Le troisième groupe devait progresser de manière à garder le contact avec les deux branches de la tenaille. Quant à lui, Vermeulen, il s'élancerait à la poursuite du promeneur nocturne sans quitter le centre du dispositif.

Ces ordres furent promptement exécutés, avec la discipline rigide qui caractérise ces troupes d'élite.

Resté seul, Vermeulen remit sa mitraillette à la bretelle et dégaina son pistolet d'ordonnance. Le colonel avait bien spécifié qu'il fallait capturer le suspect si possible, mais l'abattre s'il tentait de fuir.

Trois cents mètres plus loin, Eggert marchait d'un bon pas. Il voulait atteindre la frontière avant l'aube. Il se pencha en levant vers ses yeux son poignet gauche : sa montre indiquait 3 heures et demie. Les chiens s'étaient tus enfin et tout était de nouveau calme.

L'espion, supputant ses chances, calcula qu'il devrait abandonner ce chemin sous peu s'il ne voulait pas aboutir en plein dans un poste frontière. Vers 5 heures du matin, les douaniers commencent généralement à sentir la fatigue et leur vigilance se relâche ; ils se rapprochent alors, sans hâte, de leur point de départ et traînaillent juste ce qu'il faut pour ne pas y arriver trop tôt, considérant leur boulot comme terminé.

Sans trop savoir pourquoi, Eggert redevenait optimiste. Ce n'était pas la première fois qu'il se trouvait dans une situation délicate et, en définitive, il s'était déjà tiré de pires guêpiers.

Tout à coup, son sang se figea. Là-bas, des pas se faisaient entendre, des pas qui venaient dans sa direction !

L'espion s'immobilisa pour scruter la nuit. Il ne vit rien, mais il eut le pressentiment que ces promeneurs invisibles n'arpentaient pas cette route par hasard et que s'ils parcouraient cette lande déserte, c'était pour le trouver, lui.

Il fit demi-tour et il se mit à courir. C'est alors qu'il aperçut une silhouette casquée qui franchissait le crête de la colline.

Son souffle se bloqua et son cœur se mit à battre à grands coups désordonnés. Aucun abri pour se dissimuler dans les environs immédiats, rien qu'une étendue de bruyères et un boqueteau trop éloigné. Fuir à travers champs pouvait retarder l'échéance mais non l'éviter. En quelques gestes nerveux, saccadés, Eggert changea sa serviette de main, extirpa son Mauser et, d'un revers de manche, essuya la sueur qui perlait sur son front. Il était bien décidé à vendre chèrement sa peau.

Vermeulen avançait d'un pas mesuré. Il avait observé le manège de l'homme, sa brusque volte-face, sa course, puis son immobilisation.

Les gendarmes, de leur côté, avaient accompli le mouvement prévu et l'inconnu avait dû s'en rendre compte puisqu'il avait essayé de battre en retraite. L'espion, si c'était lui, devait avoir les nerfs à vif. Il était dans la situation d'une bête sauvage qui se sent acculée et qui, dans sa panique, s'apprête à commettre les actes les plus fous, les plus désespérés pour échapper au piège inexorable.

Vermeulen ralentit. Arrivé à une trentaine de mètres de l'homme, il cria d'une voix forte :

- Stop ! Gendarmerie nationale ! Haut les mains !

L'ordre brutal avait troué le silence.

Un coup de sifflet strident jaillit. Et il y eut, dans la même fraction de seconde, un bruissement rapide dans les bruyères, puis le martèlement de la terre humide par de lourdes bottes.

Eggert n'obéit pas tout de suite à l'injonction. Il resta sur place, les bras le long du corps.

Vermeulen s'avança, revolver au poing. A quelques mètres de l'homme, il répéta son ordre d'une voix qui frémissait de colère :

- Haut les mains ! Dans trois secondes, je tire !

Le faisceau lumineux de sa lampe torche fendit l'obscurité et vint envelopper Eggert. Celui-ci fit feu deux fois, coup sur coup.

La lampe s'éteignit et Vermeulen sentit chuinter les balles à deux doigts de sa tête. Sans hésiter, il appuya sur la détente de son arme. La détonation sembla se répercuter au loin. Ou bien l'inconnu avait été touché ou bien il s'était jeté à plat ventre pour se protéger. Vermeulen mit un genou en terre et attendit.

Un coup de feu claqua derechef. L'adjudant riposta instantanément en visant la petite flamme qui avait jailli du pistolet de son adversaire.

Tout à coup, une formidable pétarade éclata. Les gendarmes, arrivés par la route, balayaient celle-ci de rafales de mitraillettes. Cette fois, Vermeulen se jeta de tout son long sur le sol en jurant. Ses propres hommes étaient bel et bien fichus de le transformer en passoire sous prétexte de lui venir en aide. Inconsciemment, sous l'empire de l'émotion et de la colère, il se mit à gueuler en flamand :

- Godferdome ! Pas op! Niet schieten ! (Nom de D...! Attention ! Ne tirez pas!)

De nouveau, le silence s'appesantit sur la lande. La brise emporta des odeurs de poudre, puis les chiens recommencèrent à aboyer en chœur, furieusement.

Avec une prudence infinie, Vermeulen rampa vers la silhouette écroulée qui se confondait pour ainsi dire avec le sol. Son index

caressait la détente de son pistolet et, au moindre signe, le plomb giclerait.

Eggert, à l'affût, serrait les dents. Il attendit que l'homme casqué ne fût plus qu'à 10 mètres, puis il tira. Il ne sut jamais si son projectible avait atteint la cible, car une balle le percuta en plein front et lui fracassa la boîte crânienne.

L'adjudant distingua nettement le soubresaut qui agita le corps et comprit que, cette fois-ci, l'inconnu avait encaissé le pruneau. Vermeulen, malgré le lingot de plomb qui lui labourait l'épaule, se redressa et, chancelant, s'approcha de son antagoniste. La lampe torche s'alluma, et l'adjudant vit ses hommes qui arrivaient en courant, la mitraillette en batterie.

D'autres faisceaux lumineux dissipèrent les ténèbres, élargissant la zone éclairée. La serviette de cuir fauve traînait dans la poussière du chemin.

Vermeulen maugréa dans un pittoresque mélange de français et de flamand :

— Dussart, *trekt ne* fusée verte.

Une comète d'un vert luminescent fila dans le ciel et projeta sur la campagne une lueur blafarde, sinistre. Très loin, une autre fusée répondit.

Moins de cinq minutes plus tard, le grondement d'un détachement de gendarmes motorisés broyait définitivement le calme de la nuit d'automne.

Le lendemain, les grands quotidiens de la presse occidentale arborèrent des manchettes en gros caractères gras :

UN ESPION AVAIT DEROBE DES PLANS STRATEGIQUES DE L'OTAN I

Sous ce titre, on pouvait lire, en lettres plus modestes :

Il est abattu à la frontière belgo-allemande.

Le surlendemain, à Francfort, des agents du S. D. E. C., voulant interpeller discrètement un quidam qui se faisait passer pour un industriel américain, durent brusquement faire face à une réaction

violente de l'individu. L'hôtel où ce personnage était descendu était devenu en quelques minutes le théâtre d'un combat acharné. Les témoins de la scène avaient pris la fuite dans toutes les directions, tandis que les coups de feu claquaient furieusement, brisant des vitres, arrachant des plâtras et ricochant sur les murs.

Quand les inspecteurs purent enfin s'approcher du suspect pour l'examiner de près, le bonhomme avait trois balles dans la poitrine et il avait cessé de vivre.

Dans les bagages de ce voyageur irascible, en découvrit une serviette de cuir qui contenait des documents d'une importance capitale.

Cet incident dramatique, que les autorités ne purent malheureusement cacher aux journalistes locaux, provoqua un certain malaise dans certains milieux.

Ce fut plus grave encore, vingt-quatre heures plus tard, quand les journaux publièrent une information aussi sensationnelle que la précédente et, à peu de chose près, étonnamment semblable. En effet, les lecteurs découvrirent derechef le titre suivant :

UN DANGEREUX ESPION ABATTU A FRANCFORT.

Et, sous ce titre :

Il était en possession de plans stratégiques de l'OTAN.

A son quartier général, le général Curt se grattait vigoureusement le cuir chevelu, ce qui traduisait son immense perplexité.

CHAPITRE II

Sur un ton péremptoire, le Vieux déclara :

- Ne m'en demandez pas davantage, Coplan, je vous jure que je ne sais rien de plus !

Coplan, dominant son exaspération, se contenta de hausser les épaules.

Rien ne l'agaçait comme cette manie qu'avait son directeur de confier à ses agents des missions au sujet desquelles il prétendait ne posséder que de vagues informations.

Comme le Vieux demeurait silencieux, Coplan maugréa :

- Votre discrétion professionnelle m'inspire le plus grand respect, mais vous n'allez pas me dire que si Eggert a été lessivé en Belgique et notre suspect à Francfort, c'est par pur hasard ? Quel est le fait qui a déclenché les poursuites ? Quels sont les éléments qui ont orienté les recherches ?

- Mon cher ami, rétorqua le Vieux d'une voix suave, achetez France-soir et portez cette dépense sur votre note de frais... Lisez attentivement les deux informations en question, vous en saurez très exactement autant que moi. Karl Eggert a été poursuivi sur les instances du service de contrôle de l'OTAN, et notre service n'était pas dans le coup. Quant au soi-disant industriel américain, il y avait une fiche en suspens qui le concernait et qui se trouvait en attente dans nos archives. Vos collègues voulaient tout simplement l'interroger pour savoir ce qu'il trafiquait à Francfort ; il a mal pris la chose et il s'est mis à jouer du revolver comme un cinglé. Le plus épaté, dans cette combine, c'est moi. J'étais à mille lieues de me douter qu'on allait trouver dans les bagages de ce zèbre des plans ultra-secrets dérobés à l'OTAN.

- Bon, soit, bougonna Francis, conciliant. Les choses étant ce qu'elles sont, que voulez-vous que je fasse ?

Le Vieux se mit à farfouiller dans un des tiroirs latéraux de son bureau, déplaça quelques pipes de sa collection, fixa son choix sur une bouffarde noircie par l'usage, entreprit de la bourrer avec un soin presque religieux.

Sans lever la tête, il marmonna :

- Vous n'êtes pas né de la dernière pluie, hein ? En principe, le territoire national, ce n'est pas notre rayon, c'est du ressort de la D. S. T ... Moi, ce qui m'intéresse, c'est ce qui se passe hors de nos frontières. Malheureusement, les deux types qui sont morts ne peuvent plus rien nous raconter.

- Oui, d'accord, admit Coplan, mais par quel bout vais-je entreprendre cette affaire ?

Le Vieux, levant le front, esquissa une mimique résignée, ne répondit pas. Il alluma sa pipe, en tira deux ou trois bouffées soigneusement calculées, retira le tuyau de sa bouche et articula :

- Je ne sais pas, moi ! Vous pourriez peut-être avoir une conversation avec nos camarades de la D. S. T. qui viennent de réussir un joli coup de filet ? Tout un réseau opérant pour l'Est est tombé entre leurs mains... Qui sait si vous ne dénicherez pas un indice de ce côté-là ?

- Du moment que vous acceptez de me payer pour chercher des aiguilles dans des bottes de foin, moi je veux bien, laissa tomber Coplan.

- A la rigueur, reprit le Vieux, évasif, faites un saut jusqu'à Mons et essayez de rencontrer le général Curt. De toute manière, votre enquête devra se dérouler en collaboration avec les gens de l'OTAN.

- Nous sommes toujours en liaison avec l'OTAN ?

- Évidemment. Jusqu'à nouvel ordre, nous faisons toujours partie de l'Alliance atlantique, que je sache ?

- Éventuellement, mes rapports devront-ils êtres remis au général Curt ou à vous ? Le Vieux eut un sourire de mandarin :

- Officiellement, à lui... Vous voyez ce que je veux dire ?

Trois jours plus tard, au volant d'une DS noire, Francis Coplan roulait à 120 km/h sur l'autoroute Boom-Anvers.

Tout en maintenant les yeux fixés sur le ruban parfaitement rectiligne que la perspective aiguisait en pointe, il se remémorait certains détails qu'il avait notés dans un dossier qu'on lui avait permis d'examiner. Dossier plutôt mince, à vrai dire, mais qui méritait néanmoins d'être pris en considération, faute de mieux.

Un des accusés appartenant au réseau de l'Est démantelé par la D. S. T. se nommait Tordeur. Et cet individu, après trente heures d'interrogatoire serré, avait fini par révéler qu'il remettait régulièrement des plis, dont il prétendait ignorer le contenu, à un certain Van Mael qu'il contactait à la Bourse des denrées et marchandises, à Anvers, suivant un horaire prédéterminé.

Un traitement de persuasion savamment dosé avait incité Tordeur à persévérer dans la voie des confidences et l'espion avait

alors étoffé ses aveux en fournissant quelques renseignements moins vagues.

Entre autres, il avait donné le signalement de Van Mael, précisant même quelques détails vestimentaires destinés à éviter toute confusion sur la personne.

Coplan relâcha l'accélérateur en apercevant un pont dans le lointain. Peu après, la DS franchissait un large cours d'eau dont les rives étaient occupées par les usines d'un important complexe industriel. Des péniches lourdement chargées suivaient le fil de l'eau, indifférentes.

L'aiguille du compteur de vitesse reprit sa marche ascendante et Coplan revint à ses préoccupations. Comme d'habitude, dès lors qu'il était embringué dans une mission, il y concentrait toutes ses facultés mentales et il avait hâte d'aller de l'avant.

Ayant atteint la banlieue d'Anvers, il s'engagea dans l'avenue Van Rijswijk, bordée de grosses maisons bourgeoises.

En quelques minutes, par la chaussée de Malines et l'avenue de France, il arriva au centre de la métropole. Une circulation intense, gênée par de longs tramways de couleur crème qui roulaient avec une lenteur exaspérante, déferlait dans ces larges artères.

Coplan se faufila dans cette marée de véhicules, tourna sur la droite et chercha un endroit où se garer. Après deux tours de bloc, n'ayant pas découvert le moindre emplacement disponible, il emprunta des rues d'importance secondaire, dans les parages de la gare. Finalement, il parvint à se ranger le long d'un trottoir.

Sa valise à la main, il se dirigea vers l'hôtel Rubens, dans l'avenue qui aboutissait à la gare centrale, presque en face du building Century.

Il obtint immédiatement une chambre, s'y installa, alluma une Gitane. Sa montre marquait 3 heures. Il lui restait donc une demi-heure pour se changer et filer au rendez-vous de la Bourse.

Si le nommé Van Mael, averti d'une façon quelconque de l'arrestation de Tordeur, ne montrait pas le bout du nez, tout était fichu.

Tête nue, les mains enfoncées dans les poches de son manteau gris, Coplan se hâta le long du Meir. Le gratte-ciel du Boerentoren

obstruait de sa masse imposante l'avenue la plus centrale de la ville et se dressait au cœur même de la cité,

Un peu avant d'atteindre l'édifice, Coplan tourna à droite et s'engagea dans une courte ruelle en cul-de-sac au fond de laquelle une porte à tambour donnait accès aux locaux de la Bourse des denrées.

Coplan ne s'étonnait pas facilement, mais ses yeux s'agrandirent légèrement lorsqu'il pénétra dans cette étrange bâtisse.

Alors qu'il s'attendait à découvrir un vaste hall, il vit un péristyle supporté par de nombreuses colonnes et une salle carrée dont le plafond tarabiscoté planait à 25 mètres du sol. L'ensemble évoquait un mélange de mosquée et d'église ogivale, ne ressemblant absolument pas à l'idée que l'on se fait d'une Bourse de commerce. Un grand nombre de personnes étaient rassemblées là et discutaient en une multitude de petits groupes. Certains courtiers, l'air affairé, allaient d'un groupe à l'autre, le carnet de notes dans la main.

Coplan promena un long regard circulaire sur cette assemblée. Une horloge murale marquait 3 h 35. Sauf pépin, le type devait donc se trouver parmi cette foule.

Francis fit le tour de la salle en scrutant d'un œil apparemment distrait les visages. Dans cette cohue, identifier un quidam n'était pas une tâche commode !

Opérant une première sélection, Francis décida de ne s'intéresser qu'aux individus isolés, notamment à ceux qui semblaient parcourir avec beaucoup d'attention les avis placardés sur des piliers ou sur les portes des loges réservées aux grosses firmes commerciales.

Au bout d'une dizaine de minutes, Coplan avisa un bonhomme d'allure plutôt effacée mais dont le signalement correspondait à la description fournie par Tordeur.

Il s'agissait d'un individu de petite taille, replet, vêtu d'un pardessus gris, portant des lunettes à monture d'écaille. Le bonhomme, les mains jointes sur sa bedaine, tenait une serviette coincée sous le bras droit. Adossé à une colonne, dans un coin de la

salle, il ne donnait pas l'impression de participer aux échanges en cours mais d'attendre quelqu'un.

Coplan passa deux fois à proximité du personnage bedonnant, sans lui accorder la moindre attention.

Pas de doute, c'était bien le Van Mael en question...

Vers 16 heures, apparemment lassé par cette attente inutile, le petit gros se mit en mouvement.

Il se promena jusqu'au péristyle, descendit les trois marches de pierre qui débouchaient dans la salle carrée, fendit les groupes en jetant de furtifs regards à gauche et à droite, pour gagner finalement la porte à tambour située très exactement en face de celle par laquelle Francis était entré.

Coplan se tint en retrait et permit à son suspect de prendre quelques mètres d'avance, non sans l'observer à travers les vitres poussiéreuses.

Quand Van Mael eut traversé la Longue-rue-Neuve et s'engagea dans la rue Borze, Francis sortit à son tour.

A peine était-il dehors qu'il vit le Belge disparaître dans une maison. Malgré la distance, Coplan repéra d'un coup d’œil précis l'immeuble en question et changea de trottoir.

En arrivant à la hauteur de la maison dans laquelle Van Mael s'était engouffré, Francis fronça imperceptiblement les sourcils, tandis qu'un très léger sourire allégeait la dureté de ses traits.

Le respectable Van Mael était bel et bien entré dans un de ces petits établissements trop accueillants qui, dans ce quartier, portent le nom inoffensif de « BAR », mais qui sont, de notoriété publique, des maisons closes.

D'ordinaire, dans ce quartier, ces lieux se distinguent par une large fenêtre derrière laquelle une ou deux jeunes femmes au physique engageant se livrent à de menus travaux de couture ou de broderie, et n'oublient jamais de gratifier le passant mâle d'un sourire étrangement bienveillant, pour ne pas dire prometteur.

En l'occurrence, un lourd rideau de velours cramoisi masquait l'intérieur du bar et conférait à l'établissement un surcroît de mystère. Ce lieu sympathique portait le nom charmant (et bien français) de Bagatelle.

En fait, la rue n'était peuplée que de bistrots du même genre. Et, au risque de passer pour un individu libidineux, Coplan n'eut d'autre ressource que d'aller boire un Cinzano dans une des boîtes voisines s'il ne voulait pas perdre Van Mael de vue.

Il entra donc au Ciro's, où une ravissante créature, une blonde évaporée, affalée dans un fauteuil, se leva promptement pour le servir (Ces bars ont été fermés d'autorité par la ville).

Francis alla s'installer à une petite table qui se trouvait près de la fenêtre donnant sur la rue.

La blonde, déconcertée, murmura aussitôt en souriant :

- Vous serez plus à votre aise dans le fond. Surtout pour faire la causette...

Elle s'exprimait en français, avec un accent flamand qui ne manquait pas de saveur. Coplan rétorqua sur un ton amical :

- J'aime assez la lumière du jour, figure-toi. Mais je suppose que ton joli teint rose supporte la clarté, non ?

La fille devina d'instinct qu'elle avait affaire à un gars qui connaissait la musique, qu'il ne fallait donc pas essayer de le manœuvrer. Elle passa instantanément à l'essentiel de ses attributions :

- Tu m'offres un verre ?

- Mais oui, pourquoi pas ? dit-il pour sacrifier aux traditions de l'endroit.

Il sortit son paquet de Gitanes, offrit une cigarette à la demoiselle et, au moyen de son briquet, alluma les deux cigarettes tout en surveillant, mine de rien, la porte du Bagatelle.

La blonde, dont la robe de satin noir modelait sans excès de pudeur les formes parfaites, s'enquit :

- Français ?

- Oui, acquiesça-t-il, laconique. Combien te dois-je pour les consommations ?

- Comment ? Tu ne restes pas un moment ?

- Combien ? répéta-t-il froidement.

- Septante francs, dit-elle, renfrognée. Il paya, ajouta un généreux pourboire, ne bougea pas d'un millimètre.

Malgré la température étouffante qui régnait dans la pièce, il n'avait même pas déboutonné son manteau.

- Te tracasse pas, grommela-t-il, je reviendrai un de ces jours pour toi.

Il ne fit pas mine de se lever pour s'en aller.

Après un silence de trois ou quatre minutes, la fille de plus en plus décontenancée par l'attitude de ce client, alla mettre la radio. Une musique sirupeuse meubla, en sourdine, le calme du bar.

La blonde, soucieuse, commençait à se demander si ce type n'était pas un flic. Cette idée la contraria et elle ne tenta pas de renouer la conversation.

En face, toujours rien. Ni entrée ni sortie.

Que pouvait-il bien faire dans cette boîte, le Van Mael ? Y allait-il en simple curieux, en habitué, ou agissait-il sous l'aiguillon d'une soudaine impulsion sexuelle ?

A la réflexion, Coplan songea que cette halte, venant après l'épisode de la Bourse, constituait peut-être une étape prévue, obligatoire ?

Des démangeaisons d'impatience commençaient à l'agacer nerveusement et il allait commander un second apéritif quand il aperçut enfin le Belge qui sortait du Bagatelle.

Francis se leva, caressa au passage la joue de la blonde d'un geste amical, se dirigea vers la porte et lança à la fille, avec un petit sourire ironique :

— Tot ziens (Au revoir !... en Néerlandais) !

Pour un Français, il avait prononcé ces mots avec un accent local si juste que la blonde en resta comme deux ronds de flan.

Van Mael marchait d'un pas pressé. Il avait tourné dans la Longue-rue-Neuve et il longea celle-ci pendant quelques dizaines de mètres. Ensuite, après avoir traversé, il s'engagea dans une autre ruelle et rejoignit ainsi le Meir.

Il serrait toujours sa serviette sous son bras et il avançait d'un air dégagé, pas du tout comme un homme qui redoute une filature.

Peut-être n'était-ce pas la première fois que Tordeur loupait un rendez-vous ? En tout cas, d'après son attitude, Van Mael ne faisait pas penser à un individu en proie à l'inquiétude. Il ignorait

vraisemblablement que son correspondant avait été épinglé et coffré.

Tout en poursuivant la promenade, Francis se fit la remarque que ce Van Mael avait bien le genre faussement honnête du commerçant marron. Pas vraiment dangereux mais retors, peu scrupuleux, trop accommodant.

La filature fut soudain interrompue lorsque Van Mael pénétra dans une banque, une succursale annexe du Crédit Lyonnais. Francis combla rapidement son retard et arriva juste à point nommé pour constater que son client descendait à la salle des coffres.

Faisant demi-tour, Coplan sortit et alla acheter un journal. Il ne dut pas attendre plus de sept ou huit minutes : Van Mael sortait à son tour de la banque.

Coplan emboîta le pas au Belge, une fois de plus. Rien de tel qu'une interminable filature pour mettre les nerfs à l'épreuve. Considérée comme une opération de routine, la filature n'en demeure pas moins une tâche délicate. Il faut une sagacité peu commune pour exploiter à bon escient une poursuite de ce genre : deviner l'inutile, saisir au bon moment le côté insolite d'un acte apparemment bénin, discerner dans les agissements du suspect le détail qui peut fournir un fil conducteur...

Van Mael, qui avait repris la direction du Meir, s'enfonça dans le dédale des petites rues qui entourent la cathédrale.

Et c'est alors, subitement, que Francis perçut le signal d'alarme qui tintait au fond de son esprit vigilant. Habitué aux avertissements obscurs qui venaient de son sixième sens, il eut la certitude qu'il faisait lui-même l'objet d'une filature.

Sans quitter Van Mael du regard, il modifia imperceptiblement son propre comportement.

En passant devant la vitrine de l'une des boutiques de souvenirs qui pullulent dans le quartier, il embrassa d'un bref coup d’œil l'étroit goulot qui débouchait sur le parvis. Trois personnes marchaient sur le trottoir : une grosse femme d'âge mûr (une ménagère ployant sous le poids d'un panier à provisions lourdement chargé), un long type maigre, âgé d'une cinquantaine d'années, et qui faisait penser à

un notaire, et un jeune gars en manteau de tweed gris, coiffé d'un feutre gris foncé.

Au bout de l'une des ruelles, Van Mael disparut. Coplan accéléra l'allure, atteignit l'extrémité de la ruelle et déboucha sur une place majestueuse dont toutes les maisons avaient un haut pignon crénelé à la flamande. Van Mael pénétra dans une de ces maisons.

Sans s'arrêter, Francis repéra le numéro de l'immeuble, le 29, et continua son chemin. Deux cents mètres plus loin, il se retourna négligemment pour admirer une façade : le petit mec au feutre gris foncé était toujours là, à la même distance.

Le moral de Coplan monta en flèche. Enfin, quelque chose venait de s'amorcer. Avec cet acrobate sur ses talons, il n'avait plus le sentiment pénible de sonder le vide.

Une inspiration inattendue l'incita à retourner au Bagatelle. Après les tours et les détours qu'il avait accomplis derrière Van Mael, il ne s'en trouvait qu'à quelques minutes. Et si le petit zouave se révélait tenace, il aurait l'occasion d'aller à son tour prendre un verre au Ciro's. La blonde ne manquerait pas de se dire que c'était le jour des clients bizarres !

Le soir tombait lentement, les vitrines s'illuminaient les unes après les autres. Une humidité glaçante enveloppait peu à peu d'un halo cotonneux les lampes de l'éclairage public.

Coplan franchit avec plaisir le seuil du petit bar au rideau de velours cramoisi. Il entra dans une salle exiguë, au luxe trop recherché, d'une intimité équivoque, où flottaient des parfums lourds et mélangés. Trois filles, assises sur un canapé rouge, levèrent sur lui leurs regards intéressés.

Francis salua ces dames d'un signe de tête désinvolte, ôta son manteau, l'accrocha à une patère en faux bronze. Ensuite, très à l'aise, il alla s'asseoir sur la banquette d'un petit box aux cloisons capitonnées. Un bouquet de fleurs artificielles, des tulipes rouges ornait la table d'acajou poli.

Une des donzelles, une brune capiteuse aux formes rebondies, vint s'enquérir de ses désirs. Il commanda un verre de bière.

En apportant la consommation, la fille prononça la formule rituelle :

- Tu m'offres un verre ?

Coplan répondit favorablement à la requête de l'affable personne qui, empressée, alla se servir à toute allure un verre de porto et revint s'asseoir près de son client sur la banquette, se coulant contre lui avec des airs de grosse chatte gourmande.

Qu'est-ce que le gros Van Mael était venu chercher, ou déposer ?, dans ce bar de mauvais aloi ? Certes, les trois femmes potelées pouvaient constituer une réponse satisfaisante à cette question. Mais Francis, sachant que Van Mael n'était pas tout à fait un citoyen ordinaire, se méfiait des apparences et n'était guère enclin à tomber dans le panneau.

Une quatrième personne du sexe faible apparut, sortant d'une pièce située dans le fond de l'établissement. En fait, l'expression sexe faible ne collait pas du tout avec son personnage : grande, opulente, avec des bras roses et vigoureux, des hanches à la Rubens et de larges assises, elle avait ce regard impérieux des grands capitaines qui n'oublient pas qu'ils sont maîtres à bord après Dieu. De toute évidence, la patronne.

La brune qui avait accaparé Francis multipliait ses avances, tout en essayant de ne pas outrepasser les limites d'une réserve prudente. Il ne faut jamais brusquer un homme. Ou alors, il faut s'arranger pour qu'il s'imagine qu'on respecte son droit d'initiative.

Coplan posa négligemment sa main sur la cuisse ronde et pleine de sa voisine. Rien ne s'obtient sans effort dans la vie. Et Francis avait beaucoup de choses à obtenir en ce lieu.

Il proposa :

- Et si on prenait une bouteille de champagne ?

Dire que cette suggestion fit l'effet d'une bombe serait peut-être exagéré, mais elle souleva néanmoins un intérêt évident et la sympathie ambiante grimpa de plusieurs degrés.

- Mettez des verres pour tout le monde, ajouta Francis, ce qui acheva instantanément la conquête des dames présentes, y compris la patronne.

Dix minutes plus tard, Francis tutoyait Hélène, Lulu et Gaby, mais sa galanterie innée lui interdisait une telle familiarité avec Mme Françoise, la respectable tenancière du Bagatelle.

A la troisième bouteille, il avait deux filles sur les genoux et Mme Françoise lui décochait de tendres regards d'indulgence et de compréhension. Hélène et Lulu s'y entendaient à maintenir un homme en forme ; elles avaient au plus haut point l'art d'appuyer leurs rondeurs, d'offrir leur décolleté, de découvrir leurs jambes.

Cependant, en dépit de l'humeur folâtre qu'il affichait, Coplan éprouvait intérieurement un certain malaise. Il y avait quelque chose d'insolite dans cette boîte. Mais quoi ?

Francis s'excusa et se rendit à la toilette. Il en profita pour jeter un regard sur les cendriers placés sur les trois autres tables qui meublaient la petite salle. Ces cendriers étaient d'une propreté rigoureuse. Or, en entrant au Bagatelle, Van Mael fumait un cigare.

Quand Coplan revint, ces dames bavardaient entre elles avec animation. Sans doute se chamaillaient-elles pour savoir laquelle était la mieux placée pour briguer les faveurs de ce généreux client ?

Lulu, s'adressant à Hélène, lui rappela sur un ton vindicatif :

- Tu as eu le petit gros, tu peux me laisser celui-ci, non ?

Bien entendu, l'arrivée de Coplan mit brusquement un terme à cette controverse et des sourires engageants remplacèrent les mines agressives.

Coplan hésita un instant. Puis, au lieu de reprendre sa place sur la banquette du box, il exhiba son portefeuille et il demanda l'addition, ce qui provoqua, on s'en doute, un tollé général.

Mme Françoise prononça sur un ton presque cérémonieux :

- Restez donc encore un moment, la bouteille n'est même pas vide.

Elle paraissait sincèrement affectée par ce manquement aux convenances les plus élémentaires.

Coplan eut une mimique désolée :

- Vraiment, je regrette, mais il faut que je m'en aille. Un ami m'attend... Vous êtes toutes bien gentilles, remarquez. je reviendrai demain.

Hélène hocha la tête et maugréa, incrédule :

- Oh, vous dites ça !

- Tu verras, rétorqua-t-il, nous finirons par nous entendre. Mais maintenant il faut que je m'en aille.

Insensible aux pressantes sollicitations des quatre femmes, Coplan enfila son manteau et partit.

Dehors, il faisait noir comme dans un four. Seules les vitrines doucement éclairées des autres bars émergeait de l'obscurité.

Sans se presser, Francis marcha jusqu'au bout de la rue, tourna dans le Kipdorp. La chaussée était déserte ; ses pavés, luisants d'humidité, reflétaient l'éclat des projecteurs accrochés au second étage des façades. Quelques voitures passaient en chuintant.

Coplan n'avait pas besoin de se retourner pour savoir que le type au feutre gris foncé était dans son sillage. Il savait également que quelque chose allait se produire, et il le souhaitait.

Il n'eut pas à soliloquer bien longtemps car les événements prirent tournure. Sans le moindre signe préalable, une pointe s'enfonça dans ses reins, juste à la limite de sa taille, et une voix étouffée articula :

- Pas un geste ou vous êtes mort. Coplan s'arrêta. La voix reprit

- Continuez à marcher...

Coplan obéit, non sans grommeler :

- Inutile de trouer mon manteau avec la pointe de votre couteau. Que me voulez-vous ?

- Simplement vous offrir une promenade en bagnole.

- Et alors ?

- Je vous préviens que vous n'avez rien à gagner à faire le mariolle.

- Je m'en doute. Où se trouve-t-elle, votre voiture ?

- Le long du trottoir, à une dizaine de mètres. Continuez...

Francis alla délibérément vers l'automobile, ouvrit d'un geste tranquille la portière arrière. L'individu qui se tenait au volant n'avait pas bronché. Quant au passager assis sur la banquette arrière, il tenait dans son poing un pistolet braqué sur l'arrivant.

Coplan s'installa à côté de l'homme armé, tandis que le petit gars au feutre gris foncé prenait place à côté du chauffeur. La voiture démarra.

Coplan questionna sur un ton léger :

- Dois-je comprendre que vous appartenez tous les trois à une agence de tourisme ?

- C'est un peu ça, en effet, ricana le jeune type au poignard en grimaçant. Nous sommes spécialisés en excursions nocturnes.

La voiture roulait en direction du port.

L'idée effleura Francis que ses kidnappeurs, pour des raisons connues d'eux seuls, avaient peut-être décidé de le balancer dans l'Escaut.

L'auto dépassa l'entrée du tunnel qui passe sous le fleuve. Deux cents mètres plus loin, le chauffeur émit un sifflotement. A l'instant même, Coplan sentit ses deux bras immobilisés avec force. Le mec au feutre gris foncé lui jeta à mi-voix :

- Pas d'histoire, hein ! C'est une simple mesure de précaution.

Un tampon de ouate imbibée de chloroforme vint s'aplatir brutalement sous les narines de Francis. Celui-ci, les muscles bandés, fit un mouvement de recul, mais le narcotique produisit son effet irrésistible et Coplan sombra dans l'inconscience.

CHAPITRE III

Coplan se réveilla, la tête lourde et la bouche pâteuse. Une anesthésie, après quelques coupes de champagne, c'est exactement le régime idéal pour se sentir guilleret.

Il se redressa sur un coude, souleva ses paupières à grand-peine et bâilla, écœuré.

Les images qu'il distingua à travers le brouillard ne présentèrent ni consistance ni signification. Mais sa vision se clarifia progressivement et il constata qu'il se trouvait. sauf erreur, dans une cabine de navire. Une étrange cabine, du reste, puisque les cloisons ne comportaient pas de hublot.

Il se hissa sur son séant, se glissa sur le bord de la couchette, se passa la main dans les cheveux. Sa montre marquait 3 heures. Du matin ou de l'après-midi ? Le silence qui régnait évoquait plutôt la paix nocturne.

Chancelant, il marcha vers le petit robinet de cuivre qui surplombait la cuvette d'angle et il se servit un grand gobelet d'eau.

Il ressentait une soif dévorante... Il se sentit mieux, mais son bien-être fut de courte durée : il dut se précipiter vers le seau et il se mit à vomir douloureusement.

Après cela, épuisé, il dut se recoucher.

Où diable se trouvait-il ?

Dans son cerveau embrumé, des images défilèrent, des images, dépourvues de sens, qu'il avait enregistrées machinalement durant sa promenade sur les talons de Van Mael. En tout état de cause, il n'y avait rien à tirer de ce micmac...

Il se releva, alla se rafraîchir le visage sous le petit robinet de cuivre et s'appliqua une serviette mouillée sur le front.

Un peu revigoré, il entreprit l'inspection de la cambuse. Aucun objet ne portait le nom du navire ni celui de l'armement. La cabine était plutôt minable : une couchette, un divan de cuir, une commode en acajou et une armoire-penderie. Pas un bibelot, pas une gravure. La lampe était nue, sans abat-jour.

Il inspecta ses poches. On lui avait pris son portefeuille, mais on n'avait pas touché à l'argent qu'il possédait dans son porte-billets serré dans sa poche revolver.

Sans trop y croire, il alla vers la porte et il essaya de l'ouvrir. Fermée, évidemment. Il frappa à grands coups de poing au panneau de bois, déclenchant un vacarme épouvantable.

Il entendit bientôt des vociférations dans la coursive. Quelqu'un gueula des mots inintelligibles, il y eut des allées et venues, des portes s'ouvrirent et claquèrent, des pas lourds s'approchèrent de la cabine.

Coplan alla s'asseoir sur le divan.

Une clé cliqueta dans la serrure et le battant pivota pour livrer passage à deux hommes armés. Le premier, un colosse aux cheveux roux, portait une vareuse déboutonnée et une casquette d'officier. Ses quatre galons aux épaulettes indiquaient qu'il était capitaine. Le second n'était autre que le gigolo de la veille, le mec au feutre gris foncé ; mais, cette fois, il n'avait pas son élégant couvre-chef. C'est lui qui prit la parole :

- Inutile de faire du chahut, nous n'attendions que votre réveil pour entamer la conversation.

Coplan le voyait pour la première fois en pleine lumière. Il était blond, maigre, et sa bouche mince révélait un caractère plein de ruse et de détermination. Il jeta négligemment le portefeuille de Coplan sur la commode d'acajou et reprit :

- A quel titre vous intéressez-vous aux déplacements de mon ami Van Mael ? Le ton était dur, coupant. Coplan renvoya :

- Et vous ?

-- Ne renversez pas les rôles. J'interroge et vous répondez. Si vous ne faites pas preuve d'un minimum de bonne volonté, je trouverai bien le moyen d'activer vos cordes vocales. Coplan haussa les épaules, marmonna :

- Je ne demande qu'à parler. Vous le connaissez bien, ce Van Mael ?

- Je le connais suffisamment pour empêcher qu'un inconnu le prenne en filature.

- C'est bien vague, ce que vous dites là. A mon avis, si vous connaissiez vraiment Van Mael, vous seriez moins enclin à le protéger. Je ne vous connais pas, vous, mais j'ai l'impression que nous aurions intérêt à jouer cartes sur table. Ceci pour éviter certains malentendus qui nous retomberaient sur la figure. Tant pis si je me trompe.

Le blond, un sourire cynique aux lèvres, articula :

- Continuez, nous vous écoutons.

Coplan, le front soucieux, réfléchissait. Après un moment, il laissa tomber d'une voix plus sourde :

- Tordeur a été coffré en France. C'est moi qui ai pris sa succession et je devais contacter Van Mael hier. Seulement, voilà... Les circonstances qui ont entouré l'arrestation de Tordeur pourraient laisser supposer que le coup vient d'ici. Deux hypothèses peuvent d'ailleurs être envisagées : ou bien Van Mael n'y est pour rien, et dans ce cas il est peut-être surveillé sans qu'il s'en doute, menacé comme tous ceux qui ont échappé au premier coup de filet. Ou bien il est à la base même de l'affaire et il joue un rôle bizarre. C'est ce que je voulais éclaircir avant d'entrer en contact avec lui. Avant de me mouiller, je voulais être fixé à son sujet. Vous me suivez ?

Le blond ne broncha pas. Après quelques instants de silence, il formula une question :

- Et maintenant, qu'en pensez-vous ? Avez-vous découvert un indice en faveur de l'une des deux hypothèses ?

- N'allons pas trop vite en besogne, temporisa Coplan. On ne prend jamais trop de précautions dans ce métier, et je comprends votre prudence. Mais je suis dans le même cas, figurez-vous... Vous m'avez interrogé sur un point précis, et je vous ai répondu. De là à vous communiquer mes impressions, il y a de la marge.

Coplan reprenait confiance. Du fait même que le blond n'avait pas demandé qui était Tordeur, la petite histoire que Francis lui débitait devait l'intéresser prodigieusement. Mais la moindre secousse un peu trop sèche pouvait casser le fil.

Le blond marmonna :

- Avez-vous déposé quelque chose à la banque ?

- Non, dit Coplan auquel cette question ouvrait de nouvelles perspectives, car elle indiquait que son interlocuteur ne l'avait pris en chasse qu'après la sortie de Van Mael du Crédit Lyonnais.

Le blond haussa les épaules et maugréa :

- Je n'y comprends rien. Je ne vois pas ce que Van Mael est allé faire au coffre...

Un bref dialogue se déroula en néerlandais entre le commandant et le blond. Coplan apprit ainsi que le premier s'appelait Kyzels et le second Hulsens.

Il nota aussi que les deux hommes étaient plutôt embarrassés. Les révélations de Francis avaient évidemment jeté une certaine confusion dans leur esprit. Détail piquant : ils ne paraissaient pas se douter que leur prisonnier pût comprendre le flamand, alors que c'était le cas.

Francis murmura sur un ton posé :

- En fin de compte, quelles sont vos intentions ?

- Eh bien, ça demande un peu de réflexion, émit Hulsens, hésitant. Est-ce que vous avez apporté quelque chose, vous ?

Coplan rétorqua durement :

- Vous me prenez pour un idiot ? Vous ne vous imaginez tout de même pas que j'allais trimbaler de la marchandise alors que le

secteur est malsain, pour ne pas dire pourri !

Hulsens, visiblement perplexe, garda le silence. Francis enchaîna :

- Écoutez, j'ai une proposition à vous faire. Votre petite cuisine intérieure ne me regarde pas, mais je vois une chose : c'est que nous gravitons autour du même bonhomme. Et j'en déduis que vous avez peut-être autant de raisons que moi de vous méfier de lui. Si vous cherchez à la banque des plis que Van Mael y dépose, nous pouvons très facilement vérifier s'il est régulier ou s'il triche. Et cela, sans lui mettre la puce à l'oreille, bien entendu !

- Comment ? fit le blond.

- Récapitulons : Tordeur rencontre Van Mael à la Bourse pour lui remettre des enveloppes que Van Mael porte ensuite à la banque où vous les retirez. C'est clair ?

- Oui, opina Hulsens, attentif.

- Suivez bien mon raisonnement : si Van Mael est régulier, s'il ne joue pas sur deux tableaux, il doit déposer ponctuellement dans le coffre tous les plis qui lui parviennent. S'il procède autrement, c'est-à-dire s'il soustrait un pli de temps à autre, c'est qu'il se livre à un trafic louche. En fait, vous n'avez aucun contrôle, puisque vous ignorez ce qu'on vous destine.

- Exact, mais où voulez-vous en venir ?

- A ceci : en coopérant, il ne nous faudra même pas vingt-quatre heures pour tirer au clair les agissements de Van Mael. En revanche, si vous me séquestrez dans cette cabine, vous commettez deux erreurs : la première, c'est de couper vous-mêmes la chaîne qui vous alimente, puisque c'est moi qui remplace Tordeur. La seconde, c'est que si Van Mael vous double, vous ne pourrez jamais en avoir la preuve puisque vous ignorez le nombre de messages que lui livrait Tordeur. Alors, donnez-moi de la bride et laissez-moi agir. Quand l'affaire sera éclaircie, vous continuerez le boulot de votre côté, moi du mien. D'ailleurs, que risquez-vous, en définitive ? Je ne peux pas plus vous rouler que vous ne pouvez me rouler.

Hulsens, le front barré d'une ride, évaluait le pour et le contre. Coplan, les traits impassibles, attendait, avec une certaine anxiété le

résultat de son coup de poker.

De toute manière, cette conversation avait été instructive à plusieurs titres. Et, aussi longtemps que les jeux n'étaient pas faits, Francis s'en tenait à sa méthode personnelle : se servir de ses méninges plutôt que de ses poings pour se tirer d'une situation épineuse.

Hulsens donnait l'impression d'un homme décontenancé. De toute évidence, quand il s'était glissé dans le sillage de Coplan, il avait pensé avoir affaire à un agent du contre-espionnage ; mais ce qu'il venait d'apprendre corroborait en réalité une opinion qu'il avait au sujet de Van Mael.

Après tout, il ne courait aucun risque réel en libérant le prisonnier, puisque ce dernier n'avait rien contre lui, à part l'enlèvement.

Il y eut de nouveau un échange de phrases gutturales entre le capitaine et le blond.

Kyzels, d'abord réticent, finit cependant par se rendre aux arguments de son interlocuteur.

Hulsens, tournant les yeux vers Francis, grommela :

- Si nous voulons mettre Van Mael à l'épreuve, il faut que nous nous arrangions très clairement.

Deux heures plus tard, à bord du navire, Coplan, les yeux bandés, se laissait guider docilement. Une bouffée d'air glacial et humide l'enveloppa quand il déboucha à l'extérieur.

On le conduisit à un escalier qu'il descendit en se tenant fermement à la rambarde. Accompagné et aidé par deux hommes, il arpenta un pont glissant, chercha du pied le bout de la passerelle, descendit sur le quai.

On le fit entrer dans une voiture qui démarra aussitôt. Les mauvais pavés imprimèrent au véhicule quelques rudes cahots, puis la route s'améliora.

Après une dizaine de minutes, la voix du blond se fit entendre :

- Bon, ça va, vous pouvez retirer le bandeau.

Coplan ne se fit pas prier.

L'aube naissait, mais la ville était encore plongée dans une obscurité sale et grisâtre. Au loin, par des trouées entre les immeubles, on pouvait distinguer les bras squelettiques des grues.

Hulsens demanda :

- Où doit-on vous déposer ?

- Si c'est possible, aux environs de la gare centrale.

Ils y furent très vite. Francis débarqua et, sans même prendre la peine de lire le numéro de la plaque minéralogique de la voiture, il s'éloigna. Les effets tardifs du chloroforme se faisaient sentir et il avait sommeil. Or, les plans qu'il avait échafaudés exigeaient qu'il se levât très tôt. Et il ne se sentait guère enthousiaste à l'idée de ne dormir qu'une heure.

Un peu après 13 heures, Coplan entra dans un restaurant du grand marché, en face de l'hôtel de ville. De là, il pouvait voir la maison où habitait Van Mael.

Le petit gros venait de rentrer à son domicile. Durant toute la matinée, Coplan ne l'avait pas quitté d'une semelle. Sans le moindre profit, en fait.

Francis n'était pas mécontent de s'offrir enfin un solide repas. Depuis la veille, il ne s'était plus rien mis sous la dent. Et les heures prochaines ne seraient sûrement pas propices à un gueuleton, car la partie à jouer promettait d'être fertile en rebondissements.

Le côté déplaisant de cette affaire, c'est qu'elle paraissait limpide ou embrouillée selon l'angle que l'on adoptait pour l'étudier. Qu'un petit bonhomme aux activités suspectes aille chez les filles, cela n'avait rien de surprenant. Mais, dans le cas présent, sa manière d'opérer était plutôt insolite. Avant de monter dans une chambre, Van Mael n'avait même pas pris le temps de finir son cigare. Mieux : il n'avait même pas secoué la cendre dudit cigare dans un des cendriers de la salle. Il était donc pressé.

Mais qu'ensuite, après ce divertissement voluptueux expédié à une vitesse record, il se rende dans la salle des coffres d'une

banque pour ne rien y déposer (n'ayant vu personne au rendez-vous), cela semblait tout à fait illogique. Et si, en outre, un de ses copains, le croyant menacé, vous kidnappe, vous enferme dans une cabine de navire et avale comme du petit lait les bobards que vous lui servez, alors là cela devient franchement imbuvable.

Pour l'heure, il n'y avait pas moyen de voir clair dans cette histoire. Aussi Francis concentra-t-il toute son attention sur la tranche de viande, épaisse et savoureuse, qui se trouvait dans son assiette. En guise de dessert, il s'octroya un somptueux quartier de tarte flamande et un café à couper au couteau, un café dont l'arôme flattait délicieusement ses narines.

Van Mael sortit de chez lui vers 3 heures et enfila la Longue-rue-Neuve.

Coplan se laissa légèrement distancer, car il savait où le Belge allait : le rendez-vous de la veille n'ayant pas eu lieu, le contact de rappel devait s'opérer vingt-quatre heures plus tard. Toutefois, comme la Bourse n'était pas ouverte aujourd'hui, il s'agissait d'être prudent.

Le scénario se déroula comme prévu, à un détail près : Van Mael rencontra un inconnu, eut avec lui un rapide échange de paroles, des papiers passèrent d'une main à l'autre, après quoi les deux hommes se séparèrent.

Van Mael revint sur ses pas et Francis n'eut que le temps de s'esquiver dans la vespasienne qu'une municipalité vigilante avait placée à proximité immédiate du temple des tractations boursières.

Van Mael retourna au Bagatelle. Coplan attendit exactement deux minutes, puis, sans hésiter, il pénétra à son tour dans le petit bar.

Comme on pouvait s'y attendre, le Belge n'était pas dans la salle. Francis fut accueilli avec des transports d'enthousiasme, auxquels il coupa court.

- Un apéro en vitesse, dit-il. Je ne suis entré que pour vous prouver que je n'oublie pas mes promesses, mais je n'ai pas le temps de m'attarder.

Mme Françoise, Lulu et Gaby émirent des glapissements indignés et insistèrent avec chaleur pour qu'il consente au moins à

s'asseoir. Mais leurs arguments, y compris les arguments tactiles des filles, ne vinrent pas à bout de sa résolution.

Cinq minutes plus tard, il quittait le bar et, d'un pas rapide, disparaissait au coin de la rue. Aucun doute possible, c'était Hélène qui était montée avec l'étrange bonhomme.

Peu après, celui-ci reparut et fila d'un pas presque guilleret dans l'autre direction. Pour ne pas devoir repasser dans la rue Borze, Coplan fit le tour du pâté de maisons. Il rattrapa Van Mael sur l'itinéraire qui conduisait à la banque.

Le coup monté avec la collaboration du blond Hulsens allait-il réussir ? Une enveloppe cachetée, déposée par Hulsens, reposait déjà dans le coffre. Théoriquement, Van Mael devait en apporter une seconde, celle qu'il venait de recevoir.

Le petit gros entra au Crédit Lyonnais et en ressortit huit minutes plus tard. Coplan le laissa s'éloigner, entra dans un café situé au coin de la rue d'en face, commanda un café et attendit tranquillement l'heure du rendez-vous.

Précis, Hulsens pénétra dans le café à l'heure prévue. Il arborait une mine plutôt renfrognée. Francis lui demanda sur un ton posé :

- Alors ?

- Une seule enveloppe, maugréa Hulsens, laconique.

- Vous auriez dû en trouver deux, souligna Francis. Ce qu'il fallait démontrer : Van Mael joue un jeu équivoque.

- C'est bien embêtant... Il est le pivot de mon business.

- Il était, corrigea promptement Coplan. Maintenant, c'est à moi de jouer. Nous allons court-circuiter ce salopard.

Hulsens décocha à son interlocuteur un regard où perçait une vague méfiance. Tout en se tripotant pensivement le lobe de l'oreille droite, il marmonna :

- Avant d'éliminer Van Mael, il faudrait savoir ce qu'il mijote.

- Entièrement de votre avis, opina Francis. Faites-lui la blague que vous m'avez faite à moi : collez-le dans une des cabines de votre rafiot et tirez-lui les vers du nez. Moi, de mon côté, je ferai le nécessaire pour éviter que la chaîne ne se rompe. J'en ai les pouvoirs et les moyens.

Après un instant, Hulsens grommela, morose :

- Je l'ai toujours dit, que ce système finirait par nous procurer des ennuis. Ils ont beaucoup trop fractionné le boulot.

- Vous savez, rétorqua Coplan, sérieux, c'est une arme à double tranchant. De toute façon, il n'y a rien de cassé.

- Faut voir, répliqua le blond sur un ton dubitatif. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est pour quelle raison ils maintiennent un intermédiaire superflu, ici à Anvers. Ce ,serait tellement plus simple et plus sûr si la transmission était directe.

- Trop simple ! jeta Francis, narquois. Il suffirait alors qu'un des relais se fasse épingler pour que l'autre ne sache plus continuer le travail. Réfléchissez, mon vieux. Grâce au système actuel, la disparition de Tordeur et même éventuellement celle de Van Mael, ça ne détruit rien d'essentiel. En multipliant les chaînons, contrairement à ce que beaucoup s'imaginent, on diminue les risques.

Coplan affichait une assurance étonnante. Certes, il jouait avec le feu, mais sans témérité inutile, car deux ou trois idées nouvelles s'étaient implantées dans son esprit. Il se souvenait, notamment, d'une coïncidence qui l'avait frappé et qui devait assurément s'intégrer dans la partie qui se déroulait.

Il prononça brusquement :

- Van Mael quitte son domicile vers 8 heures et demie du matin. A votre place, je m'occuperais de lui sans tarder.

- Où habite-t-il ?

- Tant pis pour la consigne, fit Coplan en haussant les épaules. Dans une circonstance comme celle-ci, le principe du cloisonnement n'est plus de mise. Van Mael habite au 29 bis, place du Marché.

- Il y a tout de même quelque chose qui me tracasse, lâcha soudain Hulsens en dévisageant Coplan. En fin de compte, je ne sais pas d'où vous sortez vous. A quel titre me donnez-vous des ordres ?

- N'exagérons rien, dit Francis en souriant. Ce ne sont pas des ordres que je vous donne. Du moins, pas encore. Pour le moment, je me borne à vous donner des conseils et vous en faites strictement ce que vous voulez. Pour le reste, j'ai l'habitude d'être très discret et je m'en excuse. Mais quand des camarades se font ramasser et

jeter en taule sans que je sache d'une manière très précise ce qui a provoqué leur chute, je me tiens sur mes gardes.

- Oui, évidemment, concéda Hulsens, mais enfin, soyons pratiques : quand Van Mael ne sera plus dans le circuit, comment ferez-vous pour me livrer la marchandise ? Vous n'avez pas accès au coffre, que je sache ?

- Cette difficulté n'est pas insurmontable, exposa Coplan avec bonhomie. Nous établirons nous-mêmes notre programme et le tour sera joué. Bien entendu, moins on nous verra ensemble et mieux ça vaudra. Nous sommes bien d'accord là-dessus, je suppose ?

Vers 6 heures du soir, Coplan estima que le moment était venu d'abattre une autre carte. Son premier soin fut d'aller prendre sa voiture et de faire le plein d'essence. La carrosserie était épouvantablement sale et poussiéreuse, mais, dans un sens, ça valait mieux.

Il fit d'abord une virée du côté du port, longea les bassins, étudia la topographie des lieux, puis regagna la ville. Il s'arrêta devant un café, entra, commanda un verre de bière et se rendit à la cabine téléphonique, dans le sous-sol.

Il ne fut pas long à découvrir le numéro d'appel du 29 bis au grand marché.

Après deux sonneries, on décrocha et une voix féminine se fit entendre à l'autre bout du fil. Coplan demanda tranquillement :

- Voulez-vous me passer M. Van Mael, je vous prie ?

- De la part de qui ?

- De la part de M. Tordeur.

- Une seconde...

Récepteur en main, Francis patienta. Il se représentait le petit gros complètement désemparé par cet appel direct qui transgressait toutes les recommandations de sécurité.

Il perçut enfin la respiration saccadée de son correspondant et nota instantanément l'agitation de la voix qui jetait une question abrupte :

- Tordeur ? Mais pourquoi m'appelez-vous chez moi, nom de D... ?

- Ce n'est pas Tordeur qui vous parle, articula Coplan. Il lui est arrivé un accident et j'aimerais vous rencontrer le plus rapidement possible.

Au bout du fil, l'essoufflement de Van Mael s'amplifia.

- Qui êtes-vous ? Et qu'avez-vous à me dire ?

- Calmez-vous, mon cher. Je suis un ami. J'ai déjà eu l'occasion de prevenir Hulsens et je vous mets en garde : le secteur devient dangereux. Je ne veux à aucun prix me montrer chez vous mais je veux vous voir ; j'ai de mauvaises nouvelles à vous communiquer. Où pouvons-nous nous rencontrer ?

Silence.

Le petit gros devait être écartelé entre la frousse et le désir bien compréhensible de savoir à quoi s'en tenir. Finalement, la curiosité l'emporta :

- A 8 heures, au quai Van Dyk, à la hauteur du numéro 142. Mais comment vais-je vous identifier ?

- Ma voiture est une DS immatriculée en France. Je me rangerai le long du trottoir : entrez directement dans ma voiture, ce sera plus simple et plus discret.

- Bon, d'accord, acquiesça le Belge.

Et il raccrocha.

Coplan esquissa une mimique un peu désabusée, puis il raccrocha à son tour.

Qui ne risque rien n'a rien.

A 8 heures, la DS stationnait à l'endroit convenu. Malgré l'obscurité nocturne, on distinguait, à 2oo mètres de là, le bâtiment carré du commissariat maritime, surmonté de ses antennes émettrices.

Van Mael arriva avec trois minutes de retard. Après un rapide coup d’œil suspicieux lancé à l'intérieur de la voiture, il ouvrit la portière avant et s’installa à côté de Coplan.

- Bonsoir, dit celui-ci en embrayant.

CHAPITRE IV

La DS roula sur le quai Ortelius, bifurqua, longea le bassin Bonaparte puis franchit le pont de Nassau.

Van Mael, visiblement nerveux, questionna soudain en rajustant ses lunettes :

- Qu'est-ce qui se passe ? Que me voulez-vous ?

- Rien, laissa tomber Francis sans détacher ses yeux du paysage torturé qui se profilait derrière le pare-brise. Hulsens a estimé qu'il était indispensable que nous ayons un petit entretien à trois.

- Pourquoi vous a-t-il fait intervenir ? maugréa le Belge, la mine sombre. Il me connaît bien et il peut me rencontrer quand il veut.

- Il se pose des questions à votre sujet, surtout depuis que je lui ai révélé que Tordeur a été arrêté en France.

- Quoi ? sursauta le petit gros. Tordeur a été arrêté ? Mais comment le savez-vous ?

- Parce que je le remplace, tout simplement. Tordeur est grillé... Je cherche précisément à savoir pourquoi il a été épinglé et fourré en taule. Vous n'auriez pas une petite idée là-dessus, vous ?

- Moi ? fit le Belge, sincèrement désarçonné. Comment pourrais-je vous renseigner à ce sujet ?

- Je ne sais pas. C'est notre ami Hulsens qui croit cela. Et c'est pour cette raison que nous allons le chercher au quai de la Campine.

Un silence tendu régna dans la voiture.

La DS s'engagea bientôt entre le bassin d'Asie et le bassin Campinois. Les quais, encombrés de caisses et de marchandises, étaient rigoureusement déserts. Les silhouettes des navires amarrés se découpaient en noir sur le ciel, ainsi que les structures métalliques des énormes grues penchées sur les cales béantes. Une pluie d'automne, fine et oblique, s'était mise à tomber, enveloppant d'une sorte de poussière humide les rares globes électriques qui, à de longs intervalles, éclairaient les hangars.

Coplan rangea sa voiture dans un coin d'ombre, à une dizaine de mètres de l'eau clapotante du bassin.

- Venez, dit-il à son passager. Hulsens nous attend dans l'entrepôt.

Van Mael ne bougea pas. Coplan grommela :

- Alors, quoi ? Vous avez peur ?

- Non, grogna le Belge en exhibant soudain un pistolet. Allez plutôt chercher Hulsens et amenez-le ici.

- Nous sommes un peu en avance... Cachez cette arme, elle risque de nous compromettre. Venez, ne compliquez pas le travail.

Le ton désinvolte de Francis rassura Van Mael. Après une ultime hésitation, il se décida à mettre pied à terre. Sans doute craignait-il de paraître ridicule ou de justifier par son attitude les soupçons que l'on semblait nourrir à son endroit.

Francis claqua la portière et marcha d'une allure souple, dégagée, vers l'arrière de l'entrepôt, suivi à deux mètres de distance par le petit gros. Coplan chuchota :

- Voilà, c'est ici. Nous sommes les premiers...

Il s'était immobilisé entre deux hautes murailles de caisses superposées qui sentaient le bois humide.

Il reprit, un peu goguenard :

- Cela ne vous a pas intrigué, l'absence de Tordeur, hier, à la Bourse ?

- Non... Ce n'est pas la première fois que ça se produit.

- Et le correspondant que vous avez contacté tout à l'heure, il ne vous a rien dit ?

- N...on, fit Van Mael, réticent. Vous avez l'air d'être bien informé.

- Je suis payé pour ça 1

Brusquement, Francis saisit le bras droit du Belge et lui imprima une violente torsion qui obligea le petit gros à opérer un demi-tour en pivotant sur lui-même. D'un geste habile, Coplan délesta Van Mael de son pistolet.

Haletant, rageur, le Belge tenta de se libérer de la prise qui le paralysait. Coplan le lâcha mais lui colla aussitôt deux gifles en pleine figure, deux gifles brutales qui zébrèrent les joues rebondies du bonhomme.

- Et maintenant, Van Mael, articula Francis, parlons sérieusement.

Le Belge tremblait comme une feuille, bien que ses yeux, derrière ses verres, fussent étincelants de colère impuissante.

Coplan grinça :

- Qu'as-tu fait de l'enveloppe que l'on t'a remise à la Bourse tout à l'heure ?

Van Mael avait dû s'attendre à une autre question car il eut une expression plus abasourdie qu'effrayée.

- Mais... mais... bégaya-t-il, je l'ai remise comme d'habitude.

- Pourquoi ne l'as-tu pas déposée dans le coffre ?

- Je ne pouvais pas, il y en avait déjà une. Le bonhomme était sincère, indubitablement. Cependant, pour Francis, tout cela manquait de clarté. Pourquoi la présence d'une enveloppe dans le coffre empêchait-elle Van Mael d'en déposer une seconde ?

- Curieux, avança Coplan. On ne m'a pas informé au Bagatelle que tu étais passé.

- Ah ! pardon, protesta le Belge. Je vous garantis que j'y suis passé 1 J'ai remis les papiers à Hélène. D'ailleurs...

Il fouilla fébrilement sa poche pour en tirer son portefeuille.

- La preuve c'est que j'ai sur moi un des billets qu'elle m'a donnés.

Et il brandit un billet de 5 000 francs tout neuf. Coplan le prit, l'examina et nota le numéro du billet de banque avant de le restituer à Van Mael.

- Je vérifierai, déclara-t-il, très froid. Mais Hulsens n'était pas affranchi au sujet du Bagatelle et il est furieux d'avoir découvert que tu as un autre intermédiaire que lui.

- Ce n'est pas lui qui a des ordres à me donner ! Je fais ce qu'on me dit de faire et il n'y a jamais eu d'accident. Je ne comprends pas ce que vous me voulez tous les deux.

- Minute, jeta Francis, autoritaire. Avant de quitter la France pour venir ici, j'ai reçu des instructions précises pour te contacter à la Bourse...

Il répéta en détail les éléments recueillis lors de l'interrogatoire de Tordeur par la D. S. T. Puis il conclut :

- Personne ne m'a signalé qu'il y avait un tiers dans la course. Qui est-ce ?

- Je ne le connais pas, avoua le Belge. Du reste, ce n'est pas mon affaire. Je contacte parfois Tordeur, parfois l'autre, et je vais alternativement au Bagatelle et au coffre, un point c'est tout. Moi, j'exécute les ordres.

- Mais bon Dieu ! lâcha Francis, irrité. Veux-tu me dire qui t'a donné ces instructions à la gomme ? Ce n'est pas du tout de cette manière-là que les choses doivent se passer !

Les yeux écarquillés, Van Mael regarda son interlocuteur avec une expression ahurie. Puis, sur un ton presque craintif, il balbutia :

- Z. 4 m'a donné ces consignes par téléphone comme d'habitude. Et ça marche ainsi depuis trois mois.

- Z. 4 ? répéta Coplan. (Comme si cet indicatif lui en disait long.) Mais alors, Hulsens aurait dû savoir, sacré nom 1

- C'est bien ce qu'il me semble, fit le petit gros, soulagé en voyant que Francis ne prenait pas trop mal la chose.

Coplan, pensif, se gratta machinalement la tempe. Plus il en apprenait, moins il pigeait. Ce qui était sur, c'est que la toile d'araignée était habilement tissée, et que l'individu qui mobilisait les marionnettes qu'étaient Hulsens, Van Mael, Hélène et tutti quanti ne se mouillait pas personnellement.

- Ce type que tu as rencontré cet après-midi, questionna Coplan, il y a combien de temps que tu le vois ?

- Pas longtemps. C'est d'ailleurs une chose qui m'a intrigué, car je ne l'avais jamais vu auparavant. Je suppose qu'il remplace le grand blond qui me contactait d'habitude, l'Allemand.

Un déclic se fit dans l'esprit de Francis : un grand blond ? Un Allemand ? Sauf erreur, ce signalement correspondait parfaitement à celui de l'espion Eggert abattu par la gendarmerie belge.

Coplan ne réprima pas le soupir de satisfaction provoqué par cette révélation. C'était, en fait, le premier indice patent qui confirmait que l'organisation d'Anvers était effectivement à l'origine des vols constatés au Q. G. de l'OTAN.

- Selon quel programme les transmissions s'opéraient-elles entre lui et toi ? s'enquit Francis.

Van Mael, visiblement soucieux de se blanchir, raconta de quelle façon la liaison était établie et par quels signes de reconnaissance la sécurité des contacts était assurée. Pour chaque rencontre, un des accessoires vestimentaires changeait de couleur : cravate, chapeau, pardessus, etc. D'autres éléments demeuraient immuables. Aucune erreur de personne n'était possible.

Coplan imagina subitement un plan. Son poing fila comme un projectile et frappa le petit gros à la pointe du menton. Le Belge n'avait pas eu le temps de voir arriver le coup : ses lunettes sautèrent, ses genoux ployèrent et il s'effondra, les yeux clos. Francis lui subtilisa son portefeuille et ses papiers d'identité, remit dans la poche du manteau le pistolet, retourna le corps pour l'étaler à plat ventre.

Après un bref calcul, Coplan tira de sa poche un couteau à cran d'arrêt dont il fit jaillir la lame effilée. Avec autant de calme et de soin que s'il avait procédé à une intervention chirurgicale, il entoura de son mouchoir le manche du poignard, se pencha, ausculta les omoplates grassouillettes du Belge. Ayant déterminé avec précision l'endroit où la lame devait pénétrer, il appuya la pointe de celle-ci, et sans brutalité, avec une pression lente, continue, il enfonça l'acier jusqu'au cœur.

Le meuglement plaintif d'une sirène de remorqueur s'éleva sur le port. La pluie tombait toujours, un peu plus dense à présent.

Avant de sortir de l'ombre, Francis jeta un coup d'œil de part et d'autre. Là-bas, à 150 mètres, un policier arpentait sans hâte le quai ; les hachures de la pluie traçaient des pointillés qui traversaient en oblique le halo jaune d'un globe électrique.

D'un pas tranquille, Coplan rejoignit sa voiture.

Il était 9 heures et demie quand Coplan arriva dans le centre de la ville. Il conduisit la DS dans un grand garage et demanda qu'on veuille bien la laver pour le lendemain.

Ensuite, ayant regagné l'hôtel Rubens, il monta dans sa chambre pour faire un brin de toilette.

Il regrettait d'avoir dû mettre fin prématurément à la carrière de Van Mael. Du moment que l'on se met à démolir les effectifs de l'adversaire, on ne peut jamais savoir comment cela va finir.

Dans le cas présent, hélas ! il n'y avait pas d'autre solution. Une confrontation Van Mael-Hulsens aurait fatalement fait naître une situation impossible.

Francis étudia très attentivement les papiers de Van Mael, mais il n'y trouva rien qui pût l'aider dans son enquête. A toutes fins utiles, il transféra dans son propre portefeuille le billet de banque que le petit gros avait exhibé comme preuve concrète de son passage au Bagatelle. Les autres documents furent déchirés, réduits en charpie et jetés dans la cuvette des w.-c.

Au risque de se tailler à l'hôtel une réputation de fêtard, Coplan décida de ressortir.

Il remonta l'avenue de Keyser d'un pas nonchalant, regarda les vitrines illuminées, arriva au Meir et tourna à gauche pour prendre la direction du Bagatelle.

Son entrée provoqua du remous. Il n'y avait aucun client dans la petite salle du bar. Aussi les trois beautés du lieu sautèrent-elles au cou de l'arrivant pour l'accabler de souhaits de bienvenue.

Mme Françoise, plus réservée, déposa sur une chaise le chat noir qu'elle tenait sur ses genoux et vint serrer avec beaucoup de dignité la main de Francis.

Le décor et les personnages étaient en place : les appliques murales en verre rose diffusaient leur clarté équivoque, la radio jouait en sourdine, Lulu et Gaby, en robe très échancrée dans le dos, avaient abandonné dans leur fauteuil un ouvrage de main. Hélène, moulée dans un corsage bleu, le visage admirablement maquillé, avait refermé le livre qu'elle était en train de lire.

Coplan reprit tout naturellement la place qu'il avait occupée précédemment dans le petit box capitonné. Aussitôt, Gaby et Lulu se troussèrent pour grimper sur ses genoux, mais il les arrêta d'un geste amical et s'exclama en riant :

- Non, pas toujours les mêmes I C'est Hélène qui m'intéresse ce soir.

La grande fille blonde haussa les sourcils pour manifester un étonnement plein de fausse modestie. Esquissant un sourire d'intime satisfaction, elle vint prendre la commande avec un voluptueux déhanchement qui mit ses formes en valeur.

- Qu'est-ce qu'on boit ?

- Pour moi, un café, dit Francis. Prends ce que tu veux.

- Champagne ? risqua-t-elle.

- Si ça te plaît, pourquoi pas ?

Elle eut quand même la décence de se servir une simple coupe, se réservant probablement de voir comment ses rapports avec le client allaient évoluer.

Mme Françoise récupéra son chat noir et alla pudiquement s'installer derrière le haut comptoir du bar. Lulu et Gaby, un peu refroidies, retournèrent, maussades, à leurs occupations antérieures.

Hélène était plutôt du genre expéditif. Avec un naturel qui dénotait son expérience, elle colla son corps tendre et chaud contre celui de Francis, lui tendit ses lèvres.

Elle avait une bouche pulpeuse et fraîche, et elle embrassait fichtrement bien.

Tout en échangeant des propos badins et des caresses qui l'étaient infiniment moins, ils créèrent le climat sensuel qui convenait à la situation.

Après un délai raisonnable et de bon aloi, elle chuchota :

- Tu montes avec moi, chéri ?

- Je n'attends que ça.

Elle se leva immédiatement, posa ses doigts sur le poignet de Coplan.

- Viens, dit-elle.

Puis, à l'intention de Mme Françoise :

- Au trois.

La patronne répondit par un léger signe d'assentiment.

Coplan et la fille se retrouvèrent dans une des chambres réservées aux plaisirs amoureux. Avec son large lit-divan recouvert de velours rose, ses coussins, ses éclairages indirects, ses miroirs et son cabinet de toilette dissimulé derrière un paravent, c'était une

sorte de garçonnière intime et confortable, équipée pour la galanterie.

Coplan verrouilla discrètement la porte, inspecta la chambre.

Quand il se tourna vers Hélène, celle-ci avait déjà fait passer sa blouse par-dessus sa tête et ôté sa jupe, dévoilant des cuisses rondes et pleines, d'une densité charnelle éblouissante. La ceinture porte-jarretelles et le soutien-gorge noirs voltigèrent allégrement.

Sûre de sa beauté et de l'effet que sa nudité devait produire sur un homme normalement constitué, la fille s'étendit sur le divan et adopta une pose qui ne se prêtait à aucun malentendu.

- Tu ne te déshabilles pas ? murmura-t-elle avec un sourire déjà langoureux.

Il alluma une cigarette, vint s'asseoir sur le bord du lit, promena une main rêveuse sur le ventre satiné de la blonde.

- Excuse-moi, dit-il, je voudrais te poser une question. Je voudrais savoir si mon ami Van Mael t'a bien remis une enveloppe cet après-midi ?

Comme piquée par un serpent, la prostituée se redressa d'un brusque coup de reins, le visage changé.

- En quoi ça te regarde ? siffla-t-elle.

— Je remplace Van Mael, dit simplement Francis. Ce salaud nous doublait, figure-toi.

Hélène, les traits durcis, se leva d'un bond, attrapa sa blouse et sa jupe, voila prestement sa nudité. Puis, ouvrant le tiroir de la table de chevet, elle prit un paquet de Lucky Strike et alluma une cigarette.

Silencieuse, assombrie, elle aspira une profonde bouffée de fumée. Coplan murmura sur un ton neutre :

- Des tas de choses viennent de se passer, des choses plutôt désagréables. Pour commencer, Tordeur s'est fait coincer en France et il est actuellement en prison à Paris.

- Tordeur ? jeta-t-elle. Qui est-ce ? Je ne connais pas ce type.

- Eggert aussi a été épinglé. Tu le connais ?

- Non.

- Et Hulsens ? Tu vas peut-être me dire que tu ne le connais pas non plus ?

- Exactement, appuya-t-elle. Qui sont ces gars dont tu parles ?
Elle paraissait sincère, mais Coplan la soupçonnait pourtant d'en savoir plus qu'elle ne voulait bien le dire, puisque c'était elle qui payait Van Mael.
- Bon, abrégeons, maugréa-t-il. Dois-je comprendre que Z. 4 ne t'a pas annoncé mon intervention ?
- Z. 4 ? s'exclama-t-elle, incrédule. Inconnu au bataillon.
Francis sentit la moutarde lui monter au nez, mais il refoula son accès de mauvaise humeur et prononça calmement :
- Oublie ce que je viens de te dire. La seule chose qui compte, pour toi, c'est que tu ne verras plus Van Mael. Nous l'avons éliminé... Les imprudences de ce zèbre n'étaient plus tolérables. A part cela, rien de changé : désormais, c'est moi qui te livrerai la marchandise et c'est à moi que tu allongeras le fric. Compris ?
- Pourquoi es-tu venu cet après-midi quand Van Mael était avec moi ? Régulièrement, il aurait dû me mettre au courant et te présenter.
Elle fumait distraitement, les yeux dans le vide, mais l'esprit en alerte.
Coplan répondit :
- A ce moment-là, je n'avais pas encore de preuves formelles contre Van Mael.
- Que lui reproche-t-on ?
- I travaillait en partie pour son propre compte. Dans sa situation, c'est inadmissible.
Hélène revint s'allonger sur le divan, s'adossa à un coussin, leva les yeux vers le plafond. Apparemment, les paroles de Coplan la touchaient beaucoup moins qu'il ne l'espérait.
La fille, en revanche, savait déjà qu'il n'était plus question de jeux amoureux. Après un silence, Francis murmura :
- Bon, je m'en vais. Bien entendu, pour tes copines, je suis un client comme les autres, vu ?
- Dans ce cas, donne-moi mon petit cadeau. Je suis obligée de remettre ce que je touche à la patronne. Le partage se fait plus tard.
Coplan s'exécuta, se gardant bien d'afficher une générosité déplacée. Hélène fit disparaître le billet de banque, puis demanda

négligemment :
- Quand reviendras-tu ?
- Quand ce sera nécessaire.
- Si ça te chante, laissa-t-elle tomber avec dédain, tu peux en avoir pour ton argent. Toi ou un autre, tu sais...
Secrètement vexé, Francis ne put s'empêcher de répliquer, acerbe :
- Entre nous, je préfère Lulu.

CHAPITRE V

Le lendemain, Coplan fit la grasse matinée. A son avis, les choses devaient mûrir, se décanter.
A qui Hélène remettait-elle ce qu'elle recevait de Van Mael ? Et Hulsens, où expédiait-il ce qu'il retirait du coffre bancaire ?
Hélène avait implicitement reconnu qu'elle était en cheville avec Van Mael, mais elle avait affirmé qu'elle ne connaissait que lui. Et Hulsens paraissait ignorer le truchement du Bagatelle...
En définitive, c'était encore Van Mael le mieux informé. Il n'était plus de ce monde, malheureusement.
Coplan quitta son hôtel vers 10 heures du matin et prit la direction du bureau télégraphique de la gare centrale. Se plantant devant un des hauts pupitres du hall public, il entreprit la rédaction d'un long télégramme qui, par une voie détournée, devait parvenir au général Curt. Le texte n'était pas commode à composer, et Francis s'interrompit plusieurs fois pour réfléchir.
Finalement, lorsqu'il eut remis le message au préposé et acquitté la taxe, plus de trente minutes s'étaient écoulées.
Hulsens, posté près du domicile de Van Mael, devait faire une drôle de tête...

Ce même jour, à 9 heures du soir, Coplan s'engageait à pied sur le promenoir qui surplombe l'Escaut et les navires amarrés au quai. Il fallait, en l'occurrence, un certain courage pour s'aventurer sur cette rampe surélevée, balayée par un vent aigre et par une lourde pluie que souillaient les cheminées des cargos immobilisés dans les docks.

Cette allée déserte était bien le seul endroit de la ville où les honnêtes gens ne pensaient pas à mettre les pieds par cette nuit pluvieuse de novembre.

Coplan embrassa d'un coup d'œil la longue perspective : l'opacité de la nuit n'était trouée, de loin en loin, que par des lampes avares dont le pauvre éclairage avait pour seul effet de rendre plus sinistre ce décor désolé.

Il n'y avait absolument personne. A droite, un magnifique navire norvégien brandissait ses grues électriques et ses hautes bouches d'aération qui émergeaient d'une coque noyée d'ombre. Seules les superstructures blanches, percées de hublots et de portes, plaquaient une masse grisâtre sur l'obscurité.

C'est au bout de l'allée, côté sud, que Francis devait retrouver Hulsens. En plus de la rampe que Coplan avait empruntée, on pouvait accéder au promenoir par un escalier de pierre qui se trouvait à l'autre bout de la voie surélevée.

Le col de son manteau relevé, Coplan rentra davantage sa tête dans ses épaules ; la pluie ruisselait désagréablement jusque dans son cou.

La silhouette de Hulsens se précisa dans le noir. Francis pressa le pas, puis s'arrêta net et serra les poings. Contre toute attente, l'homme coiffé d'un feutre n'était pas Hulsens.

L'inconnu s'approcha, et Coplan reconnut le capitaine Kyzels, le complice de Hulsens.

- Bonsoir, grommela le Flamand.

- Bonsoir, répondit Francis. Hulsens n'a pas pu venir ?

- Non... Quand les choses ne tournent pas rond, il préfère m'envoyer à sa place.

- Et quelles sont les choses qui ne tournent pas rond ?

- La principale, c'est que la situation n'est pas très claire et que Hulsens n'y comprend plus rien.

Le marin s'exprimait en français avec lenteur et difficulté, en cherchant ses mots et en plaçant les accents toniques d'une façon déroutante. Pas moyen, à cause de cela, de savoir si ses paroles exprimaient une simple information ou si elles impliquaient une menace.

Coplan, bourru, questionna :

- Qu'est-ce qui tracasse Hulsens ?

- Van Mael a disparu.

Coplan émit un petit sifflement.

- Autrement dit, il vous a glissé entre les doigts ?

- Oui... Vous ne trouvez pas ça bizarre ? Vous êtes le seul à savoir qu'il devait être kidnappé ce matin pour subir un interrogatoire. Et Hulsens aurait plutôt tendance à tirer certaines conclusions...

Il n'acheva pas sa phrase. Francis enchaîna :

- Moi aussi, figurez-vous. Et je crois que mes conclusions rejoignent celles de Hulsens, avec une petite différence toutefois. A ma connaissance, Hulsens était le seul à savoir que Van Mael allait devoir s'expliquer. Qu'est-ce que vous en pensez, vous ?

- Moi, je ne pense jamais, bougonna le Flamand. Je fais ce qu'on me dit. Et Hulsens est d'avis qu'il serait temps de savoir ce que vous fabriquez exactement dans cette affaire.

- Nous en avons déjà parlé, lui et moi.

- A propos, jeta le marin, qu'est-ce que vous avez fait hier soir, entre 8 et 11 heures ?

- Écoutez, mon vieux, je n'aime pas qu'on me parle sur ce ton et j'aime encore moins qu'on me pose des questions de ce genre. Quand on fait le...

Coplan eut l'impression que sa tête volait en éclats. Kyzels lui avait décoché un coup de poing à assommer un bœuf.

Étourdi par la violence du choc, Francis trébucha. Le marin l'attrapa aux revers de son manteau et l'attira plus près de lui, visage contre visage.

- Allez, raconte, siffla-t-il, rageur. Si tu ne parles pas, je te démolis.

Coplan récupérait, mais il jugea plus opportun de s'abandonner avec mollesse à la prise de son adversaire. Le marin était bougrement costaud, et il secouait Francis avec une aisance redoutable.

La pluie se mit à tomber en rafales, ce qui rendit à Coplan le même service que l'éponge du soigneur au cours d'un match de boxe.

Brusquement, Francis ceintura Kyzels et le gratifia d'un coup de tête à la base du nez, avec une telle force qu'il en ressentit lui-même l'effet, car sa tête avait résonné comme un gong contre la face du Flamand.

Celui-ci, groggy, relâcha son étreinte. Coplan lui administra instantanément une gauche-droite qui fit mouche. Mais il en fallait davantage pour abattre le colosse, qui revint à la charge. La séance de pugilat fut acharnée, violente, rapide. Coplan esquiva la plupart des coups mais encaissa néanmoins un méchant direct au creux de l'estomac. Il poussa un juron étouffé, chancela, recula de trois ou quatre mètres, s'écroula d'un bloc.

Kyzels, profitant illico de son avantage, se rua vers sa victime. Coplan lui balança ses deux talons à la mâchoire et l'impact fut d'une effroyable efficacité. Le Flamand dégringola de tout son poids en arrière. Francis, prompt comme un fauve, lui sauta dessus et lui appliqua une clé de judo irrésistible. Le marin, haletant comme un phoque, réalisa qu'il ne pouvait plus remuer.

- Si tu bronches, articula Francis, je te casse le bras.

- Lâchez-moi, godferdome, vociféra le marin.

- Minute, King-Kong, grinça Francis. Tu diras à Hulsens que je ne sais rien au sujet de ce qui a pu arriver à Van Mael, que les rendez-vous entre lui et moi restent valables et que je serais désolé si une catastrophe devait se produire dans le travail à cause de lui. Sa mauvaise volonté pourrait lui coûter cher... Compris ?

- Ya, fit Kyzels d'une voix étranglée.

- Pour le reste, acheva Coplan, nous réglerons nos comptes une autre fois. Ce soir, je ne suis pas libre.

Il sauta en arrière d'un bond de chat, libérant son adversaire. Celui-ci se mit à quatre pattes, prêt à s'élancer. Mais un coup de semelle en plein front le calma.

Coplan, prudent, vérifia l'état de santé du marin. Contre toute attente, Kyzels était dans les pommes !

Coplan se secoua, rajusta son manteau et s'éloigna d'un pas rapide vers l'extrémité du promenoir toujours aussi désert.

Quarante-huit heures plus tard, alors qu'il prenait bien tranquillement un café dans un établissement de l'avenue de Keyser, Coplan réalisa subitement qu'il avait perdu de vue un aspect du problème.

Trop préoccupé à suivre son idée fixe et voulant à tout prix reconstituer par brides et morceaux l'ensemble du réseau qui fonctionnait à Anvers, il avait omis de penser au pli que Van Mael avait remis à Hélène quelques heures avant de trépasser.

Si le Bagatelle ne marquait pas le terminus des liaisons internes de l'organisation adverse, il fallait bien que la marchandise poursuive sa route jusqu'à l'ultime destinataire...

Coplan resta un long moment pensif, se mordillant la lèvre inférieure. Maintenant, il était un peu tard pour courir après cette enveloppe dont, par ailleurs, il ignorait les caractéristiques.

Pour modifier ses dispositions mentales et dissiper le ressentiment qu'il éprouvait envers lui-même, Coplan relut l'entrefilet publié en troisième page par le quotidien Le Soir.

Anvers. « Une agression au port. » Le corps d'un nommé Van Mael a été découvert hier dans un des entrepôts du bassin de la Campine, un poignard planté au milieu du dos. La victime avait été dépouillée de son portefeuille. La police croit a un crime crapuleux, bien que certains indices, notamment un mystérieux coup de téléphone reçu par la victime quelques heures avant sa mort, pourraient amener les enquêteurs à réviser leur première hypothèse. Les vérifications se poursuivent.

A vrai dire, la Police Judiciaire belge avait là une belle affaire à élucider ! Découvrir un assassin qui n'a laissé aucune trace, à l'exception d'un poignard fabriqué en série et qui n'avait aucun mobile apparent, si l'on écartait celui du vol.

Coplan replia le journal. Dans un sens, cette information pouvait le servir auprès du camarade Hulsens, pourquoi pas ?

Francis appela le garçon, paya et rentra à son hôtel. L'employé de la réception l'arrêta au passage pour lui remettre un message arrivé une heure plus tôt.

Dans l'ascenseur, Coplan décacheta l'enveloppe et prit connaissance du billet qui s'y trouvait. Ses traits soucieux se détendirent.

Le Whallala, un grand dancing music-hall du centre de la ville, est logé dans le sous-sol d'un cinéma. C'est un établissement prospère, plein de monde tous les soirs. La clientèle apprécie indiscutablement la qualité des attractions qui, entre autres buts artistiques, visent principalement à mettre en lumière, et en relief, la splendeur esthétique des formes féminines.

Coplan descendit l'escalier qui menait à la salle et, à travers un épais nuage de fumée de cigarettes, il aperçut tout d'abord la piste sur laquelle de nombreux danseurs, pressés les uns contre les autres, s'efforçaient de suivre, sans se massacrer mutuellement, le rythme d'un orchestre endiablé.

Il refusa d'un petit geste de la main l'intervention de l'un des serveurs qui voulait le piloter à travers la cohue en direction d'une table encore disponible. Du regard, il se mit à chercher le type qui lui avait écrit le billet déposé à l'hôtel.

Quand il l'eut repéré, il se contenta de passer devant la table à laquelle le quidam s'était installé, s'arrêta deux secondes pour allumer une cigarette, continua sa promenade. Au lieu de s'asseoir, il retourna au vestiaire, enfila son manteau et sortit.

Cette incursion au Whallala lui avait, accessoirement, fourni l'assurance que nul ange gardien ne déambulait sur ses arrières.

Il s'attarda pendant quelques minutes devant les photos qui ornaient le hall du cinéma, au rez-de-chaussée, puis il se mit en route. Il longea une rue où les bars brillamment illuminés se succédaient, dépassa un large boulevard, pénétra dans la zone calme et plus obscure des rues bourgeoises.

Il ne se retourna pas quand il perçut le bruit de moteur d'une voiture qui s'approchait. Une Ford noire arriva à sa hauteur, le dépassa, ralentit et freina. Une des portières de la berline s'ouvrit.

Coplan, sans hésitation, s'engouffra dans la voiture, à côté du conducteur qui le salua par une exclamation joyeuse :

- Hello, Coplan !

C'était Katz, un agent américain de la C. I. A. provisoirement affecté au service de surveillance de l'OTAN.

- Hello, Katz lança Coplan, amical. Cela me fait plaisir que ce soit justement vous que le général Curt ait désigné pour venir ici !

- Mais oui, ça tombait bien, je n'avais pas grand-chose à faire.

- Et que raconte-t-il, le général Curt ?

- Il a trouvé que votre idée était excellente, mais qu'elle présentait néanmoins un défaut.

- Lequel ?

- D'être à longue portée... Cela risque de durer un sacré bail avant que le placement ne rapporte des dividendes.

- Et alors ? A-t-il inventé autre chose ?

La Ford venait d'atteindre un carrefour. Elle vira sur la gauche et s'engagea dans une artère plus importante.

- Voici, reprit l'Américain. Votre suggestion de laisser traîner volontairement dans le bureau de l'état-major des documents faux qui paraîtraient d'autant plus authentiques qu'ils auraient été fabriqués tout exprès par nos soins, ça demande réflexion. Si les espions tombent dans le panneau et si les renseignements empruntent la filière que vous voulez démolir, la ruse est évidemment rentable. Mais il y a des doutes.

- A quel point de vue ?

- Il faut bien se dire que nous n'avons pas affaire à des apprentis, Coplan. Ces gens-là, après le coup de filet de la police française et les interventions de la police belge, sont sur leurs gardes. Ils ne vont

donc pas foncer à la légère. Et j'ai l'impression que vous avez des chances de prendre racine ici avant de récolter les fruits de votre astuce.

- Je ne partage pas cette opinion, dit Coplan. Je suis même prêt à parier que nos adversaires agiront très vite.

- Admettons, fit Katz, conciliant. Mais Curt est tellement pressé d'obtenir des résultats qu'il a adopté votre idée après l'avoir modifiée.

- Dans quel sens ?

- Il l'a poussée plus loin.

Coplan émit un petit ricanement et demanda :

- Il a peut-être l'intention d'offrir une prime spéciale à quiconque voudra bien faucher des documents OTAN estampillés TOP SECRET ?

- Non, répondit Katz avec sérieux. Ce n'est pas cela, son idée. Il a fait faire deux séries de documents : la première série servira d'appât et sera laissée à la disposition des gars qui opèrent au Q. G. de Mons. Normalement, cette série devrait suivre le circuit jusqu'à vous, du moins si tout se passe normalement. Quant à la deuxième série, tenez-vous bien : je vais vous la remettre et vous allez l'injecter immédiatement dans le réseau à partir d'ici. Nous verrons ce que ça donne à la sortie.

Coplan resta impassible et muet. Il n'avait pas besoin d'un dessin pour comprendre que l'invention du général Curt contenait une sérieuse charge de dynamite. Certes, la combine pouvait fonctionner. Mais elle pouvait aussi exploser, vouant l'intermédiaire, en l'occurrence Coplan lui-même, à une mort certaine.

Si le mystérieux Z. 4 était en mesure de contrôler étape par étape la trajectoire suivie par les informations, il aurait la bonne surprise de voir arriver des renseignements qui n'étaient jamais partis !

- Curt est bien gentil, persifla Francis, il pense à tout, même à me procurer une fin de carrière époustouflante. Car si j'ai bien saisi son idée, on peut la résumer comme suit : quoi qu'il arrive, si je me fais liquider à la suite d'un accident de parcours, vous serez

suffisamment documentés pour continuer le boulot sans moi et le mener à son terme.

Surpris, Katz détourna un instant la tête pour regarder Coplan. Celui-ci, arborant un mince sourire, murmura :

- Vous n'aviez peut-être pas deviné, Katz ?

- Sincèrement non, avoua l'Américain. D'ailleurs, le général ne m'a pas ordonné de faire équipe avec vous, ici à Anvers.

- Il se doutait bien que je vous le demanderais, moi. Vous a-t-il fixé un délai, pour le rejoindre à son Q. G. ?

- Ma foi, non, constata l'homme de la C. I. A.

- Vous aviez quand même l'intention de passer quelques jours à Anvers, j'imagine ? Vous savez, c'est une très jolie ville et l'importance de ses installations portuaires lui confère une valeur économique et stratégique exceptionnelle. A titre documentaire, ça mérite d'être vu.

- Je comptais partir dès demain matin, mais vos arguments me font réfléchir.

- Dans ce cas, tout va bien, conclut Francis, amusé. Avez-vous les documents en question ?

- Oui.

Tenant le volant d'une seule main, Katz extirpa de la poche intérieure de son veston une enveloppe brune, peu épaisse, qu'il remit à Coplan. Et il commenta :

- D'après ce qu'on m'a dit, il y a là de quoi émoustiller l'espion le plus blasé.

- C'est-à-dire ?

- Le nouveau dispositif S. M. S... La répartition des troupes de choc appelées à contenir les premières vagues ennemies en cas d'invasion conventionnelle venant de l'Est, et les plus récentes prévisions de la puissance de feu de l'artillerie tactique dont les unités de l'OTAN vont être dotées. Pour compléter ce dossier, on y a glissé également les notes relatives à l'aviation de combat du secteur mixte : Baltique-Méditerranée.

Coplan marmonna, caustique :

- En somme, des renseignements à la pointe de l'actualité ?... De quoi plonger dans l'extase un état-major mal intentionné.

Katz appuya :
- Le plus fort, c'est que toutes les données sont authentiques. On s'est seulement contenté de faire quelques mélanges.
Coplan avait déjà empoché le pli. Après un moment, il demanda :
- A quel hôtel êtes-vous ?
- Au Century.
- J'aurais dû m'en douter, railla Francis, vous aimez le confort, non ? Voici ce que je vous propose : tenez-vous à côté de votre téléphone tous les jours de 10 heures à 12 et de 16 à 20. De cette manière, si j'ai besoin de vous, je suis sûr de pouvoir vous atteindre.
- O. K... Où faut-il vous déposer ?
- Peu importe.
- Au centre ?
- Oui, par exemple... A propos, n'oubliez pas que mon prochain contact avec mes clients n'aura pas lieu avant deux jours. Par conséquent, ne soyez pas étonné de ne pas avoir de mes nouvelles entre-temps.
- Noté, opina Katz.
Il stoppa peu après, ayant trouvé une place disponible pour ranger sa Ford. Le Meir n'était pas loin.
A la lumière d'une enseigne fluorescente, il remarqua les égratignures qui ornaient la joue de Coplan.
- Vous avez joué avec un jeune chat ? s'enquit-il, goguenard.
- Non, ce n'était pas un jeune chat, mais un gros matou qui avait des pattes énormes et un très mauvais caractère !...

CHAPITRE VI

En cette fin de matinée, dans un petit bistrot du port, trois hommes qui avaient l'air de débardeurs endimanchés jouaient aux dés.
C'était un petit bistrot sans prétention, aux tables de bois blanc bien récurées, et où le sable répandu sur le carrelage, à la mode flamande, crissait sous la semelle.

La fille de service n'était pas encore au travail. Le patron, un gros rougeaud blondasse, s'activait derrière son comptoir, rinçant des verres et remettant de l'ordre dans les bouteilles. Ceinturé d'un tablier gris, les manches retroussées, un mégot au coin de la bouche, il élevait chaque bouteille à la lumière qui filtrait par les deux petites fenêtres, vérifiant le contenu des flacons avant de les ranger.

Le téléphone tinta. Les trois clients redressèrent la tête et le patron quitta son comptoir pour se rendre dans l'arrière-salle. Il revint presque tout de suite et bougonna :

- Jef, tess vi â (Jef, c'est pour toi !... en Néerlandais) !...

Un des joueurs se leva aussitôt et marcha d'un pas lourd vers le réduit où se trouvait l'appareil téléphonique.

Les deux autres, attentifs, l'entendirent grommeler de brèves paroles d'acquiescement puis conclure, en flamand :

- Nous serons là, d'accord.

Il raccrocha, regagna sa place à la table et déclara à ses copains :

- Y aura du boulot mercredi.

Les deux autres hochèrent la tête d'un air entendu, et la partie reprit comme si elle n'avait pas été interrompue par ce coup de fil.

Une sirène de remorqueur appelait au loin.

Le mercredi, la Bourse présentait son aspect habituel et les hommes d'affaires palabraient gravement en arborant des mines confidentielles. Si on avait prêté une oreille indiscrète aux propos qu'ils échangeaient, on aurait pu saisir des bribes de phrases où il était question de cargaisons de coton, de chargements de cuivre, de taux de change, etc.

A 15 h 30, Coplan fit son apparition dans le hall.

Tout naturellement, il se dirigea vers le coin où, quelques jours plus tôt, il avait rencontré Van Mael.

La tenue vestimentaire de Francis respectait point par point les indications fournies bénévolement par le petit gros avant que huit centimètres d'acier ne lui coupent à jamais l'usage des cordes vocales.

Comme à l'accoutumée, un lourd nuage de fumée planait sur l'assistance : les fumeurs s'en donnaient à cœur joie. De-ci de-là on voyait un homme qui quittait un groupe pour se mêler à un autre.

Francis, appuyé à l'un des piliers, attendait. Le visage inexpressif, le regard perdu,

il réfléchissait. Les problèmes qui occupaient son esprit ne devaient guère ressembler aux spéculations mentales de ses voisins.

Il repéra soudain le manège d'un quidam qui, à deux reprises déjà, était passé devant lui. Détaillant les vêtements du personnage, Coplan eut l'impression que ce type devait être le correspondant de Van Mael. Néanmoins, il demeura passif et indifférent.

Sa patience fut récompensée, car l'autre se décida brusquement et marcha droit vers lui, la main tendue, le sourire aux lèvres.

Francis, entrant dans le jeu, répondit à la poignée de main de l'inconnu et murmura une vague formule de politesse.

Sans perdre une seconde, le bonhomme ouvrit sa serviette, feuilleta d'un doigt expert quelques dossiers, extirpa de l'un d'eux une enveloppe jaune qu'il remit à Coplan. Celui-ci la prit, la glissa dans sa poche tout en enveloppant d'un œil aigu l'inconnu qui, apparemment très pressé, refermait avec soin la serrure chromée de sa serviette de cuir fauve.

Le messager anonyme, levant la tête, demanda à mi-voix :

- Vous avez les fonds ?

Coplan éprouva un léger embarras. N'ayant pas remarqué que Van Mael donnait de l'argent en échange du pli qui lui avait été transmis, il n'avait pas prévu cette question.

- Non, fit-il sur un ton naturel et tranquille. Je suppose que la valeur réelle de la précédente livraison n'a pas encore été contrôlée. Est-ce urgent ?

- Plutôt, maugréa l'autre, contrarié. Insistez, je vous en prie... Je voudrais que vous m'apportiez un paquet la prochaine fois.

- Entendu, je ferai la commission, promit Francis, impénétrable. Vous le savez, ça ne dépend pas de moi.

L'autre ne put réprimer un haussement d'épaules qui traduisait un certain mécontentement, mais il n'ajouta rien. Après avoir de

nouveau serré la main de Coplan, il se perdit dans la foule.
Francis attendit encore trois ou quatre minutes, après quoi il quitta les locaux de la Bourse.
Au lieu de filer immédiatement au Bagatelle, il se rendit au bureau de poste qui se trouvait à deux pas de là et il entreprit de rédiger un télégramme destiné à son directeur à Paris. La transcription du texte initial en code simple lui prit un gros quart d'heure.
Le Vieux lirait ce qui suit :
Prière transmettre à la D. S. T. le signalement suivant : taille 1,70 m ; visage ovale, nez droit, oreilles légèrement décollées, grandes, avec lobe pointu ; bouche moyenne, plus mince à gauche ; yeux bruns, sourcils se rejoignant presque ; teint pâle, cheveux châtain foncé. Vêtu d'une gabardine beige, feutre gris clair rabattu sur le devant ; chemise bleu pâle, cravate bordeaux, chaussures daim brun, pantalon bleu marine. Transporte une serviette cuir fauve à serrure chromée. Passera vraisemblablement la frontière aujourd'hui même. A surveiller étroitement, mais attendre mon signal pour arrestation éventuelle. F. X. 18.
Quand Coplan remit la formule à l'employé du guichet des télégrammes, il eut droit à un regard ostensiblement revêche. Ce texte n'avait guère de sens, ce qui est toujours vexant pour l'administration tout entière, et il exigeait en outre des calculs compliqués pour la fixation de la taxe.
L'employé eut néanmoins la bonne idée de ne faire aucune réflexion désagréable.
Coplan paya le prix réclamé et sortit.
Il traversa le Meir, entra dans un café, commanda un verre de bière et, sans attendre d'avoir été servi, se rendit aux toilettes.
Dans la solitude sacrée d'un w.-c., il examina l'enveloppe qu'il venait de recevoir quelques instants plus tôt. Extérieurement, elle ne portait aucun signe particulier ; c'était une enveloppe banale, d'un prix modique.
Il l'ouvrit.
Quand il déplia le feuillet qu'elle contenait, son cœur sauta. Au toucher, le papier était identique à celui des documents que Katz lui

avait transmis. Les mentions imprimées de l'en-tête confirmèrent le sentiment de Francis : ce papier arrivait en ligne droite du Q. G. de l'OTAN

Le texte du document était instructif : six escadrilles de chasseurs supersoniques avaient atterri trois jours auparavant sur la base de centralisation T-134 pour être réparties ensuite sur divers aérodromes militaires secrets hollandais et belges.

Coplan glissa la feuille dans son portefeuille et lui substitua un des feuillets que Katz lui avait remis.

Ce tour de passe-passe, si bénin en soi, constituait en fait la première riposte de l'OTAN aux manœuvres d'un ennemi non identifié.

Un quart d'heure plus tard, Coplan franchissait le seuil du Bagatelle et s'amenait comme un vieil habitué dans la petite salle intime où Lulu, Gaby et Hélène s'adonnaient à leurs travaux de couture.

Le chat, assis en boule sur le comptoir du bar, les yeux mi-clos, avait l'air d'écouter avec un profond ravissement intérieur la musique fadasse qui dégoulinait du poste de radio. Mme Françoise était invisible.

- Salut, les mignonnes ! lança Francis, impavide. J'espère que je ne vous dérange pas ?

Lulu, en s'étirant pour faire saillir son buste appétissant, rétorqua d'une voix presque grincheuse :

- Toujours pressé, comme d'habitude ? Quelles sont tes intentions ?

- Elles sont parfaitement honnêtes, mes intentions, renvoya-t-il sans se départir de son ton flegmatique.

Il s'approcha d'Hélène, lui pinça le menton et lui confia :

- Toi, je voudrais te dire un petit mot. Lulu protesta, le regard buté :

- C'est toujours les mêmes, alors ?

- Ton tour viendra, lui promit Francis. Je respecte toujours l'ancienneté.

Hélène maugréa :

- Dis donc, faut pas charrier ! J'ai exactement le même âge qu'elle !

- Sans blague ? On lui donnerait cinq ans de moins, non ?

Lulu, piquée au vif, se leva, se retourna, tortilla de la croupe sous l’œil inerte de Coplan et persifla :

- Et ça, ça fait gamine, oui ?

Hélène intervint, posa d'autorité sa main sur l'épaule de Francis :

- Viens, n'écoute pas ce qu'elle raconte. Francis se laissa conduire vers la porte du fond. Mais, avant de disparaître, il agita la main en signe d'adieu amical aux deux filles pleines de rancœur.

Aussitôt qu'ils furent clans la chambre et que Coplan eût refermé la porte, Hélène demanda en s'asseyant sur le large lit-divan :

- Tu m'apportes quelque chose ?

Coplan fit oui de la tête, sortit de sa poche l'enveloppe jaune qu'il déposa sur la table de chevet, questionna négligemment :

- As-tu l'argent ?

- Hum, acquiesça-t-elle. Tu permets deux secondes, il faut que j'aille le chercher.

Elle quitta rapidement la pièce, revint quarante secondes plus tard.

- Voilà, dit-elle en tendant à Francis une liasse de billets de banque belges.

Coplan compta posément les billets : il y avait là 20 000 francs belges. Il empocha les billets sans émettre le moindre commentaire.

- Les 500 balles ? murmura la fille en tendant la main.

- Ah oui, pardon, j'oubliais l'alibi, railla-t-il en prélevant cinq billets de 100 francs dans son portefeuille.

Puis, sur le même ton ironique :

- Faudrait peut-être saccager un peu le lit pour parfaire la mise en scène, non ?

- Pas la peine, répondit-elle avec flegme. C'est moi qui suis chargée de le refaire après.

- Dans ce cas, nous pouvons bavarder cinq minutes, dit-il en prenant place à côté d'elle.

Il la regarda d'un air vaguement perplexe. Cette fille était incontestablement sexy, mais elle ne semblait pas réellement douée

pour la prostitution.
Il questionna d'une voix neutre :
- Tu ne lis jamais les journaux ?
- Non, pourquoi ?
- Parce que j'ai vu un petit article de dix lignes consacré à notre ami Van Mael.
- Ah ?
- On l'a ramassé au bassin de la Campine, mort.
Elle haussa les sourcils.
- Tiens ? Qu'est-ce qu'il fabriquait là ? s'enquit-elle.
Ou bien elle se fichait royalement de tout, ou bien elle jouait la comédie. En tout état de cause, elle ne semblait pas troublée.
Coplan articula :
- Je ne sais pas ce qu'il comptait faire dans ce coin-là, mais de toute manière le poignard qu'on lui a planté dans la viande a dû l'empêcher de réaliser ses projets.
- C'est toi qui l'avais mis dans cette situation embarrassante ?
- Non, mais je me doutais bien qu'un malheur allait lui arriver. Je te l'avais dit : il jouait un jeu dangereux.
Elle prit un paquet de cigarettes américaines dans le tiroir de la table de chevet. Et, comme il lui donnait du feu avec son briquet, elle demanda :
- Suis-je vraiment trop vieille pour toi ?
- Je plaisantais.
- Moi, tu ne me déplais pas, lança-t-elle dans un nuage de fumée bleuâtre. Rien ne nous interdit de joindre l'utile à l'agréable, tout compte fait ?
Il l'enlaça, mais à cet instant précis la porte s'ouvrit et un homme de forte carrure apparut dans l'encadrement, un automatique dans le poing droit.
Coplan n'avait pas bougé.
Derrière le malabar au pistolet, une autre silhouette se profila.
Les deux intrus n'étaient pas sympathiques. Le faciès épais, le regard vicieux, ils ne faisaient rien pour atténuer la mauvaise impression qu'on ressentait à leur vue. Une odeur de casier judiciaire lourdement chargé flottait autour d'eux.

Coplan regarda Hélène, puis les deux costauds.

Un silence étrange planait sur cette scène inattendue. Pour rompre la glace, Francis prononça :

- Entrez donc, messieurs. Plus on est de fous, plus on rigole, non ? Je constate avec plaisir que le jardin zoologique vous donne un petit congé de temps en temps.

Ils s'avancèrent dans la chambre, refermèrent la porte. Le malabar au pistolet s'installa dans un fauteuil et ricana :

- Vous êtes trop nouveau dans la ville pour connaître les habitudes du jardin zoologique.

L'autre gorille, le dos contre l'huis, avait extirpé de sa poche un Mauser d'un calibre impressionnant.

Coplan persifla :

- Dois-je comprendre que la jalousie vous fait perdre la tête ? Si vous voulez flirter avec Hélène, je vous cède ma place. Inutile de mettre votre artillerie en batterie.

Il fit mine de se lever, mais les deux pistolets se pointèrent instantanément vers sa poitrine. L'homme assis dans le fauteuil grommela :

- Restez assis bien sagement, ça vaudra mieux. Ce n'est pas Hélène qui nous intéresse, c'est vous. Et je vous conseille de répondre clairement à mes questions.

- Tout le monde me paraît terriblement curieux dans ce patelin, fit remarquer Coplan. Vous êtes le troisième à vouloir me confesser. Malheureusement, je ne suis pas communicatif de nature.

Hélène changeait à vue d'œil. Pâle et crispée, elle se leva et elle alla se placer près d'une commode, hors de la trajectoire des deux armes braquées vers Francis. Son expression terrorisée contrastait vivement avec son aplomb antérieur.

Coplan essayait en vain de faire le point mentalement. D'où sortaient-ils, ces deux tueurs professionnels ?

Les deux types, c'était flagrant, prolongeaient à dessein le silence qui électrisait l'atmosphère de la chambre. Cette tactique devait faire partie de leur méthode d'intimidation.

Coplan alluma une Gitane. Puis, plus froid :

- Ayez l'obligeance de sortir, votre présence énerve cette dame. Quand j'aurai besoin de vous, je vous inviterai.

Le débardeur assis dans le fauteuil articula :

- Ne faites pas le malin. Le Kempische Dock (Le Bassin de la Campine) est grand et on peut facilement y cacher deux cadavres. Si vous manquez de compréhension, vous suivrez le chemin de Van Mael.

- Vous m'étonnez, laissa tomber Francis. La compréhension, c'est ma spécialité en quelque sorte. Qu'est-ce qui ne va pas ?

En fait, Coplan s'en voulait d'avoir conservé dans son portefeuille le document qui lui avait été remis à la Bourse. Il aurait dû transmettre ce papier à Katz immédiatement.

Le tueur en chef reprit sur un ton neutre :

- En principe, je n'ai que des rapports très distants avec la police. Cependant, une fois n'est pas coutume, j'ai quelque chose en commun avec les flics de la P. J. Je voudrais découvrir dans quelles conditions exactes Van Mael a été assassiné.

- Vos préoccupations sont les miennes, assura Coplan. Cette mystérieuse histoire m'obsède, figurez-vous. Et je trouve, soit dit en passant, qu'on ne se décarcasse pas beaucoup pour l'élucider et pour retrouver les coupables.

- Personne ne vous connaît dans le secteur, reprit l'autre. Vous êtes venu dans ce bar au moment où Van Mael s'y trouvait, et vous êtes revenu le lendemain en annonçant que vous preniez désormais sa place. Peu de temps après, on retrouve son cadavre. Si c'est une coïncidence, elle ne plaide pas en votre faveur. Comment expliquez-vous cet étrange mic-mac ?

- Si j'étais en mesure de vous donner une réponse valable, je me sentirais beaucoup plus en sécurité, croyez-le bien. Le comportement de Van Mael est une énigme qui intriguait pas mal de gens.

La malabar commençait à s'énerver. Bien qu'il fît de violents efforts pour contenir l'accès de fureur qui le gagnait, son visage s'était empourpré.

- Si vous vous figurez que vous allez vous en tirez en tournant autour du pot comme vous le faites, vous vous trompez. Je veux des

explications claires et complètes. Allez-y, je vous écoute.

Le ton de Francis devint également plus âpre et plus mordant.

- Votre vision des choses est un peu simpliste, non ?

- Elle est basée sur des faits, rétorqua l'autre.

- Dans ce cas, c'est encore plus grave. Car il y a d'autres faits que vous semblez ignorez et qui sont infiniment plus importants que la mort de Van Mael.

- Mais n... de D... ! éclata le gorille. Qu'est-ce que vous attendez pour parler ? Si vous savez des choses que nous ignorons, sortez-les !

- Procédons par ordre, dit Francis. Le contre-espionnage a réussi récemment un coup de filet dont les conséquences ont été terriblement désastreuses pour nous. Sans entrer dans les détails, je suppose que vous admettrez que l'arrestation de Tordeur constitue non seulement un coup dur mais une menace ? Que dis-je ? La chute de Tordeur contient en germe toutes sortes de menaces plus inquiétantes les unes que les autres. Comment a-t-il été démasqué ? Par qui les limiers de la D. S. T. ont-ils été mis au parfum ? Quelle a été l'attitude de Tordeur lors des interrogatoires qu'il a dû subir ?

Le ton âcre de Coplan agissait sur ses interlocuteurs. Il grinça, amer :

- Tout cela, dois-je comprendre que cela ne compte pas pour vous ? Vous êtes fascinés par la mort de Van Mael, mais j'attire votre attention sur le point suivant : l'assassinat de cet homme n'est que l'effet d'une cause. Et ce qui importe, pour nous tous et pour notre travail, c'est de tirer cette cause au clair.

- Mais vous ? grogna l'homme assis dans le fauteuil. Parlez-nous de vous, de votre rôle.

- Je suis très précisément un gars que l'on tient en réserve pour des circonstances comme celles qui se présentent en ce moment. J'ai reçu pour mission de remplacer Tordeur et de prendre contact avec Van Mael... MAIS, car il y a un mais, on m'avait mis en garde contre lui. Depuis un bout de temps déjà, on avait de sérieux doutes quant à sa loyauté. Bref, je l'ai surveillé pour vérifier si les soupçons qui pesaient sur lui étaient justifiés ou non, et j'ai communiqué mes conclusions.

- Et alors ?

- A la suite de cela, et sans que je sache pour quel motif, on m'a commandé de court-circuiter Van Mael, ce que j'ai fait. C'est par la presse que j'ai appris qu'il avait été lessivé, ce qui ne m'a pas étonné outre mesure, j'en conviens. Mais j'y suis pour rien et je n'ai pas à m'en soucier. Mon boulot consiste à agir à la place de Van Mael.

- C'est-à-dire ?

- Je m'acquitte des transmissions qu'il assurait jusqu'au moment de sa mort. Je n'ai pas à m'inquiéter du reste, puisque je ne suis tuyauté que pour ce travail. Quand vous êtes entrés dans cette chambre, ici, je venais de remettre un pli à Hélène. Le pli est là, sur la table de chevet. Si vous voulez en savoir davantage, adressez-vous au syndicat d'initiative...

Le débardeur s'agita dans son fauteuil. Le masque tendu, l'œil sombre, il plissait le front d'un air préoccupé. Faisait-il un effort pour deviner ce qu'il y avait comme arrière-plan aux paroles de Francis, ou bien cherchait-il à se graver fidèlement celles-ci dans sa mémoire ?

Au vrai, ce qu'il y avait de plus surprenant dans cette histoire, c'est que les deux gorilles affichaient la plus totale indifférence à l'égard de l'enveloppe à laquelle Coplan venait de faire allusion. Aucun des deux intrus n'avait daigné jeter un regard sur le pli.

D'autre part, Francis avait fait une autre constatation : la manière discrète dont ces deux individus avaient fait leur apparition prouvait que le Bagatelle était dans le coup, forcément. Les deux débardeurs avaient dû passer par la petite salle du rez-de-chaussée, et leur arrivée n'avait soulevé aucune protestation.

Tout à coup, Hélène quitta l'endroit où elle s'était repliée. Revenant près du lit-divan, elle voulut saisir l'enveloppe jaune. Coplan eut un réflexe foudroyant : ses doigts se refermèrent en tenaille autour du poignet de la fille et celle-ci poussa un cri où la douleur se mêlait à la rage.

- T'énerve pas, beauté ! menaça Coplan. Personne n'a l'intention de te faucher la marchandise. Nous sommes entre amis et tu aurais tort de réduire en petits morceaux les seules preuves de ma bonne foi.

La fille ne répondit pas, mais ses lèvres tremblaient de colère. Francis lui intima :

- Tiens-toi tranquille et laisse réfléchir ces messieurs... J'espère pour eux qu'ils finiront par se rendre compte que je suis provisoirement plus précieux que la Joconde...

- Vous êtes modeste, articula le malabar assis dans le fauteuil.

- Mais non, je suis lucide, précisa Coplan.

- Pour ma part, dit l'autre d'une voix sourde, je ne donne pas lourd de votre peau.

- Erreur d'appréciation, riposta Coplan. Puis, se tapotant le front d'un index éloquent, il reprit :

- Faites travailler votre matière grise, mon vieux. Votre présence dans cette chambre me prouve que j'ai le bon bout.

- Ah oui ? grinça le débardeur.

- Ben dame ! Je ne sais pas qui vous donne vos instructions, mais le fait qu'on vous ait mis en branle pour élucider le mystère qui entoure la disparition de Van Mael démontre bien que le trafic de ce dernier revêtait une certaine importance, non ? Or, ce trafic continue grâce à moi, grâce à moi uniquement... Si vous me mettez des bâtons dans les roues, vous flanquez par terre tout le système. Vous saisissez ?

- Plus ou moins, grommela l'autre.

Son automatique restait braqué implacablement sur Coplan, ce qui n'enchantait guère celui-ci.

Le débardeur marmonna, les yeux pleins de gravité :

- En ce qui vous concerne, on nous a donné carte blanche... Je n'ai donc rien à craindre, quoi qu'il arrive. Ceci dit, je vous demande de répondre à la question suivante : qui, en France, vous a introduit dans la filière ?

Une expression d'étonnement chagriné se marqua sur les traits de Francis.

- Écoutez, mon vieux, prononça-t-il d'une voix sans timbre, si vous me faites marcher, je trouve que le moment est mal choisi. Ou alors, vous ne savez pas de quoi vous vous mêlez.

Il pencha le buste en avant, articula avec une lenteur voulue :

- Aucun agent digne de ce nom ne répondra jamais à une question comme celle que vous venez de me poser. Car de deux choses l'une : s'il reçoit des ordres indirects, comme c'est généralement le cas, il ne connaît pas l'homme qui dirige le travail. Et s'il connaît cet homme, il ne révélera pas son nom, même devant un peloton d'exécution.

Le silence retomba, plus lourd encore.

Hélène commençait à reprendre des couleurs. Elle massait son poignet endolori et ses regards allaient alternativement à Coplan et au gorille installé dans le fauteuil. Son attitude indiquait cependant que Francis avait progressivement regagné du terrain dans son estime.

L'autre gars, celui qui se tenait toujours adossé contre la porte, n'avait pas l'air de se sentir concerné par la conversation à laquelle il assistait. La seule chose qui le captivait, c'était Hélène. Et il ne se privait pas de lui adresser des regards remplis de convoitise.

Une sorte d'intuition soudaine incita Coplan à passer aux actes.

Il se leva, bomba le torse en élargissant ses épaules, tendit à Hélène l'enveloppe jaune en disant :

- Reprends ceci... Cette marchandise doit suivre le même chemin que d'habitude, compris ? Quant à moi, je n'ai plus le temps de rendre hommage à tes charmes et à ton talent. Je regrette.

Il se tourna vers le gars qui surveillait la porte et ajouta, ironique :

- Ces messieurs sont peut-être moins pressés que moi et ils te donneront peut-être l'occasion de regagner le temps qu'ils t'ont fait perdre ?

Le bonhomme assis dans le fauteuil hésita. Sans tenir compte de lui, Coplan enfila son manteau et s'avança vers la porte.

- Range ton jouet et laisse-moi sortir, ordonna-t-il au sous-fifre.

CHAPITRE VII

Pendant une ou deux secondes, il y eut un étrange flottement dans l'attitude des deux débardeurs. Le ton ferme et résolu de

Coplan les impressionnait. En faisant irruption dans la chambre, ils avaient cru de la meilleure foi du monde qu'ils allaient se trouver en face d'un salopard et que celui-ci, pris la main dans le sac, allait se dégonfler.

Or, ils avaient affaire à un homme qui en savait beaucoup plus qu'eux-mêmes au sujet de l'organisation pour laquelle ils travaillaient ; et ce type venait de leur démontrer qu'il avait la conscience parfaitement tranquille. Au surplus, il y avait cette enveloppe jaune qu'il avait remise à la fille et qui constituait une confirmation concrète de ses dires.

Le truand qui gardait la porte avait tourné un regard interrogateur vers son patron et attendait un ordre. L'homme assis dans le fauteuil, après une ultime hésitation, grommela en flamand :

- Bon, laisse-le partir.

Le malabar s'écarta. Et Coplan, sans un mot, le masque dur, ouvrit la porte, sortit sans se retourner, referma l'huis et descendit posément l'escalier.

Il traversa la petite salle du bar sans un regard pour les deux filles assises à leur place habituelle, déboucha dans la rue, aspira une profonde goulée d'air qui lui dilata la poitrine.

Le soir était tombé, la petite rue était déserte.

D'un pas souple et rapide, Francis se dirigea vers le Meir. Des torrents de pensées déferlaient dans son esprit à un rythme prodigieusement accéléré.

Le coup de bluff qu'il venait de réussir vis-à-vis des deux tueurs anonymes n'était évidemment qu'un sursis ; le terrain allait encore devenir plus glissant dans un délai qui ne serait sans doute pas bien long.

Dans l'immédiat, il y avait deux choses à retenir : primo, Hélène ne quitterait probablement pas le Bagatelle avant le lendemain, et il n'y avait rien à craindre de ce côté-là. Secundo, il fallait maintenant accorder la priorité à Hulsens.

Des tas de gens se préoccupaient de la mort de Van Mael, alors que sa disparition ne changeait rien sur le plan du travail. En revanche, la seule personne qui entretenait des rapports étroits avec

le petit gros, c'est-à-dire Hélène, était aussi la seule à ne pas s'émouvoir !

D'autre part, tout le monde s'inquiétait de son entrée en scène à lui, Coplan, mais les divers interrogatoires auxquels on avait tenté de le soumettre avaient été provoqués par des initiatives différentes qui, de toute évidence, s'ignoraient mutuellement.

De tout cela, Coplan tirait des conclusions presque paradoxales, à savoir que l'organisation dans laquelle il s'était faufilé paraissait montée avec ingéniosité mais qu'elle manquait néanmoins de coordination à un degré impensable, puisque tous les éléments du même groupe opéraient en ordre dispersé.

Van Mael avait certainement joué un rôle dont il avait lui-même ignoré l'importance et la portée réelle ; car c'était lui qui, indéniablement, avait tenu dans sa main le plus grand nombre de fils de cet écheveau.

Alors que Coplan arrivait à proximité du café où il devait rencontrer Hulsens, une autre idée s'imposa à son esprit et l'illumina comme s'il avait reçu la lumière d'un phare en pleine figure. Comment n'avait-il pas entrevu plus tôt cette vérité qui, à présent, lui crevait les yeux ?

Dans la situation actuelle, il y avait une hypothèse qui répondait parfaitement à toutes les questions et qui dissipait toutes les contradictions apparentes : ce n'était pas dans un seul réseau qu'il avançait à tâtons, mais dans deux !

Revigoré par cette séduisante théorie, Francis entreprit de la vérifier séance tenante et de passer en revue, méthodiquement, tous les éléments qui militaient en sa faveur.

DEUX CHAINES existaient parallèlement, et elles convoyaient par des voies différentes des renseignements originaires de la même source.

Tout ce qui émanait des divers états-majors de l'OTAN, en Belgique, en Allemagne, au Danemark et ailleurs, transitait obligatoirement à Anvers, et c'était à Anvers que le dédoublement

s'opérait : tous les documents passaient dans les mains de Van Mael qui les déposait soit au Bagatelle soit au coffre de banque.

Hulsens ignorait évidemment que Van Mael alimentait deux filières, et c'était son ignorance qui l'avait incité à suspecter Van Mael quand il avait découvert la chose. Van Mael, pour sa part, jouait le rôle de plaque tournante, mais à son insu ! Comme tous les membres de l'organisation, il se contentait d'exécuter scrupuleusement les ordres qu'il recevait.

Mais QUI distribuait ces ordres ? Qui manipulait avec une telle discrétion et une telle dextérité les pions de cette partie double ?

En dépit de son flegme, Francis ne put s'empêcher de frémir. Il réalisait soudain, rétrospectivement, pour quelle raison ses adversaires l'avaient ménagé. Cette raison était évidente à présent : l'énigmatique Z. 4 l'étudiait de loin, l'observait d'un œil froid et attentif, comme un entomologiste observe un insecte, le suivant pas à pas dans ses moindres déplacements, et sachant fort bien que cet intrus n'avait aucun motif légitime, valable, pour s'infiltrer dans le circuit.

A cette pensée, le sang de Francis se mit à bouillonner. En dernière analyse, il lui restait deux cartes : les faux documents, d'une part, et la collaboration de Katz d'autre part.

De quoi gagner de vitesse un adversaire trop madré.

Hulsens paraissait à cran. Ses yeux étaient sombres et il avait une sorte de rictus amer aux lèvres.

- Vous êtes en retard, dit-il à Coplan.

- J'ai été accroché au passage par deux raseurs dont je n'arrivais pas à me débarrasser... A propos, je suis navré d'avoir un peu secoué votre copain Kyzels, mais il voulait faire le méchant et je n'aime pas ça. La prochaine fois, tenez-le en laisse.

- Il m'a quand même transmis votre commission. Et ce que j'ai lu dans les journaux m'incite à vous croire.

- Vous y avez mis le temps 1... Je vous avais pourtant mis la puce à l'oreille, vous en conviendrez. Le double jeu de votre associé

devait fatalement le conduire à sa perte. Je présume qu'il était aussi suspect aux yeux des gens de l'autre camp qu'à nos yeux. C'était une course à qui le descendrait le premier, et ce sont les autres qui ont gagné.

- J'aimerais quand même connaître le fin mot de cette histoire.

- A qui le dites-vous ! Moi aussi, j'aimerais avoir des informations de première main, car la mort de Van Mael, dans un sens, me concerne beaucoup plus qu'elle ne vous concerne. Comme je le remplace, sa mort inexpliquée n'est pas pour moi une riante perspective. Dans la mesure du possible, recommandez à vos camarades de ne pas me compliquer l'existence.

- N'en parlons plus, dit Hulsens, ce malentendu est enterré.

- C'est le cas de le dire, grinça Francis.

- Avez-vous des nouvelles pour moi ?

- Oui... à condition que vous ayez de quoi payer cash.

- Ne vous tracassez pas pour cela. Passez-moi l'enveloppe.

- Allongez l'argent, répliqua Francis du tac au tac.

Hulsens eut un moment d'hésitation, puis il plongea la main dans sa poche et il en retira un rouleau de billets de banque, un rouleau apparemment bien dodu.

Comme au *Bagatelle*, Coplan tint à compter la somme qu'on venait de lui remettre... Vingt mille francs belges. Le tarif paraissait uniforme.

Il empocha l'argent et remit une enveloppe au Flamand, qui la fit disparaître en marmonnant :

- Les affaires ont l'air de reprendre. Il y avait également une enveloppe dans le coffre, à la banque.

- Eh bien, tant mieux, fit Coplan en dissimulant sa satisfaction. Dites-moi, ça doit vous coûter un argent fou, non ?

- Ben, vous savez, comme ce n'est pas mon fric qui roule, je vous avoue que je m'en balance. L'essentiel, c'est que les miettes que je récolte au passage ne soient pas négligeables. C'est aussi votre cas, je suppose ?

Coplan ébaucha un sourire compréhensif et approbateur. Puis, tendant la main, il ironisa :

- Allez, à la prochaine occasion. Mes compliments à votre copain du bateau. Et rappelez-lui que je suis toujours à sa disposition pour une éventuelle démonstration de judo.

Hulsens fit preuve d'une certaine prudence en mettant sa main dans celle de Francis. On eût dit qu'il craignait d'avoir les phalanges broyées.

- Ne parlons plus de cette histoire idiote, fit-il une fois de plus. Dans un boulot comme le nôtre, on ne peut pas éviter les petites erreurs.

Il sortit du bistrot après avoir gratifié Coplan d'un dernier geste de la main en guise de salut.

Francis paya promptement les consommations et s'élança sur les traces du Flamand. Mais il eut tout juste le temps de voir une voiture disparaissant au tournant de la rue. Ce n'était pas encore cette fois-ci qu'il pourrait découvrir le domicile personnel du blond.

Il marcha jusqu'au coin de l'avenue de France et il fit signe à un taxi.

- Au commissariat maritime, jeta-t-il au chauffeur. Et en vitesse, si possible !

Le chauffeur, un tout jeune gars en blouson de cuir marron, débraya, exécuta un virage impeccable et mit le cap en direction du port. L'avenue s'étirait en ligne droite sur plusieurs centaines de mètres ; Francis n'avait évidemment choisi cet itinéraire que pour être en mesure de vérifier s'il était pris en chasse ou non.

Quand il fut rassuré sur ce point, il dit au chauffeur :

- Hé, j'ai oublié quelque chose ! Excusez-moi, mais il faut que je retourne d'abord à la gare centrale.

Le chauffeur haussa les épaules, fataliste, habitué aux caprices de la clientèle. Il répondit :

- O. K. Allons-y pour la gare centrale.

Il continua sa route jusqu'au plus proche carrefour, tourna sur la gauche et refit en sens inverse le chemin qu'il venait de parcourir.

Francis se fit déposer à 10 mètres de l'hôtel Rubens, régla le prix de la course avant de sortir du taxi, débarqua très vite et marcha jusqu'à l'hôtel. Arrivé près du comptoir de la réception, il interpella le préposé :

- Ma note, je vous prie. Je monte faire mes bagages. Je suis très pressé.

- Un instant ! s'exclama l'employé. J'ai un télégramme à vous remettre.

Coplan prit le message et fonça vers l'ascenseur. Dès qu'il fut dans sa chambre, il prit connaissance du télégramme. Le texte incohérent lui révéla qu'il s'agissait d'une communication codée.

Après une dizaine de minutes, il eut sous les yeux la transcription du message et il en resta tout d'abord pantois.

Puis, sous l'effet d'un accès de mauvaise humeur, ses poings se crispèrent. Le général Curt, de son Q. G. de Mons, lui signalait qu'à douze heures d'intervalle, et dans des circonstances extraordinaires, deux copies confidentielles venaient d'être subtilisées dans un des bureaux français du Pacte atlantique. Et que lesdites copies n'étaient pas des faux fabriqués par ses soins pour les besoins de la cause !

Francis, sous l'emprise du dépit, étouffa un juron. Il avait compris ce que cela signifiait. Un des deux messages volés reposait dans sa poche : c'était celui qu'il avait récupéré des mains du quidam de la Bourse, quidam dont il avait transmis le signalement.

Mais l'autre, presque sûrement, avait déjà transité par le coffre du Crédit Lyonnais et il était en possession de Hulsens (qui l'avait mentionné incidemment dans la conversation). Ce message-là était actuellement en voie d'acheminement vers la tête du réseau ennemi ; et il fallait prévoir qu'il serait désormais irrécupérable.

Les agents qui opèrent sur leur propre territoire ou en pays allié ont, sur les espions, un avantage appréciable : ils peuvent faire usage de la poste. Pour Coplan, ce n'était pas une imprudence que d'expédier des informations à l'un ou l'autre officier attaché à l'état-major du général Curt. En l'occurrence, il pouvait envoyer là-bas le pli que l'inconnu de la Bourse lui avait remis en toute innocence. Ce serait toujours ça de pris.

Francis entassa rapidement dans sa valise les objets personnels qu'il avait éparpillés dans la chambre. Après quoi, retirant son pistolet qu'il avait camouflé dans une serviette éponge, il vérifia

soigneusement l'arme avant de la glisser dans le holster à bretelle qu'il ajusta autour de son torse.

Avant de quitter définitivement la pièce, il fit un dernier tour d'inspection. Il avait tellement de choses en tête qu'il avait peur d'oublier un vêtement ou un objet.

Il reprit l'ascenseur, déboucha dans le hall. L'horloge de la réception marquait 22 h 40.

Le chasseur de l'établissement, un gamin aux cheveux blonds ondoyants et à la frimousse délurée, était plongé dans un illustré. Coplan l'arracha d'autorité aux palpitantes aventures d'un Superman cosmique et l'envoya poster la lettre qu'il avait préparée à l'intention de Curt.

Il régla sa note, demanda au concierge d'appeler un taxi, ajouta à sa requête un pourboire qui multiplia illico le zèle du bonhomme. Le chasseur se ramena, essoufflé, et eut droit également à une gratification.

Quelques minutes plus tard, le chauffeur de taxi faisait une discrète incursion dans le hall pour signaler son arrivée.

Coplan lui donna sa valise, le suivit.

A peine installé dans la Mercedes, il indiqua au chauffeur :

— Quai Van Dijk.

Le taxi démarra, remonta l'avenue de Keyser en direction du port.

Coplan ne put s'empêcher de songer que si le Vieux avait su qu'il mobilisait un taxi pour accomplir un trajet qui, finalement, devait le ramener juste en face de l'endroit qu'il venait de quitter, c'est-à-dire juste en face de l'hôtel Rubens, cela ferait encore tout un scandale !

Lorsque la Mercedes s'engagea le long du quai Van Dijk, Francis fit semblant de se raviser et ordonna froidement au chauffeur :

— Ramenez-moi au Century.

Le chauffeur bougonna entre ses dents mais exécuta l'ordre.

Coplan venait de prendre une décision : Katz avait suffisamment baguenaudé depuis son arrivée à Anvers. Le moment était venu de l'atteler à une besogne sérieuse.

Douze minutes plus tard, le taxi s'alignait le long du trottoir et le portier du Century se précipitait pour ouvrir la portière. Coplan lui confia sa valise, paya le chauffeur de la Mercedes et, en trois enjambées, traversa les quelques mètres qui le séparaient du porche de l'hôtel.

Les formalités d'entrées furent rondement expédiées. Il n'y avait qu'à jeter un coup d'œil au tableau des clés pour se rendre compte que ce luxueux établissement pouvait mettre un nombre considérable de chambres à la disposition de la clientèle.

Avant de suivre le bagagiste vers la chambre qui venait de lui être attribuée, Francis demanda à l'employé de la réception :

- Pouvez-vous me mettre en communication avec M. Katz qui loge ici ?

- Certainement, monsieur, assura le préposé.

Il parcourut son répertoire, décrocha son téléphone, cita un numéro. Puis, ayant obtenu la communication, il tendit le récepteur à Francis.

Coplan prononça sur un ton enjoué :

- Allô, Katz ?

- Yeah

- Coplan à l'appareil. Comment allez-vous ?

- Salut, cher ami, répondit l'Américain. Vous êtes de passage par ici ?

- Oui, et je serais heureux de vous revoir. Faites donc un saut jusqu'à ma chambre. Je suis au 162.

- Sans blague ? O. K. Je vous rejoins immédiatement.

Francis raccrocha, remercia le type de la réception et se dirigea vers l'ascenseur, dans le sillage du bagagiste.

Au deuxième étage, ils longèrent un couloir, puis un second, et ils arrivèrent à la chambre 162. Le groom ouvrit la porte, posa la valise sur une petite table pliante, attendit son pourboire et se retira.

Sans même ôter son manteau, Coplan s'allongea de tout son long sur le lit et soupira.

Depuis qu'il réalisait plus clairement la difficulté des tâches qui l'attendaient, il éprouvait une indiscutable sensation d'inconfort.

Les yeux au plafond, il se força à faire le vide dans son esprit et il s'imposa un exercice mental de décontraction. Son rythme cardiaque se régularisa, son influx nerveux s'équilibra.

Deux tapotements discrets à la porte le tirèrent de son immobilité. Il se leva et il alla ouvrir. Katz fit son entrée, un large sourire sur sa face de boxeur... et une bouteille de whisky sous le bras.

- Alors ? s'enquit-il. Toujours en pleine forme ?

- Tout est relatif, murmura Francis. Je me disais justement qu'un petit remontant ne me ferait pas de tort. Et je vois que vous avez apporté le nécessaire...

— Un petit remontant ne fait jamais de tort, prononça Katz, sentencieux. Tenez, servez-vous.

Coplan s'empara de la bouteille, rinça le verre à dent du cabinet de toilette et se versa une rasade suffisante pour assommer un Écossais. Il but deux gorgées, s'ébroua comme un cheval.

- Formidable, émit-il après avoir repris son souffle. Je sens que mon coup de pompe se dissipe.

Katz, sans façon, s'envoya une lampée de scotch en buvant à même le goulot.

- Je m'en sers surtout comme préventif, expliqua-t-il.Je n'attends pas d'avoir un passage à vide. Quelles sont les nouvelles ?

- J'ai une belle histoire à vous raconter. Asseyez-vous, fumez, buvez, mettez vos pieds sur la table et ouvrez bien vos deux oreilles...

Tout en parlant, Coplan s'était enfin débarrassé de son manteau. Il ôta également son veston, retira ses chaussures, alluma une Gitane et alla de nouveau s'allonger sur le lit. Katz, de son côté, était parvenu à loger son grand corps dans un des fauteuils. Il étendit ses jambes sur le tapis, alluma une Lucky Strike, arbora une mine attentive.

Francis commença :

- L'autre soir, je vous avais tenu le pari que les gars de la concurrence agiraient sans coup férir si on leur jetait un hameçon.

Eh bien, j'ai gagné ce pari !... Curt n'y croyait pas, lui non plus, et il a jugé préférable de vous envoyer d'abord avec vos faux authentiques. Résultat : nos adversaires ont fauché des documents vraiment d'origine et ces documents ont immédiatement emprunté le canal de fuite habituel. J'ai arrêté un de ses plis au passage, mais l'autre a suivi la filière... Voilà où nous en sommes.

Katz se racla la gorge. Il ne comprenait que trop bien à quel point cette erreur d'appréciation des services U. S. était déplorable.

Coplan continua :

- D'un autre côté, je crois que j'ai mis le doigt sur la plaie. Jusqu'à cet après-midi, je m'imaginais que nous nous trouvions en présence d'un trafic à sens unique, alors que je suis sûr, à présent, qu'il y en a deux. Et ceci m'oblige à écourter vos vacances, si vous voyez ce que je veux dire.

- Cela signifie quoi, sur le plan pratique ?

- Que nous allons travailler en duo. Je me charge de l'une des filières et je vous branche sur l'autre.

- O. K., fit l'Américain avec sérénité. Puis, narquois :

- Qui faut-il descendre ?

- Pour l'instant, personne. L'important, c'est de ne pas se faire descendre soi-même. Et, à cet égard, vous êtes mieux placé que moi, puisque vous êtes inconnu dans le circuit et que vous n'avez pas encore pu être repéré par ce réseau. Pour moi, les perspectives sont infiniment plus douteuses. Je vais donc vous confier la partie la plus agréable du boulot. Mais, pour vous documenter, je vais vous résumer tout ce que je sais...

Il relata tout ce qui s'était passé à Anvers depuis son arrivée, et il donna comme consigne à Katz de se poster, le lendemain, à la première heure, à proximité du Bagatelle. Il lui décrivit Hélène, et il conclut :

- Cette fille va sûrement aller porter quelque part l'enveloppe que je lui ai remise. Étant donné le métier qu'elle exerce, il est peu probable qu'elle se lève tôt, mais nous ne pouvons rien négliger... Prenez-la en chasse et notez l'adresse de toutes les maisons où elle sera entrée au cours de sa promenade. Dès qu'elle aura réintégré le Bagatelle, vous laissez tomber et vous revenez ici.

- Dois-je prévoir une voiture ?

- Oui, c'est plus prudent... Et si vous n'avez pas la possibilité, pour une raison ou une autre, de revenir dare-dare ici, arrangez-vous pour me prévenir par téléphone. Au cas où je serais absent, inscrivez les adresses sur un papier et laissez-moi ce message. Indiquez sur ce papier qu'il s'agit de divers dients que vous avez contactés durant la journée.

- Entendu, dit Katz en se levant. Et si cette poupée ne sort pas ?

- Elle sortira, soyez sans crainte, affirma Francis avec conviction. La participation de cette souris ne se justifierait pas si un autre agent de liaison retirait les plis déposés par Van Mael. Ce serait un relais superflu et les transmissions auraient pu se faire sans elle. Je suis absolument persuadé qu'ils ont précisément introduit Hélène dans le circuit parce qu'elle peut transmettre la marchandise sans que sa conduite n'éveille le moindre soupçon. Elle est un chaînon entre Van Mael et un inconnu plus important qu'elle, et c'est l'inconnu en question qui fait parvenir les fournitures à leur véritable destinataire, à l'étranger très probablement.

Katz opina, une moue aux lèvres. Visiblement, il n'était pas emballé. Si encore Coplan lui avait demandé de kidnapper quelqu'un, de se bagarrer contre une bande de dangereux loustics ou de placer une bombe dans un repaire de saboteurs, le travail l'aurait tenté beaucoup plus.

Francis devina la déception de l'Américain et murmura :

- Vous savez, Katz, vous ne perdez rien pour attendre. Quand la corrida va se déchaîner, vous aurez de quoi vous amuser... Et maintenant, laissez-moi votre bouteille de whisky et allez vous coucher. Demain, il faudra que vous ayez l’œil clair et l'esprit vif.

L'Américain se dérida.

- Dormez bien, dit-il. Je veillerai sur cette dame comme si elle était la favorite d'un dirigeant sud-vietnamien.

Quand Katz eut refermé la porte derrière lui, Francis se leva et alla pousser le verrou. Au lieu de se déshabiller pour la nuit, il s'installa au petit secrétaire qui occupait un coin de la chambre, prit une feuille de papier blanc, un stylo-bille et, selon sa méthode

habituelle. décida de mettre par écrit les idées qui hantaient son esprit.

En fait, ses pensées n'étaient nullement rattachées aux hiéroglyphes qu'il traçait machinalement. Il s'efforçait de formuler une équation que l'on pouvait résumer comme suit : comment fallait-il agir pour retrouver, dans un port qui est le troisième port européen, un navire dont on ignore le nom, le tonnage et la nationalité, sachant toutefois que le capitaine dudit navire est un rouquin de taille herculéenne dont le nom n'est peut-être qu'un pseudonyme ?

Pour résoudre cette énigme, Coplan se concentrait et cravachait sa mémoire. Il essayait de se souvenir des plus petits indices qui avaient marqué sa captivité passagère : les bruits, les odeurs, les mouvements...

Son effort mental, presque douloureux, le transplantait littéralement dans la cabine du mystérieux bateau. Il revoyait les parois de la cabine, il entendait les pas dans la coursive...

Lentement, comme s'ils émergeaient d'une brume épaisse, ses souvenirs se rassemblèrent, formèrent des images moins floues. Et, subitement, le stylo renonça aux arabesques dépourvues de sens pour écrire des mots :

Cargo, Faible tonnage (4 000 tonneaux maximum), Cabine sans hublot sur le captain-deck , Coursive transversale, 12 marches à descendre pour arriver au pont principal, Unité pas très moderne (construction d'avant-guerre, d'origine germanique ?), Capitaine ?...

Comme au sortir d'un songe, Coplan déposa le stylo-bille, alluma une Gitane, se leva, fit quelques pas dans la chambre, revint s'asseoir, relut avec un esprit plus critique les éléments concrétisés par les mots alignés sur la feuille.

A première vue, ça collait : si cette cabine n'avait pas de hublot, elle donnait vraisemblablement sur une coursive allant de bâbord à tribord. Elle était en outre située sur le captain-deck, puisque, pour se retrouver sur le pont principal, il n'avait dû descendre (les yeux bandés) qu'une seule volée d'escalier.

L'aménagement intérieur du navire, strictement utilitaire et d'un style rigoureux, froid, trahissait la conception classique des Allemands en matière de cargos, de même que la robustesse

exagérée des rambardes et l'aspect cossu des boiseries. La faible hauteur du plafond de la cabine révélait que le bâtiment ne devait pas être bien grand.

Coplan prit d'un geste vif le feuillet de papier, l'étudia une dernière fois avant de le déchirer en menus morceaux.

CHAPITRE VIII

Le lendemain, à 8 h 35 du matin, Coplan pénétrait d'un pas assuré dans les locaux d'une importante agence maritime du Meir.

Il se dirigea vers un comptoir qui portait une pancarte indiquant le service « FRET ». Un employé se leva, le salua.

Coplan exposa le motif de sa démarche :

- J'ai un chargement de quelques tonnes de machines-outils pour la Baltique. Quels sont les navires actuellement en instance de départ qui pourraient éventuellement accepter cette cargaison ?

- Quelle est la destination exacte ? s'enquit le préposé.

- A vrai dire, n'importe quel port allemand ferait l'affaire. C'est urgent et je me débrouillerai pour la suite.

- Oui, je vois. Vous permettez une seconde ?

L'employé retourna à sa table pour compulser des listes. Son index parcourait la colonne indiquant les ports de destination des unités actuellement à quai à Anvers. Il jeta quelques notes sur un bloc, revint au comptoir.

- Il y a cinq bateaux que cela pourrait intéresser : un anglais, deux allemands, un norvégien et un hollandais. Malheureusement, aucune de ces unités n'appartient à un armement que notre agence représente ici.

- Pouvez-vous m'indiquer le nom de ces unités ?

- Certainement, monsieur. Les voici : Le M/S Morning Star, anglais, amarré au hangar 132 ; le S/S Teresa, hollandais, amarré au hangar 211 ; le M/S Darmstadt, allemand, hangar 108 ; l'autre allemand, M/S Hugo Stinne, hangar 116 ; et le norvégien, M/S Inselfjord, hangar 74.

- Merci, murmura Coplan qui avait noté les renseignements au fur et à mesure qu'on les lui dictait.

Il hésita, puis demanda :

- Quel est le tonnage des deux cargos allemands ?

- Eh bien, voyons... Le Darmstadt fait 3 500 tonneaux, et le Hugo Stinne dans les 5 000. Si vous le désirez, je peux vous donner le nom des armements et l'adresse de leurs bureaux anversois.

- Oui, vous seriez très aimable, acquiesça Francis avec un sourire engageant.

L'employé alla consulter d'autres répertoires, feuilleta divers annuaires aux pages écornées, indiqua les renseignements demandés :

- M/S Darmstadt, Nordsee Handel Linie, rempart Sainte-Catherine, numéro 22... M/S Hugo Stinne, armateur non désigné, mais c'est un affréteur anversois qui s'occupe de ce navire : la société Degreef et Compagnie, quai de l'Ancre, numéro 16.

- Je vous remercie infiniment, dit Coplan. Vous me rendez un grand service en me faisant gagner un temps considérable.

Il remit son agenda dans sa poche, salua l'employé en prononçant sur un ton cordial

- Je me souviendrai de votre agence à l'occasion.

Il sortit, rejoignit sa DS garée dans une rue voisine, s'installa à son volant.

La chance allait-elle enfin lui sourire ? Le fait que deux cargos allemands étaient amarrés non loin l'un de l'autre, dans le port, lui paraissait un signe favorable.

Coplan mit le contact, lança le moteur et démarra allégrement. Les ressorts de la DS allaient en prendre un sacré coup sur les pavés du port, mais le jeu en valait la chandelle.

Quand son moral était au zénith, Francis conduisait avec plus de virtuosité encore que d'habitude. Il eut tôt fait de se dégager des nombreuses voitures et des tramways vasouillards qui coulaient en lent cortège dans l'avenue.

Arrivé au théâtre flamand, il obliqua sur la gauche et enfila l'avenue d'Italie.

En moins de six minutes, et malgré les inévitables feux rouges, il déboucha au bassin de la Campine qu'il longea sur toute sa longueur. Et, à partir de ce moment-là, il put accélérer.

De tous côtés, des entrepôts et des grues masquaient la vue sur les navires dont seuls les mâts et les cheminées se profilaient sur le ciel. De temps à autre, par une étroite percée, on apercevait la muraille d'une coque ou quelques superstructures blanches.

Après avoir franchi le pont Albert, Francis distingua au loin les toitures en tôle ondulée du hangar 104. Il ralentit lorsqu'il constata qu'il ne pouvait pas suivre le quai avec sa voiture. Entre les hangars et la chaussée pavée, des grilles séparaient la zone portuaire, où les marchandises peuvent séjourner avant d'être dédouanées, et le territoire national proprement dit.

Coplan continua de rouler jusqu'au hangar 108. Il gara sa voiture sur le bord de la route, descendit. verrouilla ses portières. A pied, il se dirigea vers un portique d'entrée et arpenta le quai.

Il devait évidemment agir avec prudence et circonspection: au lieu d'avancer à découvert, il se tint de préférence en retrait, derrière l'enfilade des caisses empilées, évitant ainsi de se montrer aux regards des marins qui allaient et venaient sur les ponts des cargos.

Il s'avisa soudain qu'un remue-ménage anormal régnait au quai 108. En fait, le navire était en train d'appareiller : on dénouait les filins des bittes d'amarrage, la passerelle était déjà remontée, une fumée noire, épaisse, sortait en lourdes volutes de la cheminée. On entendait des coups de sifflet, des sonneries grêles, et personne à bord n'avait le temps de s'occuper de ce qui se passait sur le quai.

Coplan s'interrogeait. Était-ce bien là le bateau à bord duquel il avait été conduit par Hulsens Ce pouvait être l'autre cargo, celui du hangar 116.

Profitant de l'attroupement qui s'était créé devant le navire en partance, Francis prit le risque de s'en approcher plus près. Aussitôt qu'il embrassa du regard le château avant du vaisseau, il eut la certitude absolue qu'il avait mis dans le mille !

Il compta les marches de l'escalier tribord : douze. Pas une de plus, pas une de moins.

La découverte de Coplan fut tout à coup , confirmée par l'apparition de Kyzels. Un porte-voix à la main, debout sur la passerelle de commandement, le capitaine dirigeait la manœuvre.

Francis recula prestement pour s'abriter derrière une montagne de balles de coton.

Un docker passant à proximité, Coplan l'interpella :

- Où va-t-il, ce cargo ?

- Hambourg lança le débardeur sans s'arrêter.

L'enveloppe pour laquelle le général Curt avait envoyé un S. O. S. était à bord de ce navire et il n'était plus question de la récupérer... Une belle vacherie du sort. Tant que le cargo était au port, tout était encore possible. A présent, c'était fichu.

La coque s'éloignait lentement du quai. Coplan, envahi par un sentiment d'impuissance, lui voua une haine corse et lui souhaita toutes sortes de malédictions.

MIS Darmstadt... Hambourg... Nordsee Handel Linie...

En tout état de cause, le champ s'élargissait brusquement et, en dernière analyse, le mal n'était peut-être pas irrémédiable. Car de deux choses l'une : ou bien se cargo arriverait à destination, ou bien il coulerait. Dans le premier cas, on pouvait tenter de le rattraper là-bas. Dans le second cas, le problème des documents volés serait automatiquement résolu.

Réconforté par cette alternative, Coplan retourna à sa voiture.

Il entendit la sirène du Darmstadt beugler trois fois, en signe de salut, selon la tradition. Le son se répercuta longuement dans les bassins.

Coplan arriva au Century à l'heure de l'apéritif. En entrant au bar de l'hôtel, il fut plutôt surpris d'apercevoir Katz qui, juché sur un haut tabouret et accoudé au comptoir, sirotait bien tranquillement un Dubonnet renforcé de gin.

- Je vois que vous ne vous surmenez pas, lui dit Francis en se perchant à son tour sur un tabouret.

L'Américain déposa son verre sur le comptoir et répondit, placide :

- C'est le surmenage qui tue l'homme, toutes les statistiques le prouvent.

- Alors, comment vont les affaires ?

- Pas mal, merci, prononça Katz en clignant de l'oeil.

Coplan commanda un Dubonnet, alluma une Gitane, se pencha vers l'Américain pour lui chuchoter à l'oreille :

- Quand vous aurez vidé votre verre, remontez dans votre chambre, je vous y rejoindrai.

Katz opina.

Ils bavardèrent encore pendant quelques minutes, après quoi l'Américain s'envoya la dernière lampée d'apéritif, descendit de son siège et quitta le bar.

Coplan ne s'attarda pas longtemps. Tout en finissant sa cigarette, il promena un regard distrait sur les femmes qui étaient attablées dans la petite salle oblongue. Pas une seule vraie beauté dans ce lot. Sans tenir compte des mémères qui prenaient un thé on une citronnade, aucune des jeunes élégances ne valait les filles du Bagatelle. Peut-être était-ce pour cette raison qu'elles avaient réussi dans la vie ? La beauté, c'est bien connu, ne paie pas. Elle porte plutôt malheur.

Les pensées désabusées de Francis devaient se lire sur sa figure, car, quand il quitta le bar, plus d'une demoiselle le suivit des yeux avec le regret secret de ne pas avoir pu retenir l'attention de ce bel homme lointain et rêveur.

Il monta à la chambre de l'Américain et entra sans frapper. Katz, debout devant la fenêtre, contemplait un panorama de toits d'où émergeaient la flèche de la cathédrale et le célèbre gratte-ciel de la cité.

Katz, se retournant, prononça :

- Vous aviez raison, une fois de plus. Le système qu'ils ont adopté n'est pas bête. Hélène a effectivement quitté le Bagatelle...

- J'en étais sûr.

- Elle a pris un taxi et elle s'est rendue en droite ligne chez un médecin gynécologue. Si on peut inventer une démarche plus

naturelle, plus normale pour une dame de sa condition, c'est qu'on a l'imagination surchauffée I

- Au lieu de revenir ici, fit observer Coplan, vous auriez mieux fait de rester sur place pour guetter la sortie de ce toubib.

- Il ne bougera pas tout de suite. C'est son jour de consultation. La plaque apposée sur la façade de l'immeuble indique : Dr Lode Seghers, lundi, jeudi, samedi, de 11 heures à 12 heures et de 14 heures à 16 heures... Bien entendu, je serai là à 16 heures précises. Ce matin, je voulais m'assurer que la belle Hélène n'effectuait pas d'autres courses.

- Bien, approuva Francis. Ce médecin ne joue peut-être aucun rôle dans notre histoire, mais cela m'étonnerait. Si vous êtes certain que la fille n'a contacté personne d'autre, alors le Dr Seghers est incontestablement un des membres de la bande.

Katz grommela :

- C'est possible, mais ce n'est pas prouvé.

- D'accord, seulement cela corrobore mes supputations.

- A quel point de vue ?

- J'ai toujours pensé que le maillon qui nous manque devait être un homme respectable, jouissant d'un certain standing et apparemment insoupçonnable. Le contraste entre la prostituée et le médecin de réputation honorable me paraît significatif, pour ne pas dire révélateur.

- Vous nagez dans les hypothèses.

- Assurément, mais je crois que je suis dans la bonne voie. Ce docteur est vraisemblablement le dernier élément de l'une des filières en territoire belge. Et l'autre, à mon avis, était Kyzels... Son cargo vient de quitter le port.

- Quoi ? sursauta l'Américain. Vous avez retrouvé le vaisseau fantôme ? Vous me disiez, pas plus tard qu'hier soir, que vous n'étiez pas en mesure de l'identifier !

- La nuit porte conseil. Cela m'est venu après coup... Un peu trop tard, malheureusement. Mais maintenant que les choses progressent et que je vous ai sous la main, je voudrais vous emmener en visite.

- Quand ?

- Avant que vous ne retourniez au domicile du Dr Seghers.

- Où voulez-vous m'emmener ? Vous avez l'air bien mystérieux et bien tracassé.

Coplan, après avoir encore réfléchi pendant une minute, se décida à parler :

- La dernière fois que je suis allé au Bagatelle, deux types ont interrompu mon tête-à-tête avec Hélène et, comme je vous l'ai raconté, ils m'ont posé une série de questions auxquelles j'ai répondu plus ou moins valablement, mais avec assez d'assurance pour les inciter à me laisser filer. Je présume qu'ils ont dû rapporter séance tenante mes propos au gars qui dirige toute l'équipe d'Anvers, et je m'attends à une réaction de ce côté-là. Selon moi, ou bien ces gens vont tenter de me kidnapper pour me faire manger le morceau, ou bien ils vont m'éliminer. Comme je préfère savoir à quoi m'en tenir, je vais passer à l'offensive le premier.

- Quels sont vos projets ?

- Je vais retourner au Bagatelle. Si on m'attend quelque part, ce ne peut être que là.

- Et moi ? Vous me prenez avec vous ?

- Pas directement. Mon idée, c'est de vous savoir dans mes parages. Je vais vous demander de vous poster dans un bar qui se trouve juste en face du Bagatelle et qui se nomme le Ciro's.

Coplan consulta sa montre.

- Il est midi et demi, murmura-t-il, songeur... J'irai au Bagatelle à 14 heures très précises. Et si je n'en suis pas ressorti un quart d'heure plus tard, vous venez à la rescousse. Si vous ne me voyez pas dans le petit salon du rez-de-chaussée, vous fouillez toute la baraque sans vous gêner... D'accord ?

Un large sourire éclairait le faciès buriné de Katz. Il avait parfaitement compris, et il ne cachait pas que ce travail était mieux dans ses cordes.

Francis esquissa un petit geste de la main pour calmer cet enthousiasme.

- N'illuminez pas trop vite, mon vieux, conseilla-t-il. Je ne garantis pas qu'il se passera quelque chose. Et, de toute manière, retenez

que vous devez reprendre votre surveillance devant la maison du Dr Seghers à 16 heures. Ce toubib demeure notre objectif numéro UN.

- O. K. J'ai noté mon programme, acquiesça l'agent américain. Et il ajouta :

- Entre 2 heures un quart et 3 heures et demie, on a largement le temps de démolir tout un bataillon de parachutistes, si c'est nécessaire.

En tournant dans la rue Borze, plus déserte que jamais, Coplan était tourmenté par un sentiment bizarre. N'était-ce pas Hélène, au fond, qui avait convoqué les deux zèbres avec leur artillerie, la fois précédente ?

Maintenant, les dés étaient jetés.

Fataliste, Francis poursuivit son chemin et pénétra dans le vestibule du Bagatelle.

Au salon, tout était calme et paisible. Gaby était assise, seule, devant une table basse couverte de magazines de cinéma.

En refermant la porte, Francis laissa tomber :

- Salut, beauté !

Gaby le gratifia d'un sourire fade, qu'il ne remarqua même pas. Il venait d'apercevoir, dans un des compartiments discrets, Hélène et Lulu attablées en compagnie des deux gorilles de la veille

L'apparition de Coplan avait d'ailleurs stoppé net les conversations en cours dans le petit box.

Mme Françoise, pliée en deux derrière le comptoir, était en train de faire des rangements. Elle se redressa de toute sa taille et regarda Coplan d'un air complètement ébahi. Le chat, au bout du comptoir, se lissait les poils de la patte gauche à petits coups de langue râpeuse.

Francis, sans hésiter, prit place sur un des tabourets du comptoir.

- Mes hommages, Mme Françoise, dit-il en souriant. Voulez-vous avoir la bonté de me donner une fine à l'eau, je vous prie ?

La patronne, affichant un sourire de commande, répondit d'une voix un peu contrainte :

- Nous n'avons pas le droit de servir de l'alcool c'est défendu par la loi. Un petit porto ?

- Allons-y pour le porto, accepta-t-il.

Étonnante atmosphère. On eût dit que les mots prononcés par Coplan étaient d'une importance capitale. Les trois filles et les deux débardeurs endimanchés écoutaient en silence, comme on écoute la lecture de l'Évangile pendant la messe.

Coplan tourna légèrement la tête.

Étonnant spectacle. Hélène paraissait changée en statue de sel. Ses couleurs s'estompaient„ ce qui accentuait les contours de son maquillage.

Coplan déclara posément aux deux types assis dans le box :

- Excusez-moi, je ne vous avais pas reconnus... Je n'aurais jamais imaginé que vous pouviez être des clients fidèles d'un établissement comme celui-ci.

Il eut un air de mépris et compléta :

- Vous n'avez pas du tout le genre, soit dit en passant.

Les deux malabars, interloqués, ne trouvèrent pas tout de suite la riposte. Finalement, celui qui devait être le chef, ricana :

- On ne vous a rien demandé, non ? Foutez-nous la paix.

- Excusez-moi, je ne voulais pas vous offenser, assura Francis, ambigu.

L'attitude des deux zèbres était plutôt réconfortantes. S'ils avaient reçu entre-temps d'autres instructions le concernant, ils n'auraient pas manifesté cette hargne.

Il se tourna derechef vers Mme Françoise qui venait de lui servir un verre de porto. Il alluma une Gitane, but une gorgée de porto.

- Hum : Excellent, fit-il en hochant la tête.

La conversation ne reprenait toujours pas dans le petit box. Coplan aurait bien aimé savoir si ces deux bonshommes, alléchés par les charmes de la belle Hélène, étaient revenus pour leur compte personnel, de leur propre initiative, ou s'ils étaient là en service commandé.

Pour en avoir le cœur net, il détourna la tête et jeta par-dessus son épaule, à l'intention d'Hélène.

- Dis-moi, cocotte, tu en as pour longtemps avec ces messieurs ? J'avais l'intention de te dire un petit bonjour, mais si je dois attendre mon tour, je préfère revenir une autre fois. Si je ne m'abuse, c'est toi la championne de la maison ?

Hélène ne pipa mot. Mais le patron du tandem-gorille se leva et vint se planter devant le tabouret sur lequel Francis était juché. Avançant une tète menaçante, le type maugréa :

- Vous parlez trop peu quand on vous interroge et trop quand on ne vous demande rien. La demoiselle est notre invitée. Réglez votre verre et décampez, compris ?

Coplan dévisageait son interlocuteur d'un air goguenard.

Mme Françoise, inquiète, s'interposa :

- Voyons, messieurs, soyez calmes.

Coplan rétorqua :

- Mais je suis parfaitement calme. Vous ne voyez pas que c'est cet ours des Carpathes qui s'énerve. Il me parle comme si j'étais de son monde...

Le type leva la main pour gifler Francis. Mais avant que son bras eût terminé son mouvement, le contenu du verre de porto lui volait en pleine figure.

- Godfer ! jura-t-il en s'élançant d'un bloc.

Francis avait sauté en arrière mais sans lâcher le tabouret qu'il venait de quitter. Il s'en servit comme d'un bélier et envoya les quatre pieds chromés du siège dans le ventre de son agresseur. Le débardeur émit un gémissement sourd, agrippa deux pieds du tabouret et secoua le siège comme un forcené pour obliger Coplan à lâcher prise.

Hélène poussa un cri, tandis que Gaby et Lulu se mettaient à piailler. L'autre débardeur ne bougeait pas, estimant de toute évidence que son patron suffisait à la besogne. Mme Françoise agitait les bras éperdument, avec l'espoir d'empêcher la bagarre et le désastre. Le chat s'était éclipsé.

Coplan et son antagoniste demeuraient accrochés au tabouret ; ils soufflaient comme des phoques, s'efforçant avec acharnement de conserver l'usage de ce bouclier de fortune. Brusquement, Francis

ouvrit les mains : le malabar, entraîné par sa propre force de traction, alla dinguer en arrière et dégringola au sol.

Coplan empoigna un fauteuil et le lui balança vers la tête. Le type, instinctivement, leva le tabouret qu'il avait si vaillamment acquis et esquiva le projectile. Malheureusement, il eut de ce fait un dixième de seconde de distraction et Francis en profita pour lui décocher un coup de pied vicieux dans l'estomac.

Surexcité, le Flamand se redressa avec une vélocité fantastique et réussit à placer un fameux uppercut à la mâchoire de son adversaire. Sous le choc, Francis trébucha, s'accrocha au comptoir, respira à fond et se propulsa, tête en avant. Les deux lutteurs roulèrent ensemble par terre et se livrèrent à une empoignade furieuse, renversant des tables et des fauteuils sur leur passage.

Hélène et Lulu, pétrifiées, s'étaient levées pour s'adosser le plus loin possible du champ de bataille, contre la paroi latérale du box, empêchant sans le vouloir l'autre docker de bouger.

Coplan se dégagea le premier, rafla un siphon sur le comptoir, assena un effroyable coup de bouteille sur le crâne de son adversaire. Le Flamand avait pourtant eu le temps de pencher la tête pour parer l'impact du siphon, mais la bouteille lui fendit l'arcade sourcilière et le sang gicla, dégoulinant sur sa joue puis sur son costume.

Francis avait l'impression qu'il avait quelque peu forcé la dose. Un geste du Flamand le détrompa : au lieu de persévérer dans ce duel à la loyale, la brute extirpa de sa poche un pistolet.

Prompt comme l'éclair, Coplan devança le danger. Un deuxième coup de bouteille frappa durement le poignet droit du docker. Celui-ci, aveuglé de furie, fonça vers Francis, le ceintura, le bouscula, lui martela le ventre de coups de rotule. Les deux combattants, soudés l'un à l'autre, exécutèrent une sorte de rodéo à travers le petit salon. La scène faisait penser au spectacle du cow-boy qui tente de maîtriser le taureau furibond, l'accompagnant dans sa gesticulation désordonnée.

Subitement, Coplan eut le sentiment que le plafond lui tombait sur l'occiput.

En réalité, c'était une table que l'autre débardeur venait de lui abattre sur le crâne.

Assommé, Francis s'écroula. Un voile noir flotta devant ses yeux pendant plusieurs secondes. Et quand il retrouva une vision plus ou moins normale. il crut rêver. Un des deux Flamands avait l'air de s'envoler vers le plafond !

Le bruit sourd que fit le gars en retombant au sol attesta qu'il ne s'agissait pas d'une illusion d'optique. Ébahi, Coplan n'eut que le temps de se relever pour se jeter sur le côté : l'autre Flamand venait de s'aplatir comme un sac à l'endroit où Francis était tombé quelques secondes auparavant.

Une voix familière résonna :

- Rien de cassé, Coplan ?

Katz, souriant, dominait le champ de bataille. Coplan soupira :

- Ma foi, ça ne va pas trop mal, merci !

Mais faites gaffe, ces deux loustics sont armés.

- Vous en faites pas, je les tiens à l'oeil grommela l'Américain qui, brusquement, se rua vers l'un des dockers qui reprenait ses esprits.

Le malheureux encaissa un coup de talon au milieu du front, se ratatina, fut délesté de son pistolet.

La même opération régla le compte de l'autre Flamand.

Coplan apprécia le travail de l'homme de la C. I. A. Néanmoins, posant sa main sur l'épaule de l'Américain, il lui dit rapidement :

- Venez, filons ! La boîte est sans doute insonorisée, mais nous risquons d'avoir des ennuis.

Détail cocasse : les trois filles, la patronne et le chat avaient disparu.

CHAPITRE IX

Coplan et Katz, après un ultime regard d'adieu vers le petit salon, quittèrent les lieux. Au moment où ils débouchaient dans la rue, ils se trouvèrent nez à nez avec deux agents de police accompagnés de Gaby.

Avec son habituel sang-froid, Coplan s'exclama à l'intention des deux flics :

- Formidable ! Vous tombez à pic ! Nous allions justement vous chercher... Vos clients sont dans la boutique, vous n'aurez qu'à vous baisser pour les ramasser.

- Hé, pas si vite ! s'interposa un des agents en voyant que Francis et son compagnon allaient tout simplement poursuivre leur chemin. Qu'est-ce qui s'est passé dans ce bar ?

- Deux fois rien, répondit Coplan. Nous prenions un verre quand deux zouaves qui se trouvaient là nous ont cherché querelle. La conversation a pris un tour un peu aigre, mais c'est de la faute de ces deux types. Ils sont ivres... D'ailleurs, puisque cette affaire vous intéresse, venez voir et vous pourrez juger par vous-mêmes...

Coplan voulut consulter discrètement sa montre, mais il constata que le verre était brisé et les aiguilles immobiles. De toute manière, Katz ne pouvait pas s'éterniser dans les parages. L'Américain lança un clin d’œil à Francis.

Gaby ouvrant la marche, les policiers pénétrèrent dans le hall d'entrée du Bagatelle. Coplan les suivit, mais Katz profita de l'occasion pour s'éclipser. Il fila comme une flèche jusqu'au coin de la Longue-rue-Neuve et disparut.

Dans le salon du bar, les quatre arrivants contemplèrent les dégâts : tables renversées, fauteuils démantibulés, verres brisés, tabourets éventrés, etc.

Un des policiers, avisant les deux corps étendus au sol, enjamba les débris d'un fauteuil pour s'approcher des victimes ; l'autre, méfiant, resta près de la sortie pour surveiller Coplan.

Il s'aperçut alors que quelqu'un manquait et il s'élança vers le vestibule. Les réflexes de Francis furent de nouveau d'une rapidité fulgurante : il agrippa le flic par l'épaule, brisant net son élan en le faisant pivoter sur lui-même par suite de la vitesse acquise. Furibond, l'agent de police voulut saisir sa matraque, mais un direct lui explosa au menton et l'envoya par terre, sonné pour le compte.

Cet incident fortuit avait évidemment créé l'irréparable. Et Coplan n'attendit pas les suites de son acte ; il fila vers la porte, sortit, referma l'huis et décampa à toute allure dans la rue Borze.

Au coin de la rue, une malheureuse passante qui débouchait à cet instant précis ne put éviter la collision. Sous le choc, elle dégringola les quatre fers en l'air en poussant un cri aigu. Francis, avec une absence totale de galanterie, poursuivit sa course, fonça directement vers la porte à tambour de la Bourse.

Le bâtiment, désert à cette heure, comportait quatre issues distinctes. Au lieu de traverser le hall en diagonale, Coplan suivit le péristyle, s'engouffra dans le tourniquet de la première porte à sa gauche. Il entendit le bruit de l'autre porte à tambour qui s'ébranlait. Pour brouiller sa piste, il immobilisa net le portillon qu'il venait de franchir.

Se retrouvant à l'air libre, il courut jusqu'à la rue Gromaye, vira sur la droite et déboula dans le Meir, légèrement essoufflé, mais parfaitement maître de ses nerfs. Il se dirigea vers le stationnement de taxis, s'engouffra dans la première voiture et lança :

- Place Reine-Astrid, au galop !

Le chauffeur fit un signe d'assentiment, démarra en trombe.

Coplan exhala un soupir de soulagement. Il s'en était tiré, mais d'extrême justesse.

En mettant les choses au pire, on pouvait prévoir que les deux gorilles du Bagatelle ne démentiraient pas la thèse donnée par Francis aux flics : ils avaient intérêt à admettre la version de la rixe pure et simple. Et comme ils n'étaient pas armés, les policiers n'insisteraient sans doute pas. Ce sont des choses qui arrivent tous les jours dans un grand port.

Les deux malabars en seraient quittes pour déguster vingt-quatre heures de repos forcé au violon. Ils se garderaient bien de faire la moindre allusion à un autre aspect éventuel de la question.

Bien entendu, il y avait le marron infligé au policier. Mais personne ne songerait à alerter toutes les polices du royaume pour un geste somme toute sans conséquence grave.

Quant à Hélène ?...

Coplan éprouvait une certaine perplexité à l'égard de cette fille. Parfois, il acceptait l'idée qu'elle était bien une respectueuse comme les autres, embarquée Dieu sait comment dans une action clandestine et devenue un jouet entre les mains d'un chef puissant.

Parfois, il la soupçonnait de valoir davantage, de dissimuler sa personnalité profonde et de jouer un rôle.

En définitive, il ne pouvait se défendre d'une étrange sympathie pour elle, en dehors de l'attrait que pouvait normalement susciter sa beauté physique.

La place Reine-Astrid, qui s'étale sur un des côtés de la gare centrale, n'est distante de l'hôtel Century que d'une centaine de mètres. Coplan débarqua du taxi, se dirigea vers l'entrée du jardin zoologique.

Curieusement situé en plein cœur de la ville, le jardin zoologique d'Anvers est l'un des plus beaux du monde. Coplan prit un billet, franchit le portail et déambula comme un flâneur en orientant ses pas vers le secteur où il y avait le plus de badauds, le secteur des singes. Le spectacle offert par une immense cage où vivent de nombreux singes fournit toujours à l'observateur une riche moisson de réflexions philosophiques. Les pessimistes et les cyniques prétendent que c'est l'image parfaite de la société !

Après une promenade d'environ vingt minutes, Coplan reprit le chemin de la sortie. Il était sûr, à présent, que personne ne l'avait pris en filature.

Il retourna au Century et il s'enferma dans sa chambre. A cette heure-ci, Katz montait sûrement la garde au domicile du Dr Seghers.

A 6 heures du soir, Katz commença à trouver le temps long. Il avait assisté à de nombreuses entrées et sorties, mais le Dr Seghers ne paraissait pas pressé de quitter son domicile.

Pour obtenir un signalement valable du médecin, Katz n'avait pas cherché midi à quatorze heures. Il avait abordé carrément une femme d'une cinquantaine d'années qui sortait précisément de la demeure du praticien.

La femme en question, qui venait d'être examinée par le gynécologue, fut d'abord un peu surprise. Mais Katz lui expliqua qu'il était étranger, qu'il séjournait provisoirement dans la ville et que sa femme désirait consulter un spécialiste.

- Pouvez-vous me recommander ce docteur ? fit Katz. Dans ce domaine, c'est l'opinion d'une femme qui compte.

Comme chacun sait, les malades adorent se raconter. Le plus difficile, pour Katz, ce fut d'endiguer les commentaires de la bonne femme. Elle était partie pour récapituler tous les ennuis de santé qu'elle avait eus depuis sa puberté.

Finalement. l'Américain apprit ce qui l'intéressait : le Dr Seghers était âgé de cinquante-quatre ans, il portait un collier de barbe et des lunettes à monture d'écaille.

Katz se fit la réflexion que la myopie du toubib devait le placer de temps en temps dans une situation délicate pour examiner ses patientes.

Revenu dans sa Ford, Katz se remit à mâcher du chewing-gum. Mais ce divertissement mandibulaire ne dissipa guère son ennui et il tenta une fois de plus de découvrir dans le New York Times un article qui pût l'intéresser. Malheureusement, il avait déjà lu trois fois ce journal, de la première page à la dernière ligne.

Deux heures plus tard, l'avenue était pratiquement vide. Les luminaires à tubes fluorescents jetaient une lumière crue sur l'asphalte.

La maison du Dr Seghers était une grosse bâtisse bourgeoise, cossue, pas très belle mais imposante. Katz avait remarqué, avant la tombée de la nuit, que l'immeuble était surmonté d'une antenne de télévision très élevée et d'un modèle particulièrement complexe. Le médecin devait être un fanatique de la télé, comme il y en a tant.

Il était très exactement 8 h 53 lorsque la porte de la maison s'ouvrit derechef. Les consultations médicales étaient terminées depuis belle lurette, aussi Katz se pencha-t-il pour mieux discerner le porche de l'immeuble.

Pas de doute : cette fois, c'était bien le docteur en personne !

Il était plus grand et plus corpulent que Katz ne l'avait imaginé. Vêtu d'un pardessus noir, coiffé d'un feutre, le praticien se dirigea vers une Opel grise garée le long du trottoir.

Katz lança aussitôt son moteur et embraya.

Il laissa prendre une légère avance par l'Opel avant de démarrer dans son sillage.

Le lendemain matin, Coplan s'éveilla vers 8 heures. Le ciel devait être maussade car une clarté grisâtre filtrait entre les rideaux.

En s'étirant, Francis poussa un petit cri de douleur : une courbature inattendue lui bloquait les reins. En plus, il avait la tête lourde. Il se tâta le crâne machinalement et découvrit alors sur le sommet de celui-ci une protubérance anormale, très sensible au contact de la main.

Il haussa les épaules. Il savait, par expérience, que ces suites de la bagarre du Bagatelle s'estomperaient dans le courant de la journée.

Le carillon de la cathédrale égrena son petit refrain.

Coplan écouta les notes fraîches et grêles qui se détachaient du célèbre clocher : 8 heures.

Par une association d'idées plutôt cocasse, il se promit de sonner les cloches à Katz qui avait omis de venir lui rendre compte de la mission de surveillance qu'il devait assumer au domicile du Dr Seghers.

Subitement soucieux, Francis se leva, décrocha le téléphone pour commander le petit déjeuner. Par la même occasion, il demanda qu'on veuille bien lui passer la chambre 212. Après une minute d'attente, l'employé du standard répondit que personne ne décrochait à la chambre 212.

- Dans ce cas, enchaîna Coplan, passez-moi la réception.

Il obtint la communication, et il apprit ainsi que M. Katz, l'occupant de la chambre 212, n'était pas rentré de la nuit et que la clé se trouvait toujours au tableau.

- Je vous remercie, dit Francis.

Il raccrocha, laissa sa main sur le combiné. L'absence de Katz constituait un incident absolument imprévisible et assez insolite. Une filature, même si elle se prolonge, ne dure que bien rarement dix-huit heures d'affilée, sauf circonstances très spéciales.

Perplexe, Coplan sombra dans un abîme de pensées. Il revint aux réalités immédiates lorsque le garçon d'étage vint lui apporter le

plateau du petit déjeuner.
L'odeur délectable du café réveilla l'optimisme foncier de Francis. Il s'installa à la table, se beurra un petit pain croquant et doré, un pistolet, comme on dit en Belgique, se versa une tasse de café.
Tandis qu'il dégustait l'excellent petit déjeuner, ses pensées se remirent à vagabonder. En gros, la situation n'était ni très claire ni très brillante. Pour que Katz ne fût pas rentré de la nuit, il fallait qu'il eût mis le nez sur un indice sensationnel ou qu'il eût été liquidé. Mais comment savoir ?
Aller aux nouvelles du côté du Bagatelle n'était pas une solution rassurante. Mme Françoise ne devait pas le porter dans son cœur après la bagarre de la veille ! Non seulement il avait démoli le mobilier, mais il avait provoqué une visite de la police, ce qui n'est jamais agréable pour la patronne d'un bar pas très honnête.
Du côté du nommé Hulsens, un point capital restait encore à élucider : qui alimentait le coffre du Crédit Lyonnais en dehors de feu Van Mael ? Trois personnes possédaient une clé de ce coffre ; deux de ces personnes étaient connues mais pas la troisième.
Maigre bilan, en définitive : le Darmstadt voguait vers Hambourg, Katz avait disparu et Coplan ne possédait plus la moindre carte qu'il pût jouer avec quelque espoir de succès.
Pour digérer cette conclusion, Francis but deux tasses de café noir. Ensuite, après avoir allumé une Gitane, il orienta sa méditation vers un horizon moins déprimant.
Tout compte fait, il avait peut-être tort de pousser les choses trop au noir. Que diable ! Il avait quand même déjà réuni une série d'éléments positifs !
On savait à présent qu'Anvers n'était pas le siège central de cette organisation d'espionnage et que celui-ci devait se trouver en Allemagne, bien qu'un chef d'orchestre invisible, placé à Anvers même, dirigeât les opérations locales.
Ces résultats, quoique fragmentaires, permettaient cependant de monter une vaste opération de police qui, logiquement, eût cassé les reins du prudent Z. 4 et stoppé ses entreprises criminelles. Des interrogatoires bien conduits pouvaient mettre à jour d'autres dessous de l'affaire.

Pour Coplan, la tentation était grande de sonner l'hallali. Mais il aimait le travail bien fait et il ne pouvait se résoudre à mettre en branle l'énorme machine du contre-espionnage occidental tant qu'il n'avait pas éclairci par lui-même les points demeurés obscurs.

Oubliant que sa montre était cassée, Francis voulut regarder l'heure. Dépité, il détacha le bracelet de son poignet et alla fourrer la montre dans la poche de son veston.

Il fit rapidement sa toilette et il quitta sa chambre.

Arrivé dans le hall de l'hôtel, il constata qu'il était déjà 10 heures un quart. Il se dirigea vers un des salons du rez-de-chaussée et il s'installa à une table pour rédiger deux télégrammes qui n'avaient comme but que d'informer son directeur et le général Curt qu'il avait changé d'adresse.

Il hésita un moment, se demandant s'il allait ajouter un commentaire.

C'est alors qu'il prit tout à coup la décision de quitter Anvers pour quelques jours ; sa présence dans la ville n'avait plus aucune utilité immédiate et elle risquait même de multiplier les désagréments.

Il eut la tentation de froisser les deux formules télégraphiques qu'il venait de remplir et de modifier les messages ; après un bref moment de réflexion, il se résolut à laisser tels quels les textes qu'il avait composés.

A l'instant précis où il gagnait la sortie pour se rendre à la poste, un chasseur de l'établissement s'amena dans le hall principal avec une grande ardoise sur laquelle apparaissaient les mots suivants écrits à la craie blanche :

« On demande M. Coplan au téléphone. »

Francis arrêta le gamin, lui glissa un pourboire et alla au bureau de la réception. L'employé s'exclama en le voyant :

- Ah ! monsieur Coplan !... Je croyais que vous étiez parti. C'est un appel à longue distance avec préavis. Voulez-vous patienter une minute, je vous prie ?

- D'où vient cet appel ? jeta Francis.

- Je l'ignore. C'est le standardiste qui a reçu la communication et qui a bloqué une ligne à votre intention. Si vous préférez remonter dans votre chambre, la communication vous sera transmise là-haut.

- D'accord, opina Coplan.

Revenu dans sa chambre, il décrocha promptement le combiné. Mais il dut poireauter plus d'un quart d'heure avant d'être relié à son lointain correspondant. Enfin, après des cliquetis et des bruits de friture, une voix féminine se détacha :

- Century hotel? Monsieur Coplan ?

- Oui, c'est moi, je vous écoute.

- Une seconde, on vous parle. Ne raccrochez pas...

Les bruits parasites reprirent de plus belle. Coplan en vint à penser qu'on l'appelait du Japon ou du Chili tant la gamme des chuintements qui lui agaçaient le tympan était variée.

Mais, soudain, une voix familière résonna avec netteté :

- Coplan ? Vous êtes là?

- Oui.

- Katz à l'appareil.

- Hello, Katz ! s'écria Francis. Où êtes-vous, mon vieux ? Sur la planète Mars, non ?

- Je suis à Hambourg.

- Sans blague ? Mais pourquoi ?

- J'ai fait ce que vous m'aviez dit, j'ai suivi votre gynécologue.

- Grands dieux ! lâcha Coplan, excité. J'espère que vous ne le lâchez pas d'une semelle ?

- Si, dit Katz, je l'ai quitté il y a environ une heure. Il rentre en Belgique et je ne sais pas ce que je dois faire.

Coplan sentit battre le sang dans ses veines. Un tel afflux d'idées envahissait son esprit qu'il n'arrivait pas à les coordonner d'une façon instantanée. Son désarroi ne dura d'ailleurs qu'une fraction de seconde. Il articula d'une voix sèche et incisive :

- Prenez une chambre à l'hôtel Sachsen, en face de la gare principale, et attendez-moi là. Ne bougez surtout pas jusqu'à mon arrivée.

- O. K. ! acquiesça l'agent de la C. I. A. Rien de particulier à m'annoncer ?

- J'arrive.

- So long! jeta encore Katz avant de raccrocher.

Coplan redéposa le combiné sur la fourche de l'appareil. Ensuite, allumant une Gitane, il se livra à un rapide calcul mental : Anvers-Hambourg, cela faisait au bas mot un trajet de 600 bornes, avec deux frontières à traverser. En roulant sérieusement, on pouvait arriver là-bas dans la soirée.

De nouveau. Francis empila ses effets dans sa valise. Il réclama sa note, mais il spécifia qu'il désirait néanmoins garder l'usage de la chambre, son absence n'étant que temporaire.

La facture était prête lorsqu'il se présenta au comptoir de la réception.

- Vous voudrez bien conserver jusqu'à mon retour le courrier qui vous parviendra à mon nom, recommanda-t-il au préposé. Je reviendrai dans quelques jours.

- Certainement, monsieur Coplan, promit l'employé.

- Je vous règle quatre jours en plus. Si je me trouvais dans l'obligation de changer d'avis, je vous en avertirais par télégramme.

- Entendu, monsieur Coplan.

Francis alla prendre sa DS dans un garage voisin, fit faire le plein d'essence et démarra.

Par la rue Dambrugge, il mit le cap sur la banlieue nord. Il contourna la gare de marchandises pour rejoindre la route des Pays-Bas et, les faubourgs dépassés, appuya sur l'accélérateur.

L'itinéraire était simple : Bréda, Arnhem, Munster, Bremen et Hambourg. Du terrain plat jusqu'au bout.

L’œil rivé à la route, Francis eut largement le temps de réfléchir. Le vapeur Darmstadt avait quitté le port d'Anvers exactement vingt-quatre heures plus tôt ; ce cargo ne filait probablement pas plus de 12 nœuds, et il lui faudrait donc plus de trente heures pour rallier Hambourg. Avec un peu de chance, Coplan estima qu'il pouvait se trouver sur le quai du port allemand pour accueillir l'ami Kyzels...

La DS franchit la branche sud de l'Elbe vers 7 heures du soir et s'engagea dans les installations portuaires de Hambourg.

Au volant de la voiture, Coplan se sentait un peu énervé. Si ses évaluations concernant l'horaire du Darmstadt se rapprochaient de la réalité, il ignorait cependant dans quelle mesure les marées pouvaient influencer la marche du navire. Or, il voulait à tout prix précéder le cargo.

Une chose était acquise désormais : les deux chaînes qui véhiculaient les renseignements récoltés par le réseau Z. 4 se rejoignaient à Hambourg. Le voyage éclair du Dr Seghers en avait apporté la preuve.

A 19 h 35, Coplan s'arrêtait devant le Sachsen hotel. Il mit pied à terre et il s'élança vers l'entrée de l'établissement.

A la réception, un gros bonhomme tondu écrivait avec application dans un immense registre.

- Ist Herr Katz da? demanda Francis au gros bonhomme.

- Yawohl, Mein Herr. Zimmer 14.

- Rufen Sie him. bitte (M. Katz est-il là? - Oui, Monsieur. Chambre 14 - Appelez-le, je vous prie).

L'employé décrocha son téléphone, appuya sur un bouton. Le correspondant dut répondre instantanément car le gros Allemand prononça aussitôt une phrase où le mot Herr revenait à plusieurs reprises. Il redéposa le combiné et adressa à Francis un petit signe affirmatif.

En attendant l'apparition de son collègue, Coplan se mit à compulser un volumineux indicateur téléphonique qui se trouvait sur le comptoir. Son doigt parcourait les numéros d'appel des bâtiments administratifs du port, et il finit par s'immobiliser sur celui du poste de pilotage.

Il demanda la communication et s'informa de l'heure à laquelle était attendu le cargo Darmstadt en provenance d'Anvers, et le numéro du quai où ce bateau devait s'amarrer.

Le fonctionnaire lui donna les renseignements séance tenante : le vapeur avait embarqué un pilote à Cuxhaven et il arriverait donc au Baakenhafen vers 22 heures.

Francis réprima un soupir de soulagement. Au moins, maintenant, il savait qu'il avait le temps de se retourner.

Katz déboucha de l'escalier, la mine réjouie. Il était vêtu d'une gabardine grise et d'un feutre gris.

- *Come on* ! lui jeta Francis. J'ai une faim de loup et je vous invite à dîner.

Les deux hommes montèrent dans la DS qui prit la direction du centre de Hambourg. Coplan grommela :

- Votre disparition subite m'avait donné quelques inquiétudes.

- Je m'en doute, fit l'Américain, mais il m'a été impossible de communiquer avec vous. Ce satané toubib est sorti de chez lui à 9 heures du soir et il est monté dans une Opel. Arrivé dans le centre, il a mis sa voiture dans un garage et il s'est rendu à la gare ; il a pris un billet pour Bruxelles et j'ai fait pareil. Je commençais à me demander s'il avait l'intention de me faire voir du pays pour se débarrasser de moi... Mais, lorsque nous sommes descendus à la gare du Nord, à Bruxelles, j'ai compris que l'affaire devenait sérieuse : il avait foncé immédiatement vers les guichets affectés aux grandes lignes internationales. Pour ne pas l'effaroucher, je me suis tenu à l'écart et j'ai pris un ticket de quai. J'ai pu constater qu'il grimpait dans le Nord-Express dont le départ était annoncé pour 22 h 40... J'ai fait demi-tour et je suis allé prendre un billet. Comme le docteur était monté dans une des voitures qui vont à Copenhague, j'ai pris un billet pour le Danemark. Mais mon client est descendu à Hambourg...

- Au fait, mon vieux, au fait, coupa Francis. Pourquoi avez-vous mis un terme à votre filature ?

- Parce que Seghers s'est rendu sans la moindre hésitation au siège du parti D. L. P. et qu'il en est ressorti au bout d'un quart d'heure. Il est retourné à la gare aussi sec.

- Et alors ?

- Vous n'êtes peut-être pas très au courant des affaires intérieures allemandes, bougonna Katz, mais je vous signale en passant que ce parti, sous une étiquette libérale, réunit un grand nombre de nationalistes allemands. Et savez-vous qui le dirige ?

- Non.

- Le général von Schwechten, ancien officier S. S. qui a fait six ans de prison pour crimes de guerre.

CHAPITRE X

Tout en conduisant avec vigilance, Coplan réfléchissait à ce que Katz venait de lui révéler.

Que la double chaîne d'Anvers se terminât en fin de compte dans un centre qui groupait des extrémistes, des anciens nazis et des agitateurs politiques de divers bords, cela n'avait rien de très surprenant en soi. Ce qui, à première vue, paraissait plus troublant, c'était la disproportion des moyens mis en jeu.

Se tournant vers l'Américain, Francis lui demanda sur un ton neutre :

- Vous considérez que l'affaire est dans le sac ?

- Ben dame I fit l'agent de la C. I. A. Et il ajouta :

- Il ne reste plus qu'à nettoyer ce réseau et à renvoyer en prison ceux qui n'auraient pas dû en sortir.

- A mon avis, vous allez un peu trop vite pour conclure, rétorqua Coplan. J'imagine volontiers qu'un groupe d'ex-officiers de la Wehrmacht rêve de reconstituer un service secret marginal et qu'il s'efforce de réunir des renseignements qui, un jour, seront précieux pour un gouvernement où ils auront leur mot à dire. Mais je ne vois pas où cette organisation tirerait les ressources suffisantes, non seulement pour jeter les bases d'une entreprise aussi complexe que celle que nous voulons détruire, mais surtout pour se payer le luxe de monter des filières doubles entre les multiples bureaux de l'OTAN et Hambourg ! Car enfin, représentez-vous ce que doit coûter une combine d'une telle envergure. S'ils veulent réellement se procurer des informations militaires émanant de tous les Q. G. du Pacte atlantique et s'ils généralisent le système que nous connaissons, il leur faut des tonnes d'or rien que pour rétribuer les intermédiaires !... Moi, cela me paraît impensable.

- Leurs espions sont peut-être branchés uniquement sur certains services de l'OTAN ? émit Katz, un peu décontenancé.

- Soyons serieux, dit Coplan. Les anciens officiers de l'armée allemande n'ont pas besoin d'agents clandestins pour savoir ce qui se passe à l'OTAN. Ils sont dans la place et ils y occupent de hautes fonctions très officielles.

Katz rejeta son feutre en arrière et se gratta le front, perplexe. La stratégie internationale n'était pas son fort et il commençait à se demander s'il n'avait pas commis une bévue.

- D'après vous, j'aurais dû continuer à tenir le Dr Seghers à l'œil ? marmonna-t-il, soucieux.

- Mais non, ce n'est pas de cela qu'il s'agît. Je voulais tout simplement vous faire comprendre que, contrairement à vos espérances, nous ne sommes pas au bout de nos peines...

Katz haussa les épaules.

- Si nous commencions par aller dîner ? proposa-t-il. Nous y verrons peut-être plus clair après.

Vers 9 heures et demie du soir, la voiture de Coplan était embusquée dans une zone d' ombre, au Baakenhafen. Sauf dans les docks où des navires étaient en cours de déchargement, le port était assoupi. De temps à autre, le sifflet d'une locomotive ou la sirène d'un remorqueur déchirait le silence nocturne. Le froid était piquant.

Pour tuer le temps, Francis avait allumé la radio. Katz prononça soudain :

- A propos, j'ai oublié de vous signaler quelque chose : ce Dr Seghers doit être un fanatique de la télé, car il a sur son toit une antenne mirobolante.

- Qu'entendez-vous par-là ?

- Eh bien, vous savez qu'il y a des gars qui ont la passion de capter les émissions les plus lointaines et qui ont, pour le faire, une antenne plus haute et plus complexe que les antennes standard. C'est le cas de ce toubib.

- Je vois ce que vous voulez insinuer. Cette antenne pourrait servir à tout autre chose qu'à capter des images, hein ?

- Oui, des ondes ultra-courtes, par exemple, souligna Katz. Dans cette partie de l'Europe, le pays est très plat. Avec un beam, sur sept ou huit mètres, on peut atteindre des distances considérables, même si la puissance est faible.

- Un bon point pour vous, mon vieux. C'est un détail à vérifier à la première occasion.

Le hurlement prolongé d'une sirène leur fit soudain dresser l'oreille.

Coplan murmura :

- Je parie que c'est notre cargo qui s'annonce.

- Tant mieux, fit Katz. Je commençais à m'endormir.

Les deux hommes ouvrirent les portières de la DS.

Le vent glacial les enveloppa et les fit frissonner. Ils débarquèrent et marchèrent jusqu'au bout du pier.

Ils distinguèrent alors la masse sombre d'un navire dont le tonnage correspondait apparemment à celui du Darmstadt. Les feux rouges et verts et les deux feux blancs des mâts du bâtiment piquetaient l'obscurité opaque de la nuit.

Une lente évolution de l'alignement de ces feux montra que le cargo virait de bord pour s'engager dans le bassin.

- C'est bien notre pirate ! exulta Francis. Il sera à quai dans une dizaine de minutes, inutile de nous presser.

Intéressés par la manœuvre du navire, Coplan et Katz virent l'étrave du navire qui s'approchait lentement. Le commandant Kyzels connaissait son affaire, il gouvernait son bateau avec sûreté et précision.

Coplan maugréa à mi-voix :

- J'espère que le capitaine a l'intention de débarquer ce soir même. Sinon, nous serons obligés de nous taper une nuit blanche.

- Je l'espère aussi, renchérit l'Américain. Je sens que j'ai vraiment besoin de sommeil.

Des silhouettes se profilèrent sur le quai : personnel du port, fonctionnaires de la douane et de la police, représentants de l'armement, etc.

Dans un sens, c'était curieux : cinq minutes plus tôt, le quai était rigoureusement désert. Et maintenant, des tas de gens arrivaient

sans qu'on sût d'où ils sortaient.
Coplan toucha le coude de Katz.
- Venez, regagnons notre poste d'observation. Ici, nous risquons de nous faire repérer.
Pendant leur absence, une autre voiture était venue se ranger à quelques mètres de la DS et stationnait en face de la grande porte d'un hangar. Le propriétaire de ce véhicule devait être sur le quai car l'auto était inoccupée.
Par mesure de précaution, Coplan exécuta une marche arrière et alla se ranger plus à l'écart. Il ne tenait pas tellement à ce que l'on remarque sa plaque d'immatriculation française, relativement insolite, malgré tout, dans cette province du Schlesvig-Holstein.
Brusquement, les treuils à vapeur entrèrent en action dans un tintamarre effroyable. Coplan expliqua à son compagnon :
- Ils préparent la passerelle... Le moment approche.
Pourtant, ils durent encore attendre plus d'un quart d'heure avant d'assister à la sortie des premiers marins qui débouchaient du hangar. Kyzels n'était pas du nombre.
Après une première fournée, rien ne se produisit pendant une dizaine de minutes. L'attente était plutôt énervante.
Coplan et Katz, les nerfs à vif, n'avaient plus la moindre envie de parler. Dans leur for intérieur, ils devaient bien s'avouer que les chances de voir débarquer le commandant du Darmstadt s'amenuisaient singulièrement.
Coplan faillit lâcher un juron de satisfaction lorsqu'il discerna la silhouette caractéristique du géant roux qui, en compagnie d'un fonctionnaire de l'administration portuaire, traversait l'espace qui séparait le hangar de la voiture garée à quelques pas de là. Un autre individu, un civil, les rejoignit un instant plus tard.
Le trio s'attarda pendant quelques instants, après quoi le fonctionnaire prit congé. Kyzels et l'autre bonhomme montèrent dans la voiture, une Volkswagen verte, qui exécuta un beau virage afin de prendre le chemin de la ville.
Maîtrisant son impulsion, Coplan laissa filer la petite voiture verte.
- Allons-y, Katz ! jeta-t-il quelques secondes plus tard.

Au loin, les feux rouges de la Volks étaient encore visibles, heureusement.

La DS reprit assez rapidement du terrain. Coplan dit à Katz :

- Essayez de noter les numéros de leur bagnole.

- Je l'avais déjà fait, répondit Katz.

La Volkswagen emprunta le pont qui enjambe l'Oberhafen Kanal et continua tout droit vers le centre de Hambourg. Elle roulait à fond de train.

Coplan maugréa, étonné :

- Ma parole ! Ils ont le feu au derrière, ces gars-là

- Ils ont peut-être une raison, bougonna Katz. Le type qui est venu accueillir le capitaine avec la Volks est sans doute pressé de mettre en lieu sûr la partie la plus précieuse du chargement du Darnzstadt !... Et qui sait ? Le capitaine ne veut peut-être pas lâcher sa marchandise avant d'avoir touché la contrepartie en espèce sonnantes et trébuchantes ?

- Tout à fait de votre avis, acquiesça Francis.

Dans la ville, la filature devenait plus scabreuse.

Katz s'exclama subitement :

- Tiens ? Ils ne prennent pas le chemin du local D. L. P... Ils auraient dû tourner à droite.

- C'était à prévoir, dit Coplan.

- Pourquoi ?

- Pourquoi voudriez-vous qu'ils aillent au même endroit que Seghers ? Ce serait plutôt anormal... D'ailleurs, faites attention, j'ai l'impression que la promenade touche à sa fin.

Effectivement, la Volkswagen ralentissait pour se ranger le long d'un trottoir et s'arrêter.

Coplan stoppa à son tour, à une quarantaine de mètres. Il vit les deux passagers de la Volks qui débarquaient et traversaient le trottoir pour aller sonner à la porte d'une maison.

Très vite, Francis redémarra, dépassa la petite voiture verte, tourna à gauche, fit un crochet sur la droite pour contourner un bloc d'immeubles et revenir ainsi dans la même rue mais en sens inverse.

Au passage, il nota le numéro de la maison dans laquelle Kyzels et son compagnon étaient entres. Au-dessus de la porte, il aperçut une enseigne métallique rouge et noire. Katz la vit en même temps et s'écria :

- Mince ! C'est un comble

- Bonne affaire, mon vieux exulta Coplan. C'est la dernière révélation que j'attendais.

Coplan prit également une chambre à l'hôtel Sachsen. Laissant Katz en tête à tête avec une bouteille de whisky, il passa vingt bonnes minutes sous la douche, histoire d'éliminer les fatigues accumulées au cours des heures précédentes. Ensuite, il se frictionna avec vigueur et il utilisa la moitié d'un flacon d'eau de Cologne.

Complètement revigoré, il enfila une robe de chambre et il alluma une Gitane.

- Et maintenant, lança-t-il à l'Américain, essayons de faire le point !... Quand vous m'avez annoncé que le Dr Seghers avait pris contact, ici à Hambourg, avec un foyer nationaliste allemand, j'ai attiré votre attention sur le fait qu'il y avait une disproportion énorme entre les moyens dont dispose éventuellement un petit parti politique et la mise en œuvre d'un réseau européen disposant de doubles filières... Or, comme ces deux filières existent néanmoins, je me trouvais dans l'obligation de conclure que celles-ci alimentaient deux clans différents. Et, par voie de conséquence, que le capitaine Kyzels pouvait parfaitement être en cheville, lui, avec une autre centrale que celle du parti D. L. P.

- Ouais, d'accord ! interrompit Kats. Mais il y a des bornes aux limites ! Que cette autre centrale soit d'obédience communiste et, comme telle, ennemie irréductible du D. L.P. dont la couleur est bien connue, vous admettez que c'est plutôt gratiné.

- Tout est relatif, mon vieux, remarqua Francis. Vous avez sans doute oublié que le nommé Tordeur a été épinglé lors de la découverte d'un réseau soviétique en France ?

- Soit. Mais l'espion Karl Eggert, lui, était un ancien S. S. ! rétorqua l'agent de la C. I. A.

- Justement, enchaîna Coplan. Récapitulons : nous sommes en présence de deux factions qui s'opposent farouchement en Allemagne même. La première se cramponne à l'idée d'indépendance absolue, avec la réunification, alors que la seconde s'est ralliée à l'U. R. S. S... Ces deux groupes peuvent avoir des raisons valables de s'intéresser aux plans stratégiques de l'OTAN. Bref, j'ai la conviction qu'il y a quelque part un personnage qui, lui, joue sur les deux tableaux.

- Dans ce cas, renvoya l'agent de la C. I.A. sur un ton pensif, nous devons envisager une autre hypothèse : la maison où Kyzels nous a conduits n'est sans doute pas le terminus de la ligne. Ce n'est encore qu'une étape intermédiaire. En fin de compte, ces gens-là refilent leurs tuyaux aux Soviets.

- Je n'en doute pas une seconde, appuya Coplan. Seulement, à Hambourg, nous découvrons les bénéficiaires, non les organisateurs... Le D. L. P. et son concurrent communiste sont des ennemis irréductibles ; il est donc exclu que ces deux clans aient monté conjointement un système aussi compliqué.

- Bon, grogna Katz, nous n'allons pas continuer à palabrer là-dessus pendant six mois ? Quelles sont vos intentions maintenant?

- Dormir pendant huit ou neuf heures et, après ce repos bien mérité, m'envoyer un solide petit déjeuner. Demain, nous ferons une virée jusqu'aux bureaux de l'OTAN et nous prendrons nos dispositions. Je n'ai pas du tout envie de m'éterniser ici.

Le lendemain, Coplan et Katz se rendirent ensemble au Q. G. local de l'OTAN et ils exhibèrent les papiers qui confirmaient leur appartenance aux services spéciaux interalliés.

Après quelques discussions, ils obtinrent une entrevue immédiate avec un haut gradé des services de sécurité, un militaire en civil, le colonel Chambers, de nationalité anglaise.

Long et maigre, portant des lunettes cerclées d'or, Chambers demanda aux deux visiteurs :

- Que puis-je faire pour vous, messieurs ?

C'est Coplan qui prit la parole :

- Je voudrais être mis en rapport avec la personne chargée de la répression des activités non autorisées.

Les sourcils du colonel s'arquèrent.

- Dans quel but ? questionna-t-il.

- Nous effectuons, mon collègue et moi-même, un enquête qui a débuté en France, s'est prolongée en Belgique et aboutit finalement ici même, à Hambourg. Nous voudrions examiner les mesures à prendre pour éliminer deux foyers d'espionnage, mais sous la réserve suivante : les opérations qui seraient éventuellement déclenchées devraient éviter des répercussions fâcheuses sur la phase finale de l'affaire.

Visiblement, le colonel britannique était surpris. Et même un peu vexé. Il n'appréciait guère le fait que deux confrères venus de l'extérieur vinssent le renseigner sur ce qui se passait à Hambourg. C'était son propre fief et il était censé savoir ce qui s'y passait, même dans les milieux clandestins.

Il resta un moment silencieux. Seul le tapotement régulier de son index sur sa table de travail trahissait sa nervosité.

- Je vais vous mettre en rapport avec le capitaine Morgan, mon adjoint, dit-il enfin. Il jurera de l'opportunité des dispositions à prendre.

Il appuya sur un bouton placé à sa droite. Un planton en civil se présenta, auquel il donna des ordres. Ensuite, se levant, il s'inclina avec raideur pour marquer la fin de l'entrevue.

A la suite du planton, Francis et Katz montèrent deux étages, enfilèrent divers couloirs et arrivèrent devant une porte qui ne portait aucune inscription. Le téléphone intérieur avait dû fonctionner, car l'huis fut ouvert de l'intérieur avant même que le planton eût frappé.

Le capitaine Morgan était sensiblement différent de son compatriote Chambers. C'était un homme d'une quarantaine d'années, petit de taille, trapu et costaud, aux yeux gris pleins de

méfiance. Avec sa mâchoire volontaire, il évoquait irrésistiblement le légendaire bulldog anglais.

- Messieurs...

En pénétrant dans la pièce, Coplan se fit la réflexion que c'était partout la même chose : des dossiers, des paperasses, et cette atmosphère administrative dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle est plutôt déprimante.

Après les présentations d'usage, Francis aborda le cœur du sujet :

- Vous n'ignorez sans doute pas que les milieux politiques allemands s'agitent beaucoup et que leur calme apparent cache en réalité une activité fébrile dont les desseins réels ne correspondent pas toujours à ce que l'on voit à la vitrine ?...

Morgan hocha la tête en signe d'assentiment. Coplan continua :

- J'ai un service à vous demander et j'espère que vous réserverez un accueil favorable a ma requête.

- De quoi s'agit-il ?

- Je voudrais que vous vous absteniez de toute action de surveillance ou de répression pendant quelques jours. Pour parler clairement, je voudrais que vous fichiez la paix à tous les suspects et autres agitateurs clandestins qui travaillent à Hambourg, et voici pourquoi : à diverses reprises, des documents importants ont disparu dans plusieurs bureaux de l'OTAN. Il y a environ deux semaines, des photocopies dont il n'existait que quelques exemplaires ont été dérobées à Mons et à Paris. Elles ont été retrouvées, les unes sur un nommé Eggert, à la frontière belgo-allemande, les autres sur un industriel abattu à Francfort. Mon collègue et moi-même avons été mandatés par le général Curt pour élucider cette affaire... Pour m'en tenir à ce qui vous concerne plus directement, je vous informe que deux plis sont arrivés hier à Hambourg par des voies différentes : le premier contient un document émanant de l'OTAN, mais c'est un faux qui a été fabriqué intentionnellement, et il doit se trouver en ce moment au siège du parti D. L. P... L'autre est un document original, authentique, qui nous est passé sous le nez et que nous n'avons pas pu intercepter ; mais nous savons que ce document-là a été livré hier au siège de l'I.

M. P... L'essentiel, du moins dans l'immédiat, c'est que ce second document n'aille pas plus loin, si vous voyez ce que je veux dire ?

Morgan approuva mais n'ouvrit toujours pas la bouche. Il ne devait pas être très bavard de nature. Coplan poursuivit donc :

- Je m'engage à vous fournir plus tard le signalement des deux convoyeurs qui assurent la liaison entre Anvers et Hambourg, mais il y en a peut-être d'autres qui n'ont pas été détectés... Bref, le coup de filet devrait englober les deux partis politiques que je viens de citer, et aussi l'armement Nordsee Handel Linie, car j'ai de bonnes raisons de croire que les commandants des unités de cette compagnie maritime trempent tous dans cette histoire d'espionnage international.

Pour la première fois, le capitaine britannique manifesta un certain intérêt.

- Vous pensez que la Nordsee Handel Linie est compromise ? fit-il sur un ton posé.

- J'en ai la preuve, affirma Coplan.

- Eh bien, tant mieux ! ponctua l'Anglais. Je vous avoue que cela me fait plaisir. J'étais sûr que l'individu qui dirige cette firme ne se tiendrait pas tranquille. Malheureusement, jusqu'à présent, je n'avais pas pu obtenir la moindre indication positive contre lui.

Katz intervint :

- Qui est-ce ?

- Un très curieux bonhomme, murmura Morgan. Son nom ne vous dira sans doute pas grand-chose, mais sa carrière est assez intéressante. Alors que ce type avait toutes les références possibles pour occuper de plein droit un fauteuil au banc des accusés au procès de Nuremberg, il a non seulement échappé à toutes les poursuites mais il a réussi à remonter à la surface avec un culot incroyable et une habileté diabolique. A l'heure actuelle, il est bel et bien réhabilité.

- Quel rôle a-t-il joué durant la dernière guerre ? s'enquit Francis.

- Officiellement, aucun. Et c'est cela l'astuce, bien entendu. Avant la guerre, il était un des grands patrons de l'espionnage industriel et, à ce titre, il dépendait du ministère de l’Économie. Pendant le conflit, il n'a exercé qu'une vague fonction de contrôleur administratif au

Sicherheits Dienst, sans participation directe... Naturellement, grâce à son activité antérieure, il connaissait d'une façon très précise la capacité de production de nombreuses usines étrangères, et plus d'un industriel belge, hollandais ou français a fini dans un camp de concentration pour n'avoir pas respecté les programmes de fabrication imposés pas le haut commandement nazi... Lorsque les troupes alliées ont occupé l'Allemagne, le personnage s'est littéralement volatilisé avec sa femme et ses gosses. Nous avons cru pendant longtemps qu'il avait péri dans un bombardement, jusqu'au jour où il est sorti de terre comme par miracle. Il y a de cela trois ans, et c'est ici, à Hambourg, qu'il a fait son apparition. Nos investigations n'ont rien trouvé qui pût étayer une accusation, mais nous tenions son dossier en réserve.

- Où a-t-il trouvé l'argent qui lui a permis de monter sa compagnie maritime ?

- Mystère, répondit Morgan. En fait, il a racheté progressivement des actions de la Nordsee Handel Linie jusqu'au jour où il a été majoritaire. Et il a aussitôt occupé le fauteuil directorial. Mais avec quel argent a-t-il acheté ces actions, nous ne le savons toujours pas.

- Comment s'appelle-t-il ? demanda de nouveau Katz.

- Ses papiers d'identité le désignent comme étant le Dr Siebel, mais nous savons que son nom véritable est Heinrich Hilmuth.

- Mais pourquoi le laissez-vous courir ? s'étonna Katz. Morgan haussa les épaules d'un air fataliste.

- Nous pourrions l'arrêter, bien sûr, mais à quoi bon ? Les années ont passé, le monde a évolué... D'ailleurs, il y en a des centaines qui sont dans le même cas. Et le soi-disant Siebel trouverait facilement 25 témoins qui viendraient déclarer au tribunal que cet homme a toujours été médecin de famille dans les Alpes bavaroises.

Il y eut un silence. A la fin, le capitaine anglais reprit :

- Il va sans dire que si vous m'apportez quelque chose de concret, un élément indiscutable, je ne me priverai pas de croquer le bonhomme. J'en profiterai pour lui faire payer les arriérés de sa dette.

- Mettons-nous bien d'accord, dit Coplan. Sauf avis contraire de ma part, vous pourrez déclencher votre action dans cinq jours, à 6

heures du matin. Allez-y durement, mais arrangez-vous pour que rien ne transpire à l'extérieur. Moi, de mon côté, je m'organise avec le général Curt pour que la rafle se produise au même moment en France et en Belgique. Je me charge d'ailleurs personnellement, avec mon ami Katz, de lancer l'offensive finale à Anvers.

Morgan, flegmatique, questionna doucement :

- Vous êtes bien sûr que vous aurez les éléments indispensables pour construire l'accusation ?

- Oui, dans quatre jours, déclara Francis.

CHAPITRE XI

La DS filait comme un bolide sur la route qu'elle avait empruntée quarante-huit heures auparavant, mais cette fois en direction d'Anvers.

Coplan, attentif à son volant, ne disait rien. A ses côtés, Katz, le visage inexpressif, mâchait du chewing-gum.

Les arbres qui bordaient le ruban goudronné défilaient à une cadence accélérée.

Katz, sortant brusquement de son mutisme, grommela :

- J'ai l'impression que ce capitaine Morgran connaît bien son affaire, non ?

- Il en a l'air, en effet, convint Francis. Il m'a fourni, sans le savoir, deux indications fort intéressantes.

Katz cessa un moment de mastiquer sa gomme et attendit la suite. Mais Coplan surveillait la route et se taisait. Katz, depuis le début de sa collaboration avec Francis, avait un peu la sensation désagréable d'avoir toujours une longueur de retard. Il était au courant de tout, il participait à toutes les démarches, il se concentrait sur les mêmes problèmes, et puis, résultat : il réalisait subitement qu'il y avait des tas de choses qu'il n'avait pas pigées, pas devinées.

Plutôt rogue, il articula :

- Je ne vois pas ce que Morgan a pu dire d'intéressant concernant notre boulot à Anvers.

Coplan eut un petit rire sec.
- C'est ce qu'il n'a pas dit qui m'a mis la puce à l'oreille, révéla-t-il. Souvenez-vous des paroles qu'il a prononcées au sujet du Dr Siebel, alias Hilmuth. A la capitulation, cet individu a disparu avec toute sa famille. Et puis, un beau matin, il revient s'installer à Hambourg, mais seul ! Dès lors, je me pose la question : où sont passés les membres de sa famille ? D'autre part, l'origine des fonds dont il a pu disposer pour acheter sa firme demeure mystérieuse... Ces lacunes ne vous suggèrent rien ?
- Non, dit Katz avec une simplicité désarmante.
- Mettez-vous dans la peau de cet homme. Incertain du sort qui l'attendait, il a probablement pris la précaution de mettre les siens en lieu sûr à l'étranger. Compte tenu de la situation qu'il avait occupée, il pouvait facilement fabriquer pour sa femme et pour ses enfants de fausses pièces d'identité.
- Et alors ? bougonna Katz.
- N'oubliez pas que ce type a passé la plus grande partie de sa vie dans l'espionnage. Il est inventif, il sait beaucoup de choses et il peut en tirer parti... Or, que voyons-nous ? Brusquement, après une longue éclipse, il remonte à la surface, il est riche et il rachète un armement maritime. Entre parenthèses, remarquez que ce genre d'affaires constitue un moyen d'action idéal, car il procure, sous des apparences parfaitement inoffensives, des facilités fantastiques : agences à l'étranger, contacts réguliers et sûrs avec de nombreux pays, transferts clandestins d'or et de devises, liaisons par radio, dépôt ou enlèvement d'agents, etc.
- Oui, théoriquement, la combine est géniale, reconnut l'agent de la C. I. A. Mais pour nous, sur le plan pratique, cela ne nous fournit pas les éléments d'accusation auxquels le capitaine Morgan faisait allusion. Légalement, vous n'êtes pas en mesure d'épingler des coupables.
- Encore un peu de patience, Katz, murmura Francis en souriant.
- Dites-moi toujours le fond de votre pensée, insista Katz.
En fait, Coplan n'avait pas envie d'en dire davantage. Certains scrupules l'en empêchaient, et aussi une sorte de vague

superstition. Il lui semblait que s'il dévoilait trop tôt ses batteries, les choses se mettraient inévitablement à tourner mal.

Comme la DS roulait à un train d'enfer, Katz estima dans son for intérieur qu'il avait intérêt à ne pas trop distraire le pilote de la voiture.

Francis dut ralentir pour la traversée de Breda. L'uniformité d'architecture des maisons était assez saisissante. Toutes ces bâtisses identiques, sagement alignées, d'une même propreté méticuleuse, garnies des mêmes rideaux aux fenêtres, semblaient sortir d'une usine travaillant à la chaîne. C'était certes rationnel, mais cela manquait d'originalité, de personnalité.

Les deux voyageurs ne furent pas fâchés de quitter cette agglomération pour retrouver le long ruban d'asphalte qui se déroula de nouveau devant le pare-brise de la DS.

Le franchissement de la frontière fut sans histoire et ne les immobilisa guère plus de cinq minutes. La course vers Anvers reprit.

Aux approches du grand port scaldéen, Coplan ralluma la conversation.

- Je voudrais vous confier trois missions, Katz, dit-il.

- Je vous écoute.

- Nous arriverons probablement au Century vers 8 heures. Il faudrait qu'avant 10 heures vous avez envoyé au général Curt un télégramme l'informant de notre démarche à Hambourg. Bien qu'il nous ait donné carte blanche, j'aimerais qu'il fasse confirmer officiellement les tâches dont Morgan va s'acquitter là-bas. Les Anglais sont foutus de ne pas bouger s'ils ne sont pas couverts par un ordre supérieur venu des hautes sphères de l'OTAN.

- Je stipule le jour J et l'heure H prévus pour 'opération ?

- Oui, naturellement. C'est capital.

- O. K... Et ensuite ?

- Précisez aussi que l'individu dont j'ai envoyé le signalement il y a quelques jours peut être appréhendé au même moment. Il doit être couvé par la D. S. T. à l'heure qu'il est.

- Entendu.

- Ce télégramme, c'est votre boulot le plus urgent, appuya Francis.

- Et les deux autres missions ?

- La deuxième ne viendra qu'après-demain... j'ai un rendez-vous avec Hulsens et je voudrais que vous preniez ce zèbre en filature pour dénicher enfin son adresse personnelle. Il faut que nous soyons fixés à ce sujet afin de pouvoir lui tomber sur le paletot à l'heure fatidique.

- Noté, acquiesça Katz. Je ferai l'impossible pour réussir.

- Quant à la troisième mission, il s'agit de me donner un coup de main quand nous irons chez le Dr Seghers.

L'Américain eut un gloussement profond.

- J'ai l'impression que vous montez votre scénario comme un ballet d'opéra ! Pourquoi tenez-vous tellement à frapper partout simultanément ?

- Parce que je ne veux à aucun prix que les membres de cette mafia aient le temps de communiquer entre eux et de se disperser au premier coup de tonnerre. Il faut vraiment les ramasser tous ensemble, et d'un seul coup de filet.

- On fera le maximum, opina Katz, philosophe.

Ils débarquèrent au Century à l'heure prévue. Leurs chambres les y attendaient, mais il n'y avait pas de courrier arrivé durant leur absence. Ils se séparèrent en se fixant rendez-vous pour le lendemain.

Dès qu'il fut seul dans sa chambre, Francis commença par se faire couler un bain très chaud. Il se déshabilla et il fuma une Gitane en attendant que la baignoire fût remplie. Il ne se prélassa pas plus de dix minutes dans l'eau, s'infligea aussitôt après une douche froide.

Sa fatigue ainsi dissipée, il se commanda un repas froid qu'il se fit servir dans sa chambre. Il mangea de bon appétit et, comme dessert, il dégusta un café-filtre aussi noir que du goudron, de quoi flanquer une insomnie à un gars atteint de la maladie du sommeil !

Il entendit sonner 10 heures au carillon de la cathédrale. Cela prenait tellement de temps qu'il était 10 h 5 lorsque les cloches se

turent.

Il vérifia minutieusement son G. P. Puis, après avoir enfilé son manteau, il partit.

Il faisait moins froid qu'à Hambourg, mais une pluie fine couvrait les pavés d'un enduit luisant et gras. De nombreux parapluies déambulaient sur l'avenue de Keyser. Les vitrines illuminées projetaient sur les trottoirs de grandes flaques blanches que traversaient les ombres des passants.

Au Meir, la plupart des étalages étaient éteints. Deux cafés, rideaux tirés, ne distribuaient qu'une clarté parcimonieuse.

Coplan marcha jusqu'au rempart Sainte-Catherine, puis il tourna à droite.

Arrivé à une cinquantaine de mètres du Bagatelle, il s'interrogea une dernière fois sur l'opportunité de sa visite. Il se demandait presque s'il n'était pas en train de tricher avec lui-même et si c'était bien pour les besoins de son enquête qu'il retournait avec un tel empressement à ce bar !

En vérité, il se sentait puissamment attiré par Hélène. Néanmoins, s'il désirait si vivement la revoir une dernière fois avant le déclenchement de la corrida, il obéissait peut-être à un ordre inconscient venu des profondeurs de sa sensibilité.

Que de fois, au cours de sa carrière, il avait eu des actes prémonitoires dont il comprenait seulement plus tard le mobile réel !

Il accéléra le pas.

Le dos voûté, la tête penchée pour échapper un peu à la pluie tenace, il tourna dans la rue Borze. Il éprouva un curieux sentiment de soulagement lorsqu'il discerna la lueur rougeâtre qui filtrait par les rideaux de velours du Bagatelle.

Quand il poussa la porte, il enregistra instantanément que le décor n'avait pas changé. Il traversa le vestibule, pénétra dans le salon.

L'atmosphère chaude, intime et confidentielle du salon ne paraissait pas avoir souffert de la tourmente qui avait secoué ces lieux quelques jours plus tôt. Lulu brodait, Hélène feuilletait un magazine illustré. Le box central était occupé par un quinquagénaire rougeaud qui s'écarta brusquement de Gaby en voyant apparaître

un client. Le chat était pelotonné sur un coussin, près d'un radiateur. Et Mme Françoise, aussi élégante que ses pensionnaires, lisait un roman.

Francis faisait déjà figure d'habitué. Les filles lui adressèrent un bonsoir maussade, formulé du bout des lèvres, tandis que la patronne le contemplait d'un œil a la fois sévère et anxieux.

Pour réchauffer l'ambiance, Coplan s'exclama :

- Du champagne, Mme Françoise ! Et quatre verres !...

La patronne, se détournant pour prendre une bouteille dans le réfrigérateur, marmonna sur un ton de reproche :

- Vous n'auriez pas dû revenir...

Francis eut une expression d'absolue innocence

- Ah ! Et pourquoi ?

La patronne ne répondit pas, et Coplan se demanda si c'était un conseil amical qu'elle venait de lui glisser ou si elle lui tenait rigueur de l'algarade qui avait détruit une partie du mobilier.

Il répéta :

- Pourquoi me dites-vous ça, Mme Françoise ?

- Parce que je n'aime pas que la police vienne fourrer son nez dans mes affaires, souffla-t-elle tout en dénouant le fil de fer qui enserrait le bouchon de la bouteille de champagne.

- Je n'y tiens pas trop non plus, marmonna Francis. Mais si je suis revenu, c'est pour vous dédommager. Cette histoire de l'autre jour m'a ennuyé, croyez-moi.

Il se tourna vers Hélène :

- Tu prends une coupe avec nous, beauté ? Et toi, Lulu ? Les deux filles se levèrent, mais sans manifester beaucoup d'enthousiasme. Elles s'approchèrent du comptoir, le visage fermé, le regard fuyant.

Coplan éprouva de nouveau, avec acuité, cette sensation bizarre qu'il avait eue quand il avait mis les pieds pour la toute première fois dans l'établissement : tout paraissait truqué dans cette boîte. Même le gros client affalé sur la banquette, dans le box, avait l'air d'un figurant.

Francis leva son verre pour trinquer. La patronne et les deux filles ne réagirent que très mollement. Le cœur n'y était pas, de toute

évidence. Seule Mme Françoise vida sa coupe d'une traite, sans respirer. Coplan maugréa :

- Qu'est-ce que vous avez ? Vous êtes en deuil ? La patronne répondit sur un ton amer :

- Les petites sont fatiguées. J'avais l'intention de fermer de bonne heure ce soir.

- Ah ! bon, grogna Francis, dépité. Je ne voudrais pas vous retarder.

Il vida sa coupe de champagne, chuchota à l'adresse de Mme Françoise (mais de telle manière que l'intéressée pût l'entendre) :

- J'aimerais passer un moment avec Hélène... Est-ce que cela vous embête ?

Hélène n'avait pas réagi. Était-elle d'accord ou non ?

Finalement, la fille jeta à mi-voix à l'intention de la patronne :

- Au trois.

Mme Françoise opina, regarda Coplan et déclara :

- Si cela ne vous fait rien, j'aimerais que vous régliez maintenant.

- Pourquoi pas ? dit Coplan, bienveillant. Pour moi, c'est la même chose, maintenant ou plus tard.

Il déposa un gros billet sur le comptoir, ajouta :

- Gardez la monnaie, madame Françoise. La bouche en coeur, la patronne murmura :

- Vous êtes gentil...

- Pas toujours, spécifia Coplan. Sauf avec les dames, bien entendu Hélène, impatiente, lui prit le bras.

- Viens, dit-elle.

Il acquiesça, posa sa main sur l'épaule de la prostituée, se tourna vers les autres :

- Bonsoir la compagnie, marmonna-t-il.

Hélène prit les devants et se dirigea vers l'escalier, Coplan derrière elle. Il l'avait lâchée, mais il la regardait avec une convoitise visible.

La chambre qui les avait accueillis lors de leur première entrevue les reçut derechef.

Une fois la porte refermée, Hélène hésita. Debout au centre de la pièce, elle questionna d'une voix à peine audible :

- Je me déshabille ?
- Ben, oui, quoi.

En fait, il était tiraillé entre des désirs contradictoires. Il avait effectivement des questions à poser à la fille, mais d'autres préoccupations l'habitaient en ce moment. Il n'avait pas oublié les images troublantes d'une nudité capiteuse et excitante, ces images qui étaient restées dans son souvenir.

Hélène articula d'une voix sourde :

- Tu rêves ?

Elle se tenait toujours au centre de la chambre, indécise, perplexe.

Il la contempla d'un œil pensif. Elle était moulée dans une robe du soir et son décolleté généreux offrait la naissance de deux seins superbes séparés par une ligne d'ombre velouteuse. Le tissu satiné qui gainait son corps lascif soulignait le galbe parfait des hanches et le jaillissement de la croupe charnue. Quant à son visage, d'un ovale très pur, les boucles blondes de sa chevelure soyeuse lui donnaient un attrait sensuel supplémentaire

Coplan s'avança vers elle, l'obligea à s'asseoir sur le divan et prit place à côté d'elle.

Sans avoir vraiment envie de fumer, il alluma une cigarette.

- Dis-moi, commença-t-il, que s'est-il passé l'autre jour, après mon départ ?
- Rien... Ils sont partis tout de suite après toi.
- Ils n'ont pas touché à l'enveloppe ?
- Non.
- Tu les connais, ces types ?
- Non.

Elle répondait avec indifférence, sur un ton désabusé. Il réfléchit un moment, puis reprit :

- Comment ont-ils pu savoir que j'étais avec toi dans cette chambre, ici ?
- Je me le demande.
- Sincèrement, tu ne les avais jamais vus auparavant ?
- Jamais.

- Et pourtant, par la suite, tu as bavardé très amicalement avec eux.

- Comment cela, par la suite ?

- Ben oui, le jour de la bagarre.

- Aucun rapport, dit-elle, catégorique. Ils étaient revenus pour moi.

Francis se rapprocha d'elle, lui glissa un bras autour de la taille.

- Écoute, mon chou, déclara-t-il, ce n'est plus le remplaçant de Van Mael qui te parle pour l'instant. Ni même un client ordinaire...

Elle s'écarta avec brusquerie et maugréa :

- C'est le Père Noël, peut-être ?

- Presque, riposta-t-il en souriant... Pour ma documentation personnelle, je voudrais que tu me racontes comment tu as été embringuée dans cette combine.

- Ça me regarde ! lança-t-elle d'une voix dure, le regard changé, la bouche frémissante. Pourquoi es-tu venu ce soir ? Si tu n'as rien à me remettre, fiche le camp.

Coplan arqua les sourcils.

- Doucement, fillette, murmura-t-il. C'est moi qui décide.

Le ton de Coplan avait eu des résonances métalliques que la fille avait parfaitement perçues. Elle eut peur et elle resta figée pendant quelques secondes. Puis, subitement, elle éclata en sanglots.

Ébahi par ce revirement inattendu, Francis prit la fille dans ses bras et la tint serrée contre lui comme on étreint une enfant. Cette malheureuse était à bout de nerfs, il le sentait. Et il avait l'impression qu'avec un peu d'adresse il pourrait la pousser à se confier, à parler.

Elle ne se débattait pas, bien au contraire. On eût dit qu'elle éprouvait un étrange réconfort dans ces bras puissants qui la berçaient avec une tendre rudesse.

Elle posa sa tête sur cette épaule virile et elle pleura en silence. Elle n'avait plus du tout son allure de vamp narquoise et insolente ; elle n'était plus qu'une petite fille frémissante, craintive, vulnérable, vidée de toute résistance.

Cette transformation de la personnalité de la prostituée avait fait naître en Coplan une émotion un peu trouble. Le parfum qui montait de cette chair capiteuse, la chaleur de ce corps à la fois souple et

voluptueux, l'ambiance équivoque de cette chambre, tout se liguait pour attiser les désirs qui harcelaient Francis.

Il avait beau se maîtriser, se dire qu'il devait exploiter la faiblesse de la fille pour lui arracher des renseignements qu'elle ne lui donnerait peut-être plus dans d'autres circonstances, il subissait intensément la montée sournoise de sa propre fièvre d'homme. La beauté pulpeuse d'Hélène agissait sur lui, l'appelait... Une pensée cynique le traversa : il pouvait faire d'une pierre deux coups. Et cette perspective, forgée sur-le-champ pour dénouer cette situation, emporta ses ultimes scrupules.

Il saisit Hélène aux épaules, la renversa sur le divan et lui donna un long, un très long baiser. D'abord passive, la fille s'abandonna sans répondre. Puis, vaincue, elle se mit à lui caresser la nuque, les cheveux. Finalement, ses lèvres se descellèrent et sa chair se mit à palpiter.

Les yeux fermés, elle respira plus vite, stimulée par sa propre ardeur, et elle se donna totalement.

Quand Francis émergea d'un anéantissement dont il n'aurait pas pu évaluer la durée, Hélène, la joue nichée au creux de son épaule robuste, somnolait dans un parfait abandon, la chair alourdie de langueur, de bien-être et de volupté comblée.

Il tenta de dégager son bras ankylosé, mais ce léger mouvement réveilla la belle dormeuse. Elle reprit conscience aussitôt, questionna d'une voix sourde :

- Tu dois t'en aller ?

Elle se redressa légèrement et elle le dévisagea en fronçant les sourcils.

- Je ne suis pas spécialement pressé, dit-il. Si tu veux que je reste, moi je me sens très bien près de toi.

Elle ne répondit pas, mais la façon dont elle se lova contre lui était éloquente.

Il admira le velouté de ces longues jambes féminines, la perfection suave de ce buste aux seins arrogants.

Une fois de plus, il se demanda ce qu'une créature aussi superbe faisait dans ce lupanar de troisième catégorie. Et pour quel motif elle avait accepté de participer aux activités d'un réseau d'espionnage.

Une impulsion soudaine l'incita à jouer franc jeu. Il renoua la conversation.

- Hélène, fit-il à mi-voix, sur un ton posé, je voudrais que tu me dises ce qui t'a poussé à venir travailler au Bagatelle... Non, ne bouge pas, nous sommes bien ainsi... Ce boulot n'est pas dans tes cordes, j'en suis sûr. Tu vaux tellement mieux que cela.

Elle esquissa une grimace résignée, amère.

- Parlons d'autre chose, veux-tu ? La vie est vache, tu dois le savoir. Et une femme ne choisit pas toujours sa route...

- D'accord, acquiesça-t-il, amical. Mais une chose me paraît tout à fait certaine : une fille comme toi n'aurais jamais choisi cette route-là si les circonstances ne l'y avaient forcée... Tu as dû avoir un coup dur, j'en suis convaincu. Mais lequel ?

- Rien de ce que l'on espère ne se réalise, soupira-t-elle. J'étais trop jeune pour avoir compris cela, hélas ! Je me suis mariée à dix-neuf ans... Et mon mari, un gamin en somme, a voulu jouer au gangster pour devenir très riche en très peu de temps. Il a tué un policier avant d'être abattu lui-même par les flics... Tu devines le reste : veuve d'un assassin, ma réputation fichue... Et comme j'étais orpheline, sans métier, que pouvais-je faire pour ne pas crever de faim ? Toutes les portes se sont fermées devant mon nez, sauf la porte du bordel.

Il y eut un silence.

A la fin, pour dire quelque chose, Francis marmonna :

- Eh oui, le destin est parfois cruel et je comprends ton découragement.

Elle se redressa d'un coup de rein, les yeux étincelants.

- Mon découragement ? siffla-t-elle. Tu n'y es pas du tout ! Ma haine, oui ! Ma haine de la vie, des hommes... J'avais surtout besoin de me venger, de faire du mal.

- Et c'est pour cela que tu as marché dans la combine ? glissa-t-il.

- Bien sûr ! Quand on m'a proposé ce job, j'ai accepté immédiatement. Du moment qu'il s'agissait de rouler les bourgeois, les gens honnêtes, les forces de l'ordre, j'aurais accepté n'importe

quelle proposition. Même si on m'avait demandé de flanquer des bombes dans un hôpital.

- Je te comprends. C'est un règlement de comptes entre toi et la vie... Mais qui t'a proposé d'entrer dans l'organisation ?

Hélène, épuisée par la violence de ses aveux, se laissa retomber sur l'oreille. Les yeux au plafond, elle articula :

Je n'en sais rien.

Il fut sur le point de jurer de dépit, mais il se dompta.

Alors qu'il ne s'y attendait pas, la jeune femme prononça sur un ton sardonique :

- Je travaillais ici depuis environ un mois quand, un soir, on m'a appelée au téléphone. C'était une voix d'homme, un de mes clients de passage probablement... Et ce type m'a demandé si cela m'intéressait de gagner beaucoup d'argent sans me fatiguer. Naturellement, j'ai tout de suite pensé que j'avais affaire à un mac professionnel, à un proxénète qui m'avait repérée. Mais le type a mis les choses au point de lui-même, spontanément. La seule chose que j'aurais à faire pour lui, c'était d'accepter une fois par semaine une enveloppe qu'un client viendrait m'apporter et de la remettre à un autre bonhomme. C'était absolument tout.

- Je vois... Mais ici, au Bagatelle, qui connaissait ton passé ?

- Que veux-tu dire ?

- Pourquoi cet inconnu s'est-il adressé à toi ? Pourquoi n'a-t-il pas fait sa proposition à Lulu ou à Gaby ?

- Je ne sais pas, avoua-t-elle. Peut-être qu'il était venu ici et que je lui avais tapé dans l'oeil. Les hommes, on ne sait pas ce qui se passe dans leur tête... Les uns préfèrent Gaby, les autres Lulu, et d'autres me trouvent la plus excitante... Quand un client vous choisit, vous ne...

Elle se tut brusquement et son visage se crispa, tandis que ses joues pâlissaient. Sa main se noua nerveusement autour du poignet de Francis.

Coplan tourna la tête et vit que la porte s'ouvrait lentement, sans bruit.

Le canon d'un silencieux émergea de la pénombre et une voix rêche articula :

- Vous êtes beaucoup trop curieux, monsieur Francis.

La porte s'ouvrit complètement et livra passage à Mme Françoise.

Elle n'avait plus rien d'aimable, la bonne dame. On eût dit qu'un masque était posé sur sa figure, un masque dur et cruel, impitoyable, implacable. Et sa main, qui étreignait le Lüger, ne tremblait pas.

- Levez les bras, monsieur Francis, grinça-t-elle, autoritaire. Et n'essayez pas d'atteindre l'étui de votre automatique. Je tire vite et bien, faites-moi confiance... Levez les bras.

Coplan s'exécuta, sans précipitation excessive. Tout près de lui, Hélène était raidie, contractée.

La patronne du Bagatelle ricana :

- Je me doutais depuis le début que vous étiez un salaud, monsieur Francis... Et si je vous ai laissé vivre, c'est parce que vous m'étiez utile. Maintenant, c'est fini.

- Allons, allons, plaisanta Coplan, ne vous énervez pas, madame Z. 4. Si vous êtes aussi bien renseignée que vous le prétendez, permettez-moi de vous faire remarquer que vous êtes en train de commettre une énorme sottise. Vous n'avez pas bien calculé vos chances, car je serai beaucoup plus encombrant mort que vivant, et surtout beaucoup plus dangereux.

- Ne vous bercez pas d'illusions, renvoya-t-elle, sarcastique. Et ne perdez pas votre salive à me faire du boniment... Hélène, prends le flacon de chloroforme qui se trouve dans le tiroir de la commode...

Le canon du Lüger, braqué sur la poitrine nue de Francis, se déplaça d'un centimètre, devenant aussi menaçant pour la fille que pour Coplan. Mais Hélène, pétrifiée, ne bougeait pas.

- Tu as entendu, oui ? gronda la patronne, hargneuse. Dépêche-toi !

Francis lança, ironique :

- Comme vous êtes agressive, madame Hilmuth ! C'est vous qui êtes en position de force et c'est vous qui êtes impatiente !... C'est ridicule, non ?

Avec une rapidité prodigieuse, il actionna la tirette qui pendait à deux doigts de sa main droite et, d'un même mouvement, il se jeta à

bas du divan.
Une obscurité totale s'était abattue dans la pièce. Trois coups de feu amortis retentirent presque sans intervalle.

CHAPITRE XII

Une odeur de poudre flotta dans la chambre après les trois détonations assourdies. Dans le noir, plus le moindre signe de vie ne se manifesta, pas même le souffle d'une respiration. Le temps lui-même semblait suspendu.
Enfin, la porte se referma et un pas furtif descendit l'escalier.
Quelques secondes s'écoulèrent encore, puis la chambre s'éclaira. Coplan, agenouillé sur le parquet, venait de tirer sur la cordelette qui commandait le commutateur électrique.
Ses yeux rencontrèrent d'abord le léger nuage de fumée bleutée qui planait au-dessus du lit-divan.
La porte du vestibule, au rez-de-chaussée, claqua.
Hélène, à demi couchée dans le lit, avait la tête penchée en avant, le menton touchant la poitrine. Des taches de sang maculaient le drap.
Coplan se mit debout, s'approcha de la fille, lui emprisonna la tête entre les deux mains. Tout examen était superflu : la mort avait été instantanée. Deux balles avaient perforé l'abdomen de la malheureuse, à la hauteur du foie.
En vitesse, Francis se rhabilla, dégaina son pistolet et fonça vers la sortie. Il dégringola l'escalier, traversa le vestibule et ouvrit la porte donnant sur la rue. Un rapide regard lancé de part et d'autre le rassura : la voie était libre.
Mme Françoise, après avoir tiré ses trois coups de feu, avait certainement pris la fuite. Et il n'était pas question de la rattraper.
Au reste, ce point était secondaire pour le moment. Coplan avait la certitude absolue qu'il retrouverait cette femme, et qu'il la retrouverait avant la fin de la nuit.

Longeant les façades de la rue, il fila comme une ombre. Peu soucieux de croiser des gens, il évita systématiquement les grandes artères et il fit une entrée très discrète au Century.

En passant dans le hall, il constata que l'horloge murale indiquait 2 heures et demie du matin. Le portier de nuit de l'hôtel, un vieux bonhomme aux cheveux blancs, somnolait dans un fauteuil.

Sans avoir attiré l'attention de ce gardien, Francis monta à sa chambre. Puis, subrepticement, il alla gratter à la porte de Katz.

L'Américain devait avoir le sommeil léger, car il émit un grognement et il vint aussitôt ouvrir l'huis. Les cheveux ébouriffés, les paupières lourdes, il maugréa d'une voix à peine audible :

- Gracious god ! Vous êtes somnambule ?

- Oui, comme vous le voyez, grinça Francis en pénétrant dans la chambre.

Il referma doucement la porte, dévisagea l'Américain et lui annonça :

- Changement de programme, Katz. Habillez-vous au galop... Et préparez votre artillerie.

- Ah bon ! laissa tomber l'agent de la C. I. A. sans faire de commentaire ni solliciter d'autre explication.

Il entra en action avec une promptitude étonnante. Son pyjama voltigea sur le lit défait, il attrapa ses vêtements et il s'habilla à une vitesse record.

Coplan lui demanda :

- Votre voiture est-elle loin de l'hôtel ?

- Je l'ai garée rue du Pélican.

- Parfait !

Dès que Katz fut prêt, ils quittèrent la chambre.

Étrangement souples et silencieux en dépit de leur robuste gabarit, les deux hommes se faufilèrent dans les couloirs et descendirent comme deux fantômes. Le gardien de nuit, toujours assoupi, ne les vit même pas passer lorsqu'ils traversèrent le hall noyé dans une demi-pénombre.

Ils marchèrent rapidement vers la rue du Pélican. Katz prépara ses clés de voiture.

- Où faut-il vous conduire ? questionna-t-il en s'installant au volant de sa Ford.
- Chez le Dr Seghers.
- O. K. Allons-y I acquiesça l'Américain en mettant le contact.
Puis, en démarrant, il ajouta sur un ton ironique :
- Vous savez, je vous signale que ce n'est pas l'heure de la consultation de votre toubib.
- Je m'en balance
- Nous risquons d'être mal reçus.
- C'est une urgence, ricana Francis.
La Ford, virant sur la gauche, rejoignit l'avenue de France. La ville était endormie, un vent froid balayait les rues sombres et désertes.
Katz marmonna :
- A propos, j'ai expédié le télégramme au général Curt. Mais j'ai l'impression que vous avez décidé de donner un petit coup d'accélérateur aux événements, non ?
- Ils s'accélèrent tout seuls et j'essaie de suivre le mouvement. En fait, la machine tourne plus vite que je ne le prévoyais. Je m'efforce tout simplement de ne pas perdre les pédales.
- Vous êtes ressorti dans la soirée ?
- Oui, dit Francis avec amertume. Mais ça ne m'a pas tellement bien réussi.
Il revit en pensée le visage cireux d'Hélène, ses yeux révulsés, son corps satiné tout maculé de sang.
- Foncez, mon vieux ! gronda-t-il. Vous roulez comme un sénateur. Nous sommes pressés.
Katz obéit.
La Ford exécuta un virage sur les chapeaux de roues pour enfiler la rue Anselmo, dansa sur les pavés et s'engagea à tombeau ouvert dans l'avenue Van-Rijswijk.
Katz annonça :
- Nous arrivons. Je m'arrête devant sa porte ?
- Oui... Nous ne...
Coplan se tut et ses yeux s'écarquillèrent. Katz, de son côté, proféra un juron.

Un spectacle inattendu s'offrait à leur vue : des étages supérieurs de la maison du docteur, d'épaisses volutes de fumée s'échappaient. La porte donnant sur la rue était grande ouverte.

L'immeuble était bel et bien en train de brûler. Et personne, dans le quartier, ne s'en était encore avisé.

Coplan n'hésita qu'une fraction de seconde.

- Venez, jeta-t-il à Katz d'une voix décidée. Allons-y quand même ! Il le faut.

Ils débarquèrent rapidement.

Katz, voyant que Francis dégainait son automatique, sortit également son arme.

Coplan s'élança, pénétra dans le vestibule de la maison, chercha un interrupteur, le trouva et l'actionna. Une vive clarté inonda le couloir du rez-de-chaussée et l'escalier de marbre montant vers l'entresol.

Sans tenir compte de la fumée âcre qui envahissait déjà le corridor, Francis grimpa quatre à quatre les marches de pierre, dépassa l'entresol et continua jusqu'au premier étage. Il ouvrit successivement plusieurs portes palières, découvrant des pièces luxueusement meublées mais vides de tout occupant.

Comme Katz lui avait emboîté le pas, il ordonna à celui-ci :

- Retournez en bas et montez la garde. Si quelqu'un cherche à se débiner, stoppez-le coûte que coûte.

Tandis que l'Américain redescendait, Coplan monta à l'étage supérieur. La fumée devenait de plus en plus dense.

Francis sortit son mouchoir et, de la main gauche, se protégea le nez et la bouche. Il se mit à tousser, ses yeux commencèrent à piquer douloureusement.

Ouvrant une première porte, il dut reculer. Le feu ronflait dans cette pièce, et l'apport d'air soulevait littéralement les flammes. Les vitres éclatèrent. Refermant aussitôt le battant, Coplan poursuivit son inspection.

Des foyers d'incendie avaient été volontairement allumés dans toutes les chambres de cet étage. Quant à l'étage au-dessus, il devait être complètement embrasé ; des brandons dégringolaient dans l'escalier, une chaleur torride se dégageait des murs.

Coplan eut alors la certitude que les habitants de l'immeuble s'étaient éclipsés après avoir fait tout ce qu'il fallait faire pour que le brasier détruise inexorablement, avant l'arrivée des pompiers, toutes les archives compromettantes que contenait la maison.

Pris de vertige, il s'agrippa solidement à la rampe et descendit, poursuivi par le souffle brûlant de l'incendie et entouré d'une fumée de plus en plus suffocante.

Lorsqu'il se retrouva sain et sauf dans le couloir du rez-de-chaussée, il entendit la sonnerie des voitures d'incendie.

Sur le seuil de l'immeuble, Katz surveillait l'avenue. Il fit signe à Coplan, lui enjoignant de se hâter. Le visage ruisselant de larmes, la gorge douloureuse, Coplan se rua vers la sortie.

L'incendie de l'imposante bâtisse projetait à présent une sinistre clarté rouge qui illuminait le ciel nocturne. Des débris calcinés s'écroulèrent avec fracas sur le trottoir.

Katz se glissait derrière son volant quand l'autopompe des sapeurs amorça son virage dans l'avenue. Une voiture échelle suivait le premier véhicule.

Coplan n'avait pas encore refermé la portière que déjà Katz démarrait comme une fusée. La Ford, tous phares éteints, se perdit dans la nuit.

Katz conduisait dans la ville déserte comme un enragé, sans trop savoir pourquoi mais sous l'impulsion d'une frénésie de fuite.

Coplan, renversé contre le dossier de cuir de son siège, reprenait graduellement son souffle et ses esprits. Il se tamponnait les yeux avec précaution pour ne pas les irriter davantage.

Il murmura soudain :

- Hé, allez-y mollo, mon vieux. Nous sommes tirés d'affaire maintenant et il est inutile de rouler comme un dingue. Où allez-vous

comme ça ?

- J'attends que vous me donniez des ordres.

- Arrêtons-nous un moment. Rangez-vous là-bas, dans cette avenue tranquille.

Katz obtempéra, coupa le contact, se tourna vers Francis et demanda :

- Pourquoi vouliez-vous aller chez Seghers ?

- Pour y retrouvez Mme Z. 4... Mais la salope m'a gagné de vitesse et elle a mis à profit le détour que j'ai fait pour vous prendre au Century. Elle a eu le temps d'anéantir les preuves de ses activités criminelles. Katz n'y était pas du tout.

- Mme Z. 4 ? répéta-t-il. Du diable si je sais de quoi vous parlez ! Qui est Mme Z. 4 ?

- La patronne du Bagatelle.

- Hein ? rugit l'Américain.

- Remarquez, je m'en doutais plus ou moins depuis l'épisode des deux gorilles qui avaient fait irruption dans la chambre où j'avais un tête-à-tête avec Hélène.

- Pourquoi ?

- Hélène ne connaissait pas ces deux zèbres. Par conséquent, qui pouvait savoir que je me trouvais dans ce bar à ce moment-là ? Mme Françoise, bien sûr ! Et qui pouvait s'intéresser d'une façon aussi directe à mon entrée dans le circuit comme remplaçant de Van Mael ? Une seule personne : Z. 4... La conclusion logique, mathématique, désignait la patronne. D'ailleurs, elle seule connaissait le numéro de la chambre que j'occupais avec Hélène...

- Dans ce cas, pourquoi n'avez-vous pas coincé tout de suite cette sacrée bonne femme ? objecta l'Américain, le visage assombri.

- Comment aurais-je pu démontrer, prouver qu'elle était bien dans le coup ? Aucun des membres de sa bande n'avait jamais vu le chef en chair et en os, tout se faisant par téléphone. Même Hélène ignorait qu'elle se trouvait placée en permanence sous la supervision directe de Z. 4. La pauvre fille ne saura jamais que ses confidences à Mme Françoise la désignaient comme un instrument de premier choix !... Elle ne s'est d'ailleurs jamais doutée qu'un

microphone avait été installé dans les chambres et que tout ce qui se passait entre elle et ses clients était contrôlé.

Katz articula en hochant la tête :

- Toute cette affaire était admirablement goupillée, quand on y réfléchit.

- Le soir où j'ai délibérément provoqué une bagarre dans le bar, expliqua Francis, j'espérais que la patronne allait sortir de sa neutralité et commettre l'erreur de prêter main-forte à ses deux gorilles, mais j'avais sous-estimé son habileté. Elle ne tenait pas plus à se démasquer à leurs yeux qu'aux miens. Et ces deux loustics ne s'imaginaient pas que les ordres qu'ils recevaient par téléphone venaient en droite ligne du Bagatelle.

- Ce soir-là, fit remarquer Katz, quand je suis venu à la rescousse, la patronne n'était plus là.

- Exact. Elle s'arrangeait toujours pour déguerpir au bon moment. Quand elle m'a fait interroger par ses deux hommes de main, elle s'était éclipsée également, comme par hasard.

Il y eut un silence.

La pluie s'était mise à tomber et des striures mouillées zébraient le pare-brise de la Ford.

Katz bougonna :

- Et maintenant, que faisons-nous ?

- D'abord, où sommes-nous ici ? dit Francis en se penchant pour scruter les alentours au travers des vitres de la voiture.

Le morne paysage qu'il aperçut ne pouvait être qu'un décor de la banlieue anversoise. Des baraquements, des terrains vagues, de rares lampadaires électriques, par le moindre noctambule...

Il murmura :

- Si ma mémoire visuelle ne me trompe pas, nous devons être à Berchem. Faites demi-tour.

- Nous rentrons ?

- Non, pas question ! La chasse continue... Mettez le cap sur le port.

- Sur le port ? s'exclama l'Américain, effaré.

- Mais oui ! confirma Francis. Et il précisa :

- Hangar 108 !

- Qu'est-ce que vous comptez faire là-bas à cette heure-ci ? Vous oubliez peut-être que le Darmstadt se trouve à Hambourg en ce moment ?

- Ne vous tracassez pas, mon vieux. Si mes déductions sont exactes, un autre bateau de la même compagnie doit être à quai actuellement. Où croyez-vous que Mme Françoise et le Dr Seghers aient pu trouver un refuge sûr, en pleine nuit, après avoir mis le feu à leur quartier général ?

- Merde, grommela Katz en amorçant un virage sur l'aile.

La voiture fila derechef à toute allure et les pneus chuintèrent sur la route mouillée. Le conducteur alluma ses phares de route.

Katz s'exclama tout à coup :

- Et Hélène ? Vous la laissez tomber purement et simplement ? Cette fille sait peut-être plus de choses que vous ne le croyez, et elle risque de nous doubler.

- Pas de danger, maugréa Francis, acide. J'ai oublié de vous le dire, mais la malheureuse est morte cette nuit.

- Vous l'avez liquidée ?

- Non, c'est Mme Françoise qui l'a abattue. Je vous raconterai cette histoire plus tard.

- Pourquoi diable la patronne du Bagatelle a-t-elle éliminé sa propre collaboratrice ?

- Hélène s'est montrée trop bavarde, et Z. 4 a estimé plus prudent de lui fermer la bouche à tout jamais. Elle a d'ailleurs voulu me bousiller par la même occasion ; peut-être me croit-elle mort, je n'en sais rien. Tout s'est passé dans l'obscurité.

Concentré sur sa conduite et les yeux braqués droit devant lui, l'Américain marmonna :

- Vous avez le don de m'épater, vous I Et moi qui me figurais que vous étiez en train de dormir dans votre lit !

- Maintenant, essayez de vous taire pendant dix minutes et roulez plus vite, abrégea Coplan d'un ton sec. Le temps travaille contre nous, pensez-y !

Piqué au vif, l'agent de la C. I. A. enfonça l'accélérateur. La Ford, cravachée, bondit en grondant. Ce brutal changement de rythme colla davantage Francis contre le dossier de son siège.

Katz démontra qu'il était capable de piloter comme un véritable champion. Au débouché de l'avenue de Malines, il bifurqua sans ralentir dans l'avenue de France. C'était tout droit vers le port.

En traversant le carrefour central, à l'Opéra Royal flamand, Coplan put saisir au vol les indications fournies par une grande horloge publique : 4 heures du matin.

Les mauvais pavés succédèrent brusquement au macadam et la Ford fut secouée avec violence. Katz bougonna :

- Vous me payerez les ressorts, hein ?

- C'est l'OTAN qui paie, ne vous en faites donc pas I riposta Francis.

Ils arrivèrent enfin en vue du bassin Albert et les phares de la voiture firent apparaître les grands cercles blancs sur lesquels se détachaient les numéros des hangars : 102... 104...

- Stop I commanda Coplan.

La voiture s'immobilisa après plusieurs mètres de freinage. Les deux hommes débarquèrent, refermèrent les portières en évitant de les faire claquer.

Ils poussèrent la grille marquant la limite des installations portuaires et ils marchèrent vers le quai.

Effectivement un cargo qui ressemblait comme un frère au Darmstadt était amarré. Des projecteurs éclairaient les treuils et les cales du bateau, de grosses bouffées de fumée noire s'échappaient de la cheminée, une agitation insolite régnait à bord.

- Ils vont appareiller ! jeta Coplan comme ils s'approchaient de la poupe. Regardez, les matelots s'occupent déjà de la manœuvre.

Les reflets de l'eau permettaient de lire le nom et le port d'attache du navire : Leipzig-Hambourg.

Francis souffla :

- L'équipage se rend sur la plage avant. Profitons-en pour monter à bord.

Ils se dirigèrent vers la passerelle, la franchirent avec le plus grand naturel. L'homme de garde à la coupée vint au-devant d'eux et demanda d'une voix enrouée :

- *Was wollen Sie*?

Francis répondit en allemand :

- Une communication urgente pour le capitaine. De la part de la compagnie.

- *Ein moment, bitte*.

Le marin s'éloigna. Coplan et Katz lui emboîtèrent le pas, comme des gens trop pressés pour attendre. L'Allemand eut un instant d'hésitation, puis il grimpa l'escalier menant au captain-deck. Il s'engagea dans la coursive et frappa à la porte de l'appartement du commandant.

- *Herein* ! proféra d'une voix forte et impérieuse.

Le matelot ouvrit la porte. Coplan murmura un vague mot et écarta délibérément le marin allemand pour pénétrer avant celui-ci dans la cabine. Katz le suivit et referma le battant au nez du matelot.

- Conduisez-moi dans la cabine de Frau Siebel, intima Francis au capitaine, en allemand.

Pour conférer un maximum d'autorité à son ordre, Francis avait brusquement exhibé son G. P.

Le capitaine, un énorme gaillard blond, vêtu de gros drap bleu foncé, ouvrit des yeux ronds et fixa sur l'automatique un regard ébahi.

Katz sortit également son Colt. Il ne pigeait rien aux intentions de Coplan, mais il jugeait utile de participer d'une manière aussi directe que possible aux opérations.

Le commandant articula :

- Il n'y a aucune femme à mon bord. De quel droit mettez-vous les pieds sur ce bateau ?

Francis répondit, glacial :

- Si Frau Siebel n'était pas ici, vous n'auriez aucune raison d'appareiller quelques heures après votre arrivée dans le port.

- Elle n'est pas à bord, répéta l'Allemand. Et si vous ne me croyez pas, cherchez-la vous-même.

- Bien, vous l'aurez voulu, dit Coplan. Puis, à Katz :

- Endormez-moi ce zèbre immédiatement, mon vieux.

L'Américain rengaina son colt, marcha vers le capitaine. Le direct envoyé par Katz fut plus rapide que la foudre. Touché au menton, le commandant n'eut même pas le temps de pousser un soupir. Assommé net, il s'affaissa.

Coplan approuva d'un clin d'œil amical l'intervention décisive de son compagnon, puis il ordonna, laconique :

- Ligotez-le au moyen de sa ceinture.

Katz exécuta rondement cet ordre. Il terminait sa besogne quand une main frappa à la porte. Francis gueula :

- *Herein* !

Le battant pivota, et un officier de marine à trois galons enjamba le seuil. Coplan lui agrippa le bras, attira rudement le bonhomme dans la cabine et lui assena un formidable coup de crosse sur le crâne. Le type dégringola au plancher.

- Et de deux, ponctua Coplan. Sans ces deux gars-là, le navire est incapable de lever l'ancre. Venez, Katz.

Ils sortirent, et Francis referma la porte à clé, empocha la clé.

- Commençons par le salon, décida-t-il.

Un escalier intérieur descendait vers la partie du château située au niveau du pont. Ils l'empruntèrent pour accéder à la salle à manger.

Dans ces installations faites au moyen de tôles d'acier, il était pratiquement impossible de se déplacer sans faire du bruit. Heureusement, les deux autres officiers du bâtiment devaient se trouver sur le pont et les mécanos dans la machinerie.

Coplan avisa l'entrée du salon. Il poussa la porte d'un coup de talon et s'encadra dans l'ouverture, le pistolet au poing.

Un cri de frayeur avait marqué son apparition. Mme Françoise et Hulsens, les yeux agrandis de stupeur, levèrent les bras avant d'en avoir été priés.

- Ravi de vous revoir, grinça Francis.

Il franchit le seuil surélevé de la pièce, imité par Katz. Mais, à cette seconde précise, un coup de feu zébra l'obscurité de la coursive.

- Notre ami Seghers, maugréa Coplan... Katz, essayez de...

Il se baissa brusquement, mais pas assez vite pour éviter le couteau que Hulsens venait de lancer avec une prestesse fulgurante. La lame effilée se ficha dans l'épaule de Coplan, lui causant une douleur aiguë. Le G. P. aboya aussitôt avec une puissance étourdissante. Et, subitement, ce fut une pétarade

effrénée. Mme Françoise avait réussi à sortir son Lüger et tirait à son tour.

Le duel fut bref mais impitoyable.

Quand le silence retomba dans la pièce, Mme Françoise gisait sans vie sur le tapis et Hulsens, mort également, avait la moitié de la tête écrabouillée.

Katz, livide, s'accrochait tant bien que mal à la porte. Il avait encaissé un pruneau dans la cuisse, le sang dégoulinait sur sa chaussure.

Un silence étrange régnait subitement à bord du cargo. Les matelots, terrorisés par cette fusillade, avaient dû chercher refuge dans le gaillard d'avant.

Coplan prit son mouchoir pour étancher la plaie qu'il avait à l'épaule. Il demanda à Katz :

- C'est grave ?

- J'espère que non, mais je ne peux plus remuer la patte.

- Ne lâchez surtout pas votre colt. Et si vous êtes attaqué, défendez-vous. Moi, je vais essayer de retrouver Seghers.

Il eut un vertige vite surmonté. Serrant les mâchoires, il partit vers la coursive. Le courant d'air marin qui balayait le couloir lui fit du bien.

CHAPITRE XIII

Au lieu de se diriger vers le pont, Coplan gravit les marches de l'escalier intérieur. Il atteignit le captain-deck et il progressa jusqu'à l'extérieur où il emprunta l'escalier qui conduisait à la passerelle. Le vent du large, en lui giflant le visage, acheva de dissiper le vague malaise qu'il avait éprouvé à la suite du coup de couteau. Il remit son mouchoir dans sa poche et cessa de s'occuper de sa blessure.

Il savait où trouver Seghers.

Le salaud n'avait probablement pas eu le temps de se servir de son émetteur clandestin ; mais, voyant que les choses tournaient de plus en plus mal, il allait sans doute essayer d'alerter sa compagnie

maritime par le truchement des installations radioélectriques du Leipzig.

Coplan se hissa sur la dernière marche de l'escalier. Le dos appuyé au railing, il progressa vers la cabine radio.

Il ouvrit la porte et il aperçut le Dr Seghers, penché sur les cadrans et actionnant les manettes de l'émetteur. Le docteur tourna brusquement la tête vers l'huis, eut un haut-le-corps, se redressa. Un éclair jaillit du canon du G. P.

L'espion, foudroyé par une balle entre les deux yeux, tournoya sur lui-même et tomba lourdement au sol.

Katz, au salon, enregistra la détonation caractéristique du G. P. et devina que la scène finale venait de se jouer. La sirène lointaine d'une voiture de police le plongea dans un intense ravissement.

Coplan se réveilla dans une clinique aux murs ripolinés. Il était étendu dans un lit d'une blancheur immaculée et trois fleurs étaient piquées dans un vase en forme de flûte posé sur la table de chevet.

Dans le lit voisin, Katz ronflait comme un bienheureux. Devant la porte, à califourchon sur une chaise de métal, un flic en uniforme, la mitraillette en bandoulière, montait la garde.

Francis prononça à mi-voix :

- Quelle heure est-il ?

Le policier répondit d'un air peu aimable :

- Onze heures.

- Onze heures du matin ?

- Oui, naturellement.

Coplan opina. Puis, avec un léger sourire :

- Voulez-vous me donner un coup de main pour m'aider à sortir de ce lit ?

- C'est interdit, opposa le policier. Pourquoi voulez-vous vous lever ?

- Parce que j'ai des tas des choses à faire.

- C'est interdit, répéta le flic, buté.

- Dans ce cas, appelez l'infirmière ou votre chef.

- Vous n'avez pas d'ordres à me donner, maugréa le policier. Vous êtes en état d'arrestation.

- Je n'en disconviens pas, admit Coplan, compréhensif. Seulement, j'ai des choses urgentes à faire et je tiens à les faire, en état d'arrestation ou non. Alors, débrouillez-vous ! Tirez une rafale de mitraillette si le cœur vous en dit, mais appelez quelqu'un. Je suis un agent des services spéciaux français et je suis ici en service commandé.

Ébranle, le policier hésita. Après avoir réfléchi, il découvrit le moyen de concilier ses consignes et la requête du suspect qu'il devait garder à vue.

Sans quitter Coplan du regard, il se leva, entrouvrit la porte de la chambre et parla en flamand à un collègue invisible, assis dans le long couloir silencieux.

Quelques minutes plus tard, plusieurs personnes firent irruption dans la chambre des deux blessés. Coplan, impassible, repéra, d'après leur uniforme, un officier de gendarmerie, un capitaine de l'armée belge et un commissaire de police qui devait être le supérieur du flic à la mitraillette. Un autre inconnu, un civil, s'amena également.

- Messieurs, je vous salue, lança Francis. Voulez-vous avoir la bonté de congédier mon respectable gardien. Ce que j'ai à vous dire est confidentiel.

Le policier à la mitraillette, furibond, obtempéra lorsque son chef l'envoya continuer sa faction dans le couloir.

Coplan, satisfait, enchaîna :

- Je présume que vous avez eu le temps de vérifier mon identité ? En tout état de cause, je le souhaite, car vous allez devoir me rendre un grand service.

Le capitaine de gendarmerie émit d'une voix rogue :

- Oui, nous savons qui vous êtes, mais avant d'aller plus loin, il faut que vous nous expliquiez pour quel motif vous avez tué trois personnes à bord d'un cargo étranger abrité dans notre port, et cela après avoir assommé deux officiers du même navire !...

- Désolé, capitaine, murmura Francis. Pour l'instant, je ne suis pas autorisé à vous fournir la moindre indication à ce sujet. La seule

personne à laquelle je puisse faire des révélations est le général américain Curt, des services de surveillance de l'OTAN.

Ces paroles, prononcées sur un ton calme mais résolu, firent impression. Le visiteur en civil intervint pour déclarer d'une voix posée :

- Je suis le commissaire Goossens, de la Sûreté nationale belge. Etiez-vous en état de légitime défense lorsque vous avez fait usage de votre arme ?

- Évidemment, assura Coplan, souriant. Lequel d'entre vous représente le service belge du contre-espionnage ?

Le militaire et le policier en civil échangèrent un regard vaguement embarrassé. Finalement, c'est le capitaine qui répondit :

- Nos attributions respectives se chevauchent quelque peu dans ce domaine, mais pourquoi posez-vous cette question ?

- Je voudrais faire parvenir un message extrêmement urgent au capitaine Morgan de l'Intelligence Service, actuellement en poste à Hambourg comme agent de surveillance de l'OTAN. Et je voudrais également envoyer un message au général Curt, à son Q. G. de Mons.

- Je peux me charger de ces messages, assura l'officier belge. Doivent-ils être rédigés en code ?

- Non, je peux me débrouiller. Passez-moi du papier et un stylo-bille, je vous prie.

Le commissaire Goossens plongea sa main dans la poche de son manteau et en sortit les objets réclamés par le blessé. Celui-ci se souleva légèrement contre les coussins et releva ses genoux rapprochés afin de se ménager une écritoire.

Il se concentra pendant deux ou trois minutes, puis il rédigea un texte plutôt bref.

- Voici, dit-il en tendant le feuillet à l'officier. Le texte est le même pour les deux messages.

Goossens, récupérant son bloc-notes et son stylo, murmura :

- N'est-il pas indiscret de vous demander si votre mission est en rapport avec le vol des documents stratégiques de l'OTAN ? Coplan répondit franchement :

- Oui.

Le vendredi 21 novembre, à l'aube, des détachements militaires cernèrent, à Hambourg, les locaux de deux partis politiques dont le rôle était cependant minime dans la vie électorale de l'Allemagne. En même temps, les dirigeants de ces deux formations étaient appréhendés à leur domicile. Par ailleurs, le siège de la compagnie maritime Nordsee Handel Linie fut soumis à une perquisition minutieuse, et son directeur, le Dr Siebel, emmené sans résistance.

Le capitaine Morgan eut ainsi le plaisir de mettre un terme à la carrière d'un espion international qui avait conçu et mis sur pied un étonnant système dont Coplan avait découvert la clé.

Lorsque l'officier britannique pénétra dans le cabinet de travail de l'armateur, il se trouva en présence d'un individu âgé d'une soixantaine d'années, mince et svelte, presque chauve, au teint pâle, aux yeux bruns qui brillaient d'un singulier éclat. Le grand front dégagé attestait une intelligence au-dessus de la moyenne, et Morgan n'oubliait pas que cet homme, docteur en sciences économiques, le plus brillant élément de sa promotion, avait été, à l'époque, un des espoirs de son pays. A vingt-sept ans, il avait été nommé à de très hautes fonctions et il avait prouvé, durant la dernière guerre, que sa réputation n'était pas surfaite. Le désastre militaire de sa patrie avait certes ruiné sa carrière, mais sans abattre le personnage.

Quand Morgan lui signifia son arrestation, Hilmuth ne protesta pas. D'un air froid et distant, il prit son manteau et il suivit l'officier anglais.

La Sûreté belge, de son côté, arrêta un homme d'apparence fort distinguée, juste au moment où il ouvrait un certain coffre à la succursale anversoise du Crédit Lyonnais.

Et, à la même heure, à Paris, la D. S. T. épinglait un monsieur d'une cinquantaine d'années, grand et portant beau, qui fut promptement conduit en prison.

Ces diverses opérations, menées avec discrétion, étaient la conséquence des télégrammes de Coplan demandant que l'heure H

du jour J fût avancée de quarante-huit heures.

La presse mondiale ne fut mise au courant que plus tard, et partiellement ; mais elle imprima néanmoins des articles sensationnels dont les lecteurs prirent connaissance avec satisfaction car les manchettes proclamaient :

« DEUX CENTRALES D'ESPIONNAGE DECOUVERTES EN ALLEMAGNE » et L'EUROPE RESTE BIEN DEFENDUE ».

Coplan, à la lecture de ces titres, ne put réprimer une petit grimace sceptique. Son interprétation personnelle différait sensiblement de l'opinion des journalistes.

Dans sa chambre, à la clinique anversoise, Katz rongeait son frein. Le fait d'être exclu de la phase finale de l'affaire le dépitait profondément.

Coplan, admis à quitter l'établissement le jour même de son arrivée,sa blessure à l'épaule étant sans gravité réelle, était parti sans fournir la moindre explication à son collègue de la C. I. A.

Francis avait commencé par une visite au général Curt à qui il avait remis son rapport. Ensuite, ayant pris le train pour Paris, il était allé chez le Vieux. Ce dernier, voyant apparaître son principal collaborateur avec un bras en écharpe, avait évidemment maugréé :

- Vous ne changerez donc jamais ? Pourquoi diable ne pouvez-vous pas exécuter mes ordres sans jouer du revolver ?

- Quand ma vie est en jeu, j'agis d'abord, je réfléchis ensuite, dit Coplan, répétant la phrase célèbre d'un homme politique belge.

- En définitive, que s'est-il passé exactement ?

- Le problème était plus ingrat que je ne le pensais, avoua Francis. Au départ, je croyais qu'il s'agissait du schéma classique : remonter la filière jusqu'au cerveau et anéantir l'organisation. Mais, sur place, je n'ai pas tardé à me rendre compte que c'était plus subtil. Le réseau Z. 4 comportait deux chaînes distinctes. Et ces deux chaînes, tout en opérant simultanément, parallèlement, s'ignoraient l'une l'autre. Seul Van Mael occupait une position de charnière, et c'est ce détail qui a failli me coûter la vie. Par chance,

une anomalie relevée pendant le travail a éveillé ma méfiance : les deux terminus de l'organisation Z. 4 se trouvaient, politiquement parlant, aux antipodes l'un de l'autre.

- Bigre, lâcha le Vieux. Et alors ?

- C'est ce qui m'a induit à penser que je me trouvais en présence d'un réseau qui ne se rattachait ni à une cause politique ni aux intérêts nationaux d'un pays. C'était tout bonnement une entreprise commerciale spécialisée dans le vol de renseignements militaires et qui les revendait à tous ceux que ce genre de marchandises peut intéresser.

- Je connais, opina le Vieux. Nous avons un fournisseur de cette espèce au Liechtenstein (Authentique. Les initiés connaissent bien ce bureau... spécial). Mais qui avait monté cette combine ?

- Un Allemand nommé Siebel, alias Heinrich Hilmuth, ancien haut fonctionnaire au ministère des Affaires économiques. Un homme d'une intelligence supérieure, soit dit en passant. Et j'ajoute qu'il était admirablement secondé par sa garce de femme.

Coplan relata certains épisodes particulièrement significatifs et pittoresques de sa mission.

Le Vieux questionna :

- En fin de compte, où donc se trouvait la centrale de ce réseau double ?

- Chez un médecin anversois, un gynécologue nommé Seghers. Nous ne saurons sans doute jamais ce qui liait cet honorable praticien au ménage Hilmuth.

- L'enquête nous le révélera peut-être ? avança le Vieux.

- Hélas ! c'est peu probable. Avant de prendre la fuite, ce Dr Seghers a bel et bien mis le feu à sa maison. Ses archives ont été calcinées.

Le Vieux soupira :

- Tout compte fait, pour nous, l'essentiel est de savoir que vous avez définitivement éliminé cette équipe spéciale qui mettait nos secrets militaires en péril... Mais, dites-moi, vous ne me parlez pas de votre collègue américain, Katz ? On m'a signalé qu'il avait été blessé.

- Oui, mais il sera vite rétabli. Une balle dans la cuisse, ça ne laisse guère de traces durables...

- A votre place, j'irais le voir à la clinique.

- Ah ? Et pourquoi ça ?

- Vous avez fait du bon travail ensemble, non ?

- Oui, c'est un garçon épatant. Et je dirais même que nous formions, nous aussi, une équipe spéciale !

Le Vieux se mit à la recherche de sa pipe et marmonna, le front penché.

- Si je peux me permettre de vous donner un conseil, Coplan, ne laissez pas tomber Katz. Dans notre métier, il ne faut jamais négliger un ami bien placé. Tôt ou tard, s'il a apprécié votre loyauté à son égard, les circonstances lui fournissent l'occasion de vous renvoyer l'ascenseur...

- Vous êtes un homme intéressé, plaisanta Francis.

- Je suis payé pour, dit le Vieux, sentencieux.

FIN